40 pages

LIRE: LE MAL MODERNE, par F. de VERNEUIL

40 pages

Le Samedi

MONTREAL, 23 MARS 1912.
VOL. XXIII, NUMERO 42

Journal Illustré Hebdomadaire

Le Numero
5 cts

PRETE POUR LE BAL.

A l'Epoque de la Croissance

Les Jeunes Filles ont besoin d'un bon Tonique

La période de croissance et de développement requiert pour la jeune fille des soins vigilants et un régime réconfortant qui favorisent son évolution vers l'âge adulte. De cette période de transformation dépendra la santé future et le bon fonctionnement de l'organisme.

Le régime alimentaire régulier ne suffit pas aux besoins de la constitution surmenée par la croissance. Le sang a besoin d'être enrichi pour fournir aux nerfs, aux muscles et aux os leurs éléments essentiels : c'est le

VIN

ST-MICHEL

qui fournira, sous la forme la plus assimilable, la plus active et la plus agréable, la réserve alimentaire nécessaire pour prévenir ou combattre la fatigue, les troubles de la digestion et tous les malaises qui accompagnent ce changement d'état que l'on a bien justement appelé "l'âge critique de la jeune fille".

Le VIN ST-MICHEL ne désappointe jamais.

DOSES : Un verre à vin avant les repas et chaque fois que le besoin s'en fait sentir.

BOIVIN, WILSON & CIE,
DISTRIBUTEURS POUR LE CANADA
ET LES ETATS-UNIS
MONTREAL

EASTERN DRUG CO.
DEPOSITAIRES POUR LES ETATS-UNIS
14 FULTON ST., · BOSTON, MASS.

Voulez-vous passer de bonnes heures de lecture? Vous distraire tout en apprenant une quantité de choses que peu de livres et moins de personnes encore pourraient vous apprendre?

Voulez-vous, pour un prix très minime, vous former une bibliothèque variée que vous relirez souvent avec plaisir?

Oui, n'est-ce pas?

Demandez alors, chaque mois, la "Revue Populaire", moyennant 10 cents à votre dépositaire ou abonnez-vous pour $1.00 seulement par an que vous enverrez aux Edit.-prop. Poirier, Bessette & Cie, 200 Bld St-Laurent, Montréal.

ABONNEMENT

(Payable d'avance)

Canada et Etats-Unis

Six Mois $1.25
Un An 2.50

Montréal et Europe

Un An $3.50
Six Mois 1.75

(Fondé en 1889)

Le Samedi

JOURNAL ILLUSTRE HEBDOMADAIRE

Organe du Foyer Domestique

PRIX DU NUMERO : 5 cts

HEURES DE BUREAU:

De 8.40 a. m., à 5.45 p. m., tous les jours, excepté le samedi, de 8.30 a. m., à midi.

Tarif d'annonce fourni sur demande.

POIRIER, BESSETTE & Cie,
Tél. Main 2680 Propriétaires,
200, Boul. St-Laurent, Montréal.

Entered March 23rd 1908 at the Post Office of St. Albans, Vt., U. S., as second class matter under Act of March 3rd 1879.

CARNET EDITORIAL

Le Mal Moderne

DEVANT la ruine financière à laquelle courent les peuples par le système de la "paix armée" l'esprit s'est ému; diplomates, philanthropes, conférenciers et écrivains prêchent le désarmement, on a bâti un magnifique palais de la paix—pour le plus grand contentement des araignées qui n'y seront guère dérangées dans leur besogne—et l'on regarde avec quiétude les ravages opérés, non dans la bourse simplement, mais dans le corps et le cerveau des hommes par un agent de destruction autrement terrible que la guerre.

Il est vrai que ce fléau ne se présente pas sous l'aspect formidable de canons meurtriers ou d'autres armes perfectionnées; on le voit, au contraire, paré des noms aussi divers que prometteurs de bien-être et sa couleur, dans laquelle semble parfois s'être fondu un rayon de soleil, flatte agréablement l'oeil.

Et cependant que de recrues a-t-il fournies aux prisons et aux asiles d'aliénés! Qui pourrait dénombrer tous les méfaits de ce mal moderne: "l'alcoolisme".

On n'écrira jamais trop sur ce sujet et un livre qui démontrerait clairement ce que l'alcool engendre de maux dans le monde, tant au point de vue de la dégénérescence de la race qu'à celui de l'affaiblissement des facultés intellectuelles, ce livre, s'il était fait de manière à être compris nettement par tous mériterait d'être reconnu d'utilité publique car il ferait plus de bien que quantité de chefs-d'oeuvres littéraires dont je suis, néanmoins, loin de contester le mérite.

L'alcoolisme exerce les pires ravages sur le corps; la meilleure preuve que c'est un poison, c'est que la dose cependant assez faible d'une once et demie injectée dans le corps d'un lapin pesant huit livres, suffit à le tuer instantanément.

L'"huile de vin", dont on se sert pour bonifier (!) les boissons fermentées, paraît plus violente encore: la huitième partie d'une once tue un chien de taille moyenne.

Et que dire de certaines liqueurs renforcées au moyen d'acide acétique, chlorhydrique ou sulfurique!

Que dire également de "l'essence de cognac" qui sert à parfumer certains produits, lorsqu'on apprend que, non pas une once mais la trois-millième partie d'une once, injectée dans les veines d'un de ces gros chiens nommés terre-neuve, le fait périr en moins de dix minutes!

Faites l'expérience suivante qui est plus facile et tout aussi concluante: prenez deux bocaux contenant de ces poissons rouges que tout le monde connaît. Versez dans l'un une demi-douzaine de gouttes d'acide prussique et, dans l'autre, la même quantité d'absinthe; en quelques instants les poissons flotteront dans les deux bocaux, le ventre en l'air, mais celui où la mort aura été la plus prompte est celui dans lequel vous aurez versé de l'absinthe.

Et pourtant l'acide prussique qui aura eu un effet moins rapide est loin d'être inoffensif comme de l'eau minérale puisque quelques vapeurs simplement de ce poison suffisent pour tuer un homme.

Mais comme les différentes boissons que l'on absorbe ne produisent leur désastreux effet qu'à la longue, il s'ensuit qu'on en vient à ne plus les redouter et que l'on traite de radoteurs ceux qui vous crient "danger"!

Pourtant le mal n'en existe pas moins; bien souvent l'on voit un édifice, qui paraissait solide sur sa base, s'effondrer tout à coup et laisser les spectateurs plongés dans l'étonnement.

Il en est de même du corps humain; tel, qui semblait vigoureux et charpenté pour vivre un siècle, s'affaisse un beau jour sans cause apparente et disparaît avec une promptitude qui frappe de stupeur son entourage.

Il n'y a pas à chercher loin: bien souvent cet homme était un alcoolique ne se doutant pas lui-même de son état.

Que veux-tu! chacun a sa misère...

Or, tout alcoolique a le sang noirci — impur par conséquent; l'estomac, dilaté chez les buveurs de bière se rétrécit au contraire chez les buveurs de brandy et autres produits similaires. Dans les deux cas, il s'y forme des ulcérations des plus dangereuses.

Le foie se congestionne ou devient dur comme pierre; les artères sont cassantes, les poumons s'irritent et la tuberculose — la fatale consomption —arrive à grands pas.

Le rein s'enflamme, occasionnant la néphrite et aussi l'albuminurie, etc., etc.

Voilà pour le corps; quant au cerveau, cela se traduit par des cauchemars pendant le sommeil, des hallucinations, la paralysie et la folie...

Et l'alcoolisme est d'autant plus traître qu'il agit plus sourdement; ce n'est pas l'homme qui se sera enivré quelquefois qui est un alcoolique; l'emploi modéré de l'alcool ne fera aucun mal, comme, par exemple de prendre un peu de vin, de bière ou de cidre pendant le repas. Egalement, l'ouvrier qui, fatigué par un travail pénible, se réconforte par un léger verre de liqueur, ne saurait être classé parmi les alcooliques.

Mais, malheur à celui qui s'habitue aux boissons fermentées et en fait un continuel usage parce que, précisément, ces boissons ne semblent plus avoir d'effet sur lui et ne l'enivrent plus. Celui-là court à sa perte les yeux fermés!

Mais, ce "mal moderne" a beau avoir ses adversaires, il sera plus dur à combattre que la lèpre, la variole ou la fièvre tyyphoïde.

Est-ce parce que les premiers maux viennent gratuitement et d'eux-mêmes tandis que l'on achète l'autre assez cher?

Peut-être bien!

Et puis, dans la nature humaine, il y a un fonds de résignation étonnante auquel nous devons peut-être nos grands philosophes...

Alors cela permet d'entendre des petits dialogues de ce genre aux soirs de paye:

—Que veux-tu, ma femme! J'suis en brosse, mais ça c'est dans la nature, chacun a sa misère: le chien a les puces, le loup a la faim, l'homme a la soif...

—Et la femme a l'ivrogne!

Heureusement qu'il y a de nombreuses exceptions.

Fernand de Verneuil.

BIENFAIT DE LA GUERRE

—Papa?... il regrette qu'on n'ait pas la guerre toutes les semaines...
—C'est un guerrier, ton père?
—Non... il est fabricant de jambes de bois.

OUBLIE IMPARDONNABLE

P'tit Francis, (dix heures du soir).— J'ai pourtant oublié quelque chose. Ah! oui, j'ai oublié d'aller à l'école aujourd'hui.

LES USAGES DE L'AUTO

—Est-ce vrai que vous avez une automobile?
—Mais oui, mon ami.
—Alors, voudriez-vous me rendre un grand service?
—De quoi s'agit-il?
—De tuer mon cochon.

Venue de Printemps

Le printemps qui sur nous arrive à l'improviste,
Débordant des frimas qui voulaient l'endiguer,
Nous laisse l'âme lourde et le corps fatigué
De ce malaise étrange où son parfum persiste

A son charme enivrant nul effort ne résiste.
Mais ce charme, peut-être, il l'a trop prodigué,
Car, malgré son aspect si grisant et si gai,
Combien tout ce printemps nous pèse et nous attriste!

Peut-être de parfums nous a-t-il trop grisés,
Tandis que, pour calmer nos frissons et nos fièvres,
Il te faudrait mes bras, il me faudrait tes lèvres!

Et si, par ce printemps, nous nous sentons brisés,
C'est qu'il nous vient soudain des regrets trop avides
De tout ce plein bonheur qui manque à nos bras vides!

Louis ESTELLE.

—— o ——

QUE CRAIGNAIT-IL ?

Un créancier entre dans un restaurant :
— Où est le propriétaire? demande-t-il au garçon de café.

—Il est allé dîner chez lui! répond celui-ci.

Craignait-il le créancier? Craignait-il la sauce du cuisinier de son établissement?

CE QU'IL APPELLE PRENDRE.

Un mendiant au nez rubicond poursuit une dame dans la rue de ses instantes prières.

Celle-ci, se retournant

—Tenez, mon pauvre homme, voici 25 cents. Mais est-il bien vrai, comme vous le dites, que vous n'ayez rien pris depuis vingt-quatre heures?

—Oh! pas le moindre petit coup, ma bonne dame !

LE CHAUD ET LE FROID

Elle.—Papa se montre-t-il encore froid avec vous?

Lui.—Non.

Elle.—Qu'est-ce qui a pu opérer ce changement?

Lui.—Il a ait toujours été d'une froideur! mais hier soir, j'ai demandé votre main et il a eu terriblement chaud.

PRESSANTE INVITATION ET COMPLIMENT

—Mais, oui, nous comptons absolument sur vous pour dîner, mercredi.
—Tralala?
—Non... il n'y aura que des gens d'esprit et vous...

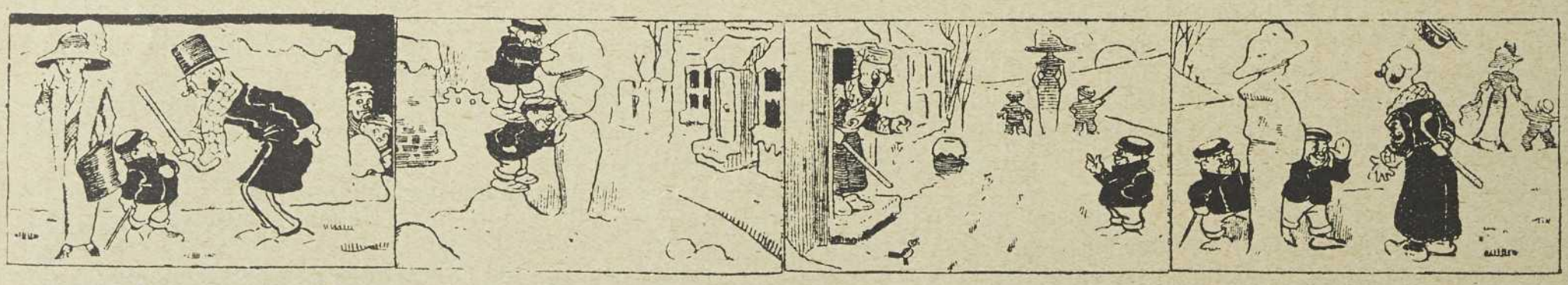
FEMME GENEREUSE

—Vous allez donner quelque chose, je suppose, pour le sanatorium des ivrognes?
—Certainement, monsieur. Mon mari est ici, au salon; vous pouvez le prendre!

UNE BELLE OBEISSANCE

—P'tit galopin; est-ce que je ne t'ai pas défendu de dépasser le seuil de la porte.
—C'est correct aussi: j'ai passé par le chassis.

AVENTURES DES TROIS NAINS



1 L'un des trois nains était tout à fait malchanceux en amour, depuis quelque temps. Si je te prends à parler à ma fille, dit le père de sa blonde, je te casse mon rondin sur le dos!

2 Les deux autres nains, ayant entendu le bonhomme, décidèrent de venir au secours de leur frère malheureux. Ils firent une statue de neige, ressemblant tout à fait à Pitoune.

3 Puis, le malheureux éconduit fit sortir le père de Pitoune et lui montra le groupe qui se tenait au bout de la rue.

4 Le bonhomme fut pris d'une crise de rage, en voyant les deux autres nains avec Pitoune. Mais il dut en rabattre, quand il constata sa méprise. Pendant ce temps Pitoune et son ami filaient en se disant des mots doux...

COUPS DE PITON

Beaucoup parlent de conquérir la richesse alors qu'ils sont incapables de sortir même de la pauvreté.

○

—Dites, Docteur, votre confrère se vante partout d'avoir toujours beaucoup plus de malades que vous, est-ce vrai?

—Très vrai, chère madame, car moi je guéris tous les miens beaucoup plus vite que lui.

○

Pour conquérir la célébrité, il n'est pas nécessaire d'être un homme de génie; il suffit parfois d'inventer une nouvelle danse et qu'elle soit immorale.

○

Grand rassemblement hier rue X... Ce n'était pas un accident mais simplement l'exposition dans une vitrine d'un nouveau chapeau pour la saison prochaine.

○

En France un nommé Poulet, âgé de 93 ans, réclame le divorce contre sa femme de 87 ans. Cela se comprend, des poulets qui ont 180 ans à eux deux doivent manquer de "tendresse"...

○

Le juge.—Si j'entends encore quelqu'un causer ici, je le fais mettre dehors immédiatement!

Le prisonnier.—All right! Ça c'est bien, j'vais parler tout l'temps.

Soyez persuadés d'une chose: ceux qui se plaignent trop souvent d'être mariés sont cux qui se plaindraient bien plus encore de ne pas l'être.

○

Il y a des gaillards qui aiment mieux avoir beaucoup de mal à emprunter un dollar que d'avoir moins de fatigue à en gagner deux.

○

Si l'on pouvait tout acheter avec de l'argent, il y a bien des riches qui auraient davantage d'esprit.

○

Le comble de l'orgueil mal placé c'est de se promener en boîtant et avec la tête entourée de pansements afin de faire croire que l'on possède une automobile.

○

L'homme qui a le plus détestable caractère est quand même satisfait d'une personne, ne serait-ce que de lui-même.

○

Celui qui passe un hiver entier à prendre soin de la fournaise sans sacrer au moins une petite fois a beaucoup de chance d'aller au paradis tout droit après sa mort.

○

—Voulez-vous des gants avec garantie ou sans garantie?

—En quoi consiste la garantie?

—Les gants sont les mêmes, madame, mais ils coûtent un dollar de plus...

○

Les oeufs se paient 55 cents la douzaine à New-York à ce prix il doit y avoir des petits poulets dedans...

○

Un bon conseil à ceux qui prononcent des discours à la fin des repas de société: Asseyez vous doucement quand vous avez fini, afin de ne pas réveiller les convives.

○

Un philosophe remarque: Bien souvent on cause d'un centenaire simplement à cause de son âge et non pour quelque action remarquable.

A notre avis c'est une célébrité qui en vaut bien une autre et qui n'est pas accessible à tous.

○

Un bandit s'est fait tuer récemment à Montréal, alors qu'il voulait piller une banque. Ça n'est pas chanceux d'aller chercher de l'argent et de ne rencontrer que du plomb.

○

On a découvert des mines de charbon au Yukon; c'est une compensation pour le climat, il n'y a plus à souhaiter maintenant que de rencontrer des icebergs au Sahara.

Ce qui arrive est ordinairement imprévu, sauf lorsqu'on courtise une jeune fille : on est alors à peu près sûr de faire un fou de soi.

○

—Tu prétends que tu m'as mariée par amour, avoue donc plutôt que c'était parce que j'étais riche!

—Non, bobonne, c'est parce que je n'avais pas le sou, saisis-tu la nuance?

○

Ce qui décide un homme à rentrer exactement pour l'heure des repas n'est souvent pas l'exactitude, mais simplement la faim.

○

Extrait de la "Mode des Hommes", pour nal des vieux pays: "Cet été on prévoit une grande vogue pour les vêtements en forme de tunique militaire; les cannes et appareils photographiques seront remplacés par des revolvers et des sabres. Les promenades sur navires de guerre seront en faveur ainsi que les excursions du côté des frontières..."

○

La mauvaise chance est le terme avecc lequel les incapables définissent leurs insuccès.

○

—Combien valent-ils aujourd'hui, les poulets, mon petit ami?

—Madame, je ne sais pas s'ils valent quelque chose, mais je puis vous dire ce qu'on les vend.

AU FEU

Le docteur F... homme avare et d'abord rude, dînait un jour de marché dans un cabaret lorsqu'il vit venir à lui un pauvre diable, son voisin qui le poursuivait partout de ses plaintes de malade imaginaire.

Ce jour-là, l'homme qui avait dû courir paraissait plus pressé que de coutume. Il se dirigea hardiment vers le médecin.

—Docteur, commença-t-il.

Mais celui-ci l'interrompit brutalement:

—C'est encore vous. Qu'est-ce qu'il y a?

—Quelque chose de très pressé!

—Tout à l'heure... laisse-moi dîner...

Le visiteur si mal reçu fit une vilaine grimace et s'assit à distance respectueuse, regardant le docteur manger sant hâte.

Quand celui-ci eut dégusté son moka, il se retourna et d'un ton plus aimable:

—A vous maintenant... Qu'est-ce qu'il y a?

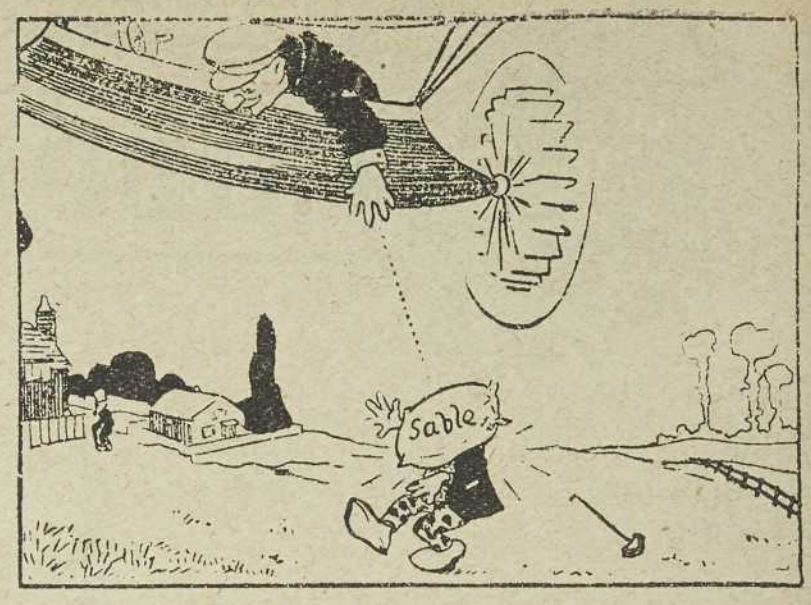
—Presque rien... C'est votre maison qui brûle.

C'était vrai.

L'Esculape enfourcha son cheval et partit ventre à terre pour ne retrouver que des ruines.

LA BONNE CHANCE DE TRAMPINARD

1—J'me d'mande d'où va m'venir la chance, aujourd'hui, se dit Trampinard.



2—Il le remarqua bien à la minute suivante, quand l'aéronaute jeta un sac de sable, du lest ,qui tomba sur la caboche de Trampinard.

3—Pour une fois, c'est pas d'la chance ça, se dit notre homme qui ne voyait pas son épicier qui passait là en ce moment.

4—Mon ami, voilà, j'achète tout votre sable; il m'en faut absolument, et de suite, et—je vous prie "cash". Et, Trampinard fut chanceux une fois de plus.

MAITRE LAJAUNISSE

On sait que les huissiers terminent invariablement leurs actes par cette formule après laquelle il n'est plus permis, à aucune puissance de la terre de douter de la vérité du grimoire.

"Ce que nous affirmons véritable".

Récemment l'un de ces honorables officiers ministériels s'en fut instrumenter chez un débiteur peu patient qui le reçut assez mal.

A peine entrée chez lui, l'huissier se frotta les mains et de sa meilleure encre, rédigea un constat détaillé de sa mésaventure professionnelle dont il se réservait de tirer profit:

"Le sieur X... nous a maltraité en ajoutant que nous sommes un fripon, un voleur, un coquin, un imbécile, ce que nous affirmons véritable.

"Signé maître Lajaunisse".

LES DEUX CHAMPIONS

Un homme fort connu comme athlète, quitta un jour la ville afin de se mesurer avec un lutteur de profession. Il arrive à la maison de son rival, pénètre dans la cour fermée d'un mur à hauteur d'homme, attache son cheval à un anneau et sonne.

—Monsieur, dit-il au lutteur qui se présente, j'ai entendu parler de vous et suis venu exprès pour vous défier.

L'autre sans mot dire, saisit l'amateur par le fond de la culotte et le jette par-dessus le mur de la route.

Puis, il se dispose à regagner ses appartements. Mais au seuil il se retourne.

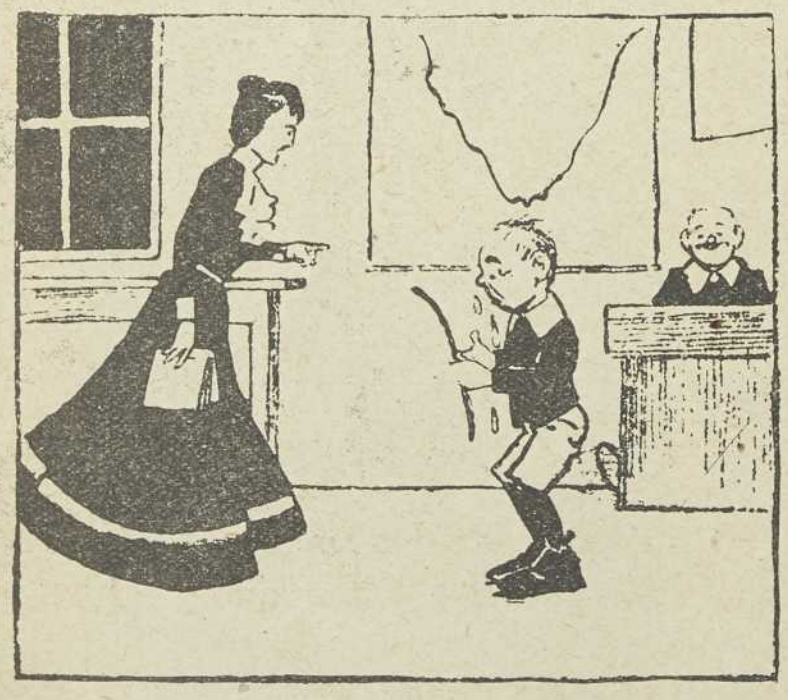
—Eh! bien, demande-t-il, avez-vous encore quelque chose à me dire?

—Oui, répond l'homme en se relevant tout poudreux, voudriez-vous être assez aimable pour me lancer aussi mon cheval?

Lorsque les pigeons sont soûls de pois ils trouvent la vesce amère.

A cheval qui ne fait rien, on lui diminue l'avoine.

QU'EST-CE QUE ÇA VEUT DIRE?



1—Comment se fait-il qu'un élève à qui la maîtresse envoie chercher une hart pour lui donner la volée ne rapporte qu'une petite branche comme celle-ci...

JOYEUX DOCTEUR

Un de ces chirurgiens coupe-toujours, le docteur X... venait de scier la jambe d'un de ses clients. Un parent de la victime, s'approche alors de l'opérateur et lui demande des nouvelles de l'opéré:

—Pensez-vous, monsieur le docteur, que le malade en réchappe?

—Lui? il n'y a jamais eu l'ombre d'espoir.

—Alors, pourquoi l'avoir fait souffrir?

—Eh! que diable, monsieur, est-ce que l'on peut dire tout de suite à un malade qu'il est perdu?... Il faut bien l'amuser un peu...

—o—

L'union fait la force.

QU'EST-CE QUE ÇA VEUT DIRE (Suite et fin)

2—...et qu'il emporte un énorme rondin lorsque la maîtresse lui envoie chercher une hart pour battre un autre élève?

L'Amour Qui Tue!

—o—

HISTOIRE SENTIMENTALE

—o—

—JE vous aime.

Elle ne répondit pas. Mais doucement sa tête blonde, plus blonde de refléter le clair de lune qui filtrait au travers des frondaisons automnales du jardin, s'inclina sur la tête de Raymond...

Il y avait deux ans qu'ils s'étaient rencontrés, pour la première fois, sur le parapet du Petit-Port. Elle venait, en effet, toutes les années, avec sa mère, vivre les trois mois d'été parmi la vie fiévreuse et mondaine d'Aix-les-Bains, vie qui semblait, pourtant leur être indifférente, puisqu'on ne les rencontrait nulle part, ni dans le monde, ni dans les établissements de la ville. D'elles, on ne savait rien. La mère était veuve, disait-on, étrangère peut-être, venue, en tout cas, on ne sait d'où, assez fortunée, semblait-il, et sans autre famille que cette enfant si belle, si blonde, que toute la colonie d'Aix-les-Bains murmurait sur le passage des deux femmes: "La dame en deuil et la jolie blonde." On ne les connaissait pas autrement. On ne les désignait pas d'autre façon.

Le hasard—était-ce bien le hasard?—avait voulu que Raymond Leperrier, le jeune ingénieur qui tous les ans venait se reposer deux mois sur les bords bleus du Bourget, louât, cette année, la villa voisine de celle des deux femmes. S'étant reconnu, on s'était d'abord salué, et, malgré la froideur et la défiance de la mère, les relations s'étaient, peu à peu, accentuées. On s'était rencontré, la nuit du 15 août, à la fête nautique et l'on était rentré tous ensemble... Et un beau soir, tout constellé d'étoiles, clamens qu'avait dû respirer le tout embaumé du parfum des cyvent sur les montagnes, les deux jeunes gens, trompant la surveillance de la maman, s'étaient retrouvés au fond du jardin, à l'endroit obscur où les deux villas se rejoignaient. L'aveu d'amour leur brûlait les lèvres; un baiser scella cet aveu définitif:

—Jeanne, voulez-vous être ma femme?...

❁

Et, depuis, ils se retrouvaient là, tous les soirs, l'âme pleine de rêves. Elle lui avait conté sa vie. Orpheline depuis si longtemps qu'elle ne se souvenait pas d'avoir connu son père, elle vivait à Paris, du côté de Passy, entre sa mère et sa grand'mère. C'est là que s'était écoulée toute sa jeunesse, calme, douce, entre deux affections peut-être un peu tristes—car maman ni grand'mère ne riaient jamais—mais combien profondes! Ce soir, c'était la rencontre décisive. Raymond devait, en effet, rejoindre son poste dans quatre jours.

—Jeanne, quand voulez-vous que j'aille demander votre main à votre mère?

—Demain, si vous voulez, vers six heures. Je me trouverai, comme par hasard, au fond de notre jardin, à m'amuser ou à tricoter. Vous pourrez donc en toute liberté...

—C'est entendu. Oh! Jeanne, comme nous allons être heureux!

Déjà il était sur le marche-pied.

—Oh! oui, bien heureux!

—A demain, alors!

—A demain, mon Raymond.

—Pensez à moi.

—J'y pense toujours.

Elle s'enfuit!... Raymond demeura longtemps, les yeux perdus dans le noir, à écouter le bruissement des pas de celle qu'il aimait s'évanouir sur le sable fin des allées...

Le lendemain, à l'heure où le soleil qui se couchait déjà derrière la Dent-du-Chat, ensanglantait les feuillages jaunis des jardins, Raymond, en grande toilette, sonnait à la villa des Platanes. Il demanda à voir "madame".

Celle-ci le reçut dans le grand salon du rez-de-chaussée qui donnait sur le côté le plus fleuri du parc. Il se devinait sympathique à la mère, il se savait aimé de la fille, il n'hésita pas:

—Madame, j'aime votre fille...

Elle pâlit, se retint à un meuble. Et, avant qu'elle ait pu dire un mot:

—...Je viens vous demander sa main.

—Et ma fille vous aime? demanda-t-elle, tremblante.

—Je le crois, madame. Nous nous sommes juré de nous aimer toujours.

Il parlait en amoureux, naïvement. Elle n'eut qu'un cri:

—Ce que je redoutais est arrivé!

—Je ne comprends pas, madame.

—Ce mariage est impossible, monsieur.

❁

Elle le regardait décidée, frémissante.

—Impossible?

—Impossible. Vous ne pouvez épouser ma fille, ou plutôt ma fille ne peut vous épouser. Ne cherchez pas à savoir la raison de ce refus, monsieur. Vous avez toute ma sympathie. Je vous estime... profondément et je ne doute pas que j'eusse pu vous aimer comme un fils... Mais, c'est impossible...

Il regardait, hébété, cette femme qui, là, brutalement, brisait son rêve, ce rêve qu'il caressait depuis des semaines dans le calme embaumé des belles nuits de Savoie. La peur de voir mourir tout espoir le fit se redresser:

—Mais, madame, ceci n'est pas une raison... ce n'est même pas une explication... Vous comprendrez que je ne puisse me contenter de...

—Oh! monsieur, je vous en supplie, ne m'interrogez pas!

—Je dois vous interroger. Votre fille m'aime et je l'adore. C'est notre bonheur, c'est notre vie que vous brisez! J'ai le droit de savoir.

—Non, vous n'avez pas ce droit. Ne cherchez pas, n'interrogez pas. Ce serait pour nous tous l'irréparable. Dans ma vie, il est un secret que ma fille ignore et qu'elle doit ignorer toujours. Le lui dévoiler, ce serait tuer en elle toute foi en la vie, en la beauté, en la bonté... Ce serait la tuer, peut-être! Partez, partez, monsieur. Oubliez ma fille. Je ferai tout pour qu'elle vous oublie... Oh! pourquoi n'avez-vous pas compris à mes froideurs, à mon indifférence, que je tenais à éloigner ma fille de toute autre affection que la mienne, que je voulais la garder pour moi seule?

Il crut comprendre, et sa douleur, brusquement, se changea en

colère, en rage sourde:

—Ah! c'est cela votre secret... mais avouez-le donc: vous voulez la garder pour vous seule votre enfant, vous avez peur de la voir partir, vous avez peur de la voir aimer quelqu'un, vous avez peur de la perdre... Mais oui, c'est cela, votre secret... Ah! ah! une mère! Vous êtes une mère jalouse, madame...

Elle le regardait avec des yeux de folle et de grosses larmes coulaient sur ses joues pâlies.

—Oui, vous êtes une égoïste, une égoïste. C'est lâche, lâche... Vous n'êtes pas une mère...

Elle se redressa sous l'insulte:

—C'est mal ce que vous faites-là, monsieur; mais, puisque vous le voulez, je vais vous le dire mon secret... Vous voulez que je descende à toutes les douleurs, à toutes les hontes... C'est bien, j'y descendrai... Vous verrez que c'est parce que je suis une mère que je m'oppose à ce qui devrait être le bonheur de ma fille.

Elle s'approcha de Raymond. Elle lui prit les mains et, le regardant dans les yeux, elle lui jeta à la face:

—Mon enfant est la fille de Berthier, le lieutenant de vaisseau traître à sa patrie, il y a vingt ans, et mort au bagne.

Son père fut arrêté lorsqu'il était près de la frontière et allait s'échapper définitivement.

Déjà, il était sur le marche-pied du train lorsqu'un voyageur put le retenir jusqu'à l'arrivée des policiers.

Dans le soir qui tombait passa comme un frémissement, une plainte, une angoisse. C'était sans doute le vent d'automne qui secouait les dernières feuilles des platanes. Raymond tremblait, atterré.

—Et ma fille ignore cet abominable secret. Elle est pure. Elle est bonne. L'épouser, monsieur, ce serait nous obliger à des démarches, ce serait inévitablement lui faire connaître ce que fut son père... ce serait la tuer... Vous me comprenez. Je souffre de votre douleur, allez... Oubliez ce soir triste d'automne et soyez heureux.

Il sortit, titubant, les yeux figés sur les feuilles rousses de l'allée, qui lui semblaient autant de larmes de sang. Il vint se réfugier dans sa chambre et, devant l'agonie du soleil, la tête dans ses mains, il se prit à sangloter comme un enfant.

Il était là—depuis un quart d'heure, peut-être—quand soudain la grille du jardin grinça sur ses gonds. Il leva la tête et vit Marie, la vieille bonne des Platanes, qui accourait. Il se pencha:

—Qu'y a-t-il, Marie?

—Ce qu'y a, mon bon mossieu... Y a qu'on vient de trouver mam'zelle Jeanne, quasiment comme morte, sous la fenêtre du grand salon.

—Mademoiselle?...

—Nous l'avons rentrée dans le salon, sur le canapé. Et je suis sortie chercher du secours. J'viens chez vous, à tout hasard.

—Vous avez bien fait, Marie. J'y vais tout de suite.

Il dégringola l'escalier. En quelques secondes, il fut auprès de la jeune fille, étendue sur le canapé, les yeux clos, les lèvres blanches. Elle semblait peu à peu reprendre ses sens. Sa mère, à genoux, lui faisait respirer des sels.

—Elle était là, sous le balcon à nous écouter. Nous l'avons tuée, monsieur, sanglota la mère. Elle sait tout, maintenant... Et en guérira-t-elle jamais?

Raymond s'était jeté à genoux et il baisait les mains de la jeune fille. Jeanne ouvrit les yeux. Dans le bleu tendre de ses prunelles se mêlaient une douleur indicible et une douleur ineffable. Il la trouva plus belle d'être plus douloureuse! Il la sentit plus à lui d'avoir souffert par lui! Alors, se tournant vers la mère, qui pleurait:

—Puisqu'elle sait tout, l'obstacle n'existe plus... Dites, madame, m'accordez-vous sa main, maintenant?

La main de l'enfant trembla. Ses lèvres frémirent et esquissèrent un sourire. Et ses yeux, après avoir amoureusement contemplé le jeune homme, se tournèrent vers le couchant, où les roses du soir s'épanouissaient encore.

Et tous les trois, à voir ce soir si rouge, comprirent que l'espoir n'était pas mort et que les demains seraient encore de beaux jours...

L'AVENIR DES CHIENS

Des savants viennent d'examiner un chien qui, aux questions qui lui sont posées, répond très nettement "oui" ou "non". Inutile de dire que ce chien n'est pas de race normande.

"Don"—c'est son nom—est actuellement au jardin zoologique de Hambourg. C'est d'ailleurs en allemand qu'il s'exprime et en bon allemand, car ce cabot a une diction parfaite.

A vrai dire, son vocabulaire est assez restreint. Le voici:

"Haben" (avoir), employé pour demander;

"Hunger" (faim), fréquemment prononcé;

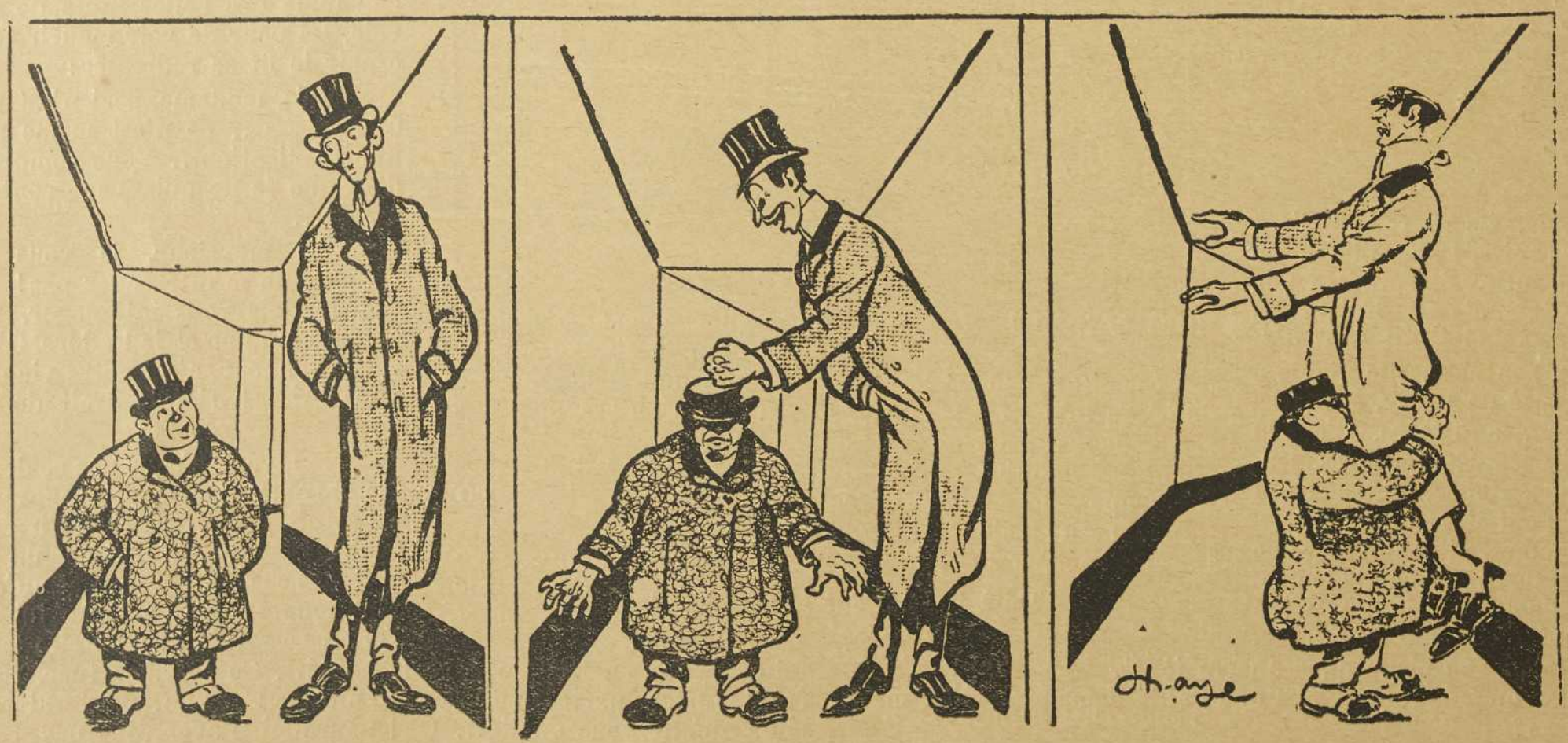
"Kuchen" (gâteau), signifie toutes les choses désirables.

Plus le "ya" et le "nein" qu'il emploie avec beaucoup d'à propos.

Au fait, il n'en faut pas plus. Ces cinq mots suffisent à exprimer toutes les idées non seulement d'un chien, mais encore d'un homme. "Haben", c'est le sentiment de la propriété, la convoitise, l'orgueil, etc.; "hunger", c'est la plainte éternelle de l'humanité, c'est le cri des révoltés, c'est le mot qui déchaîne les guerres; "kuchen", c'est le plaisir, la gloire, l'amour, les gâteaux de la vie, gâteaux d'ailleurs indigestes. Ajoutez-y le "ya" et le "nein" et voilà une langue complète: tout le reste est littérature.

Ce pauvre "Don" étonne les "herr professor" d'outre-Rhin. Il parle! Mais s'il parle, son espèce est susceptible de progrès, de développement intellectuel? Quels horizons s'ouvrent tout à coup! Qui sait? Le jour viendra peut-être où le chien boira de l'alcool, fera de la politique et sera ingrat: il sera dès lors l'égal de l'homme.

LE PARI PERDU



1—Les plus petits sont les plus vilains...

—Et les plus gros les plus bêtes!

—Ce qui n'empêche pas que je parie toujours avec vous $1.00 contre 1 cent.

2—...que je peux vous faire une chose que vous ne pouvez me faire!

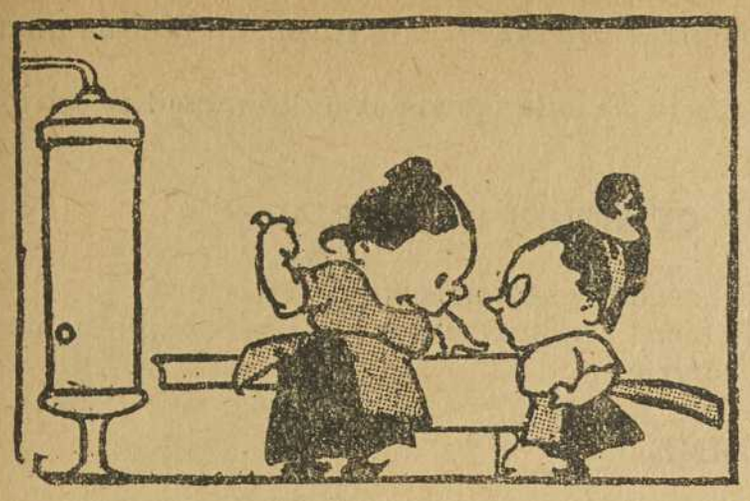
—Correct!... Qu'est-ce que c'est, votre chose?

—Ça! (il lui enfonce son chapeau).

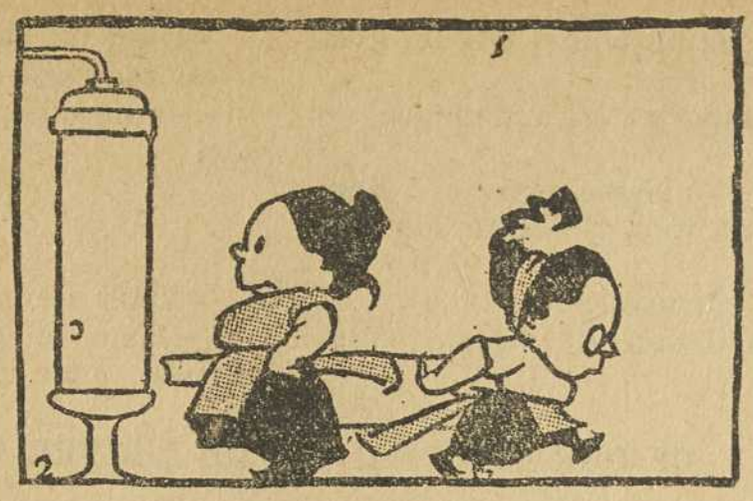
3—Mais je puis parfaitement en faire autant... tenez, ça y est!

—Et maintenant donnez-moi votre piastre.

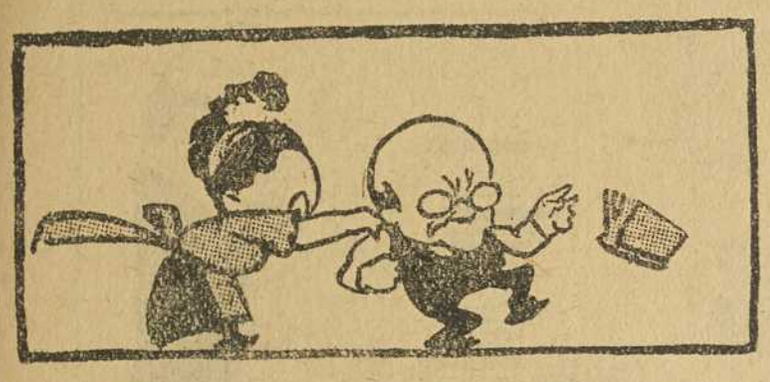
ON VERRA ÇA DEMAIN



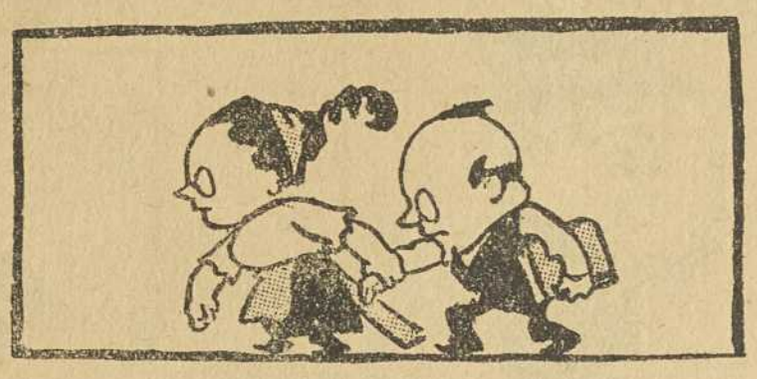
1—Ah! oui, c'est comme vous voyez : le "boiler"y fait un bruit tirrible. J'sais pas c' qu'y a d'dans.



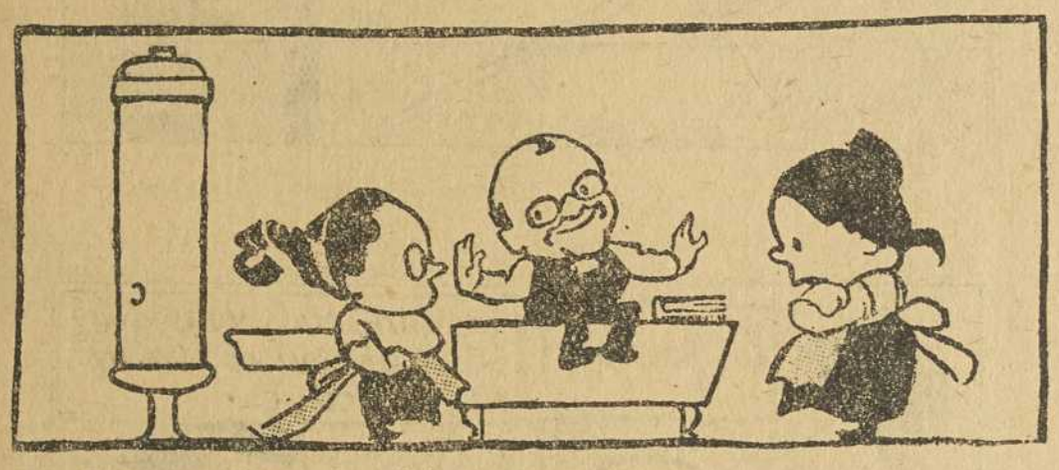
2.—C'est correct, ma fille; j'vais en parler de suite à mon mari.



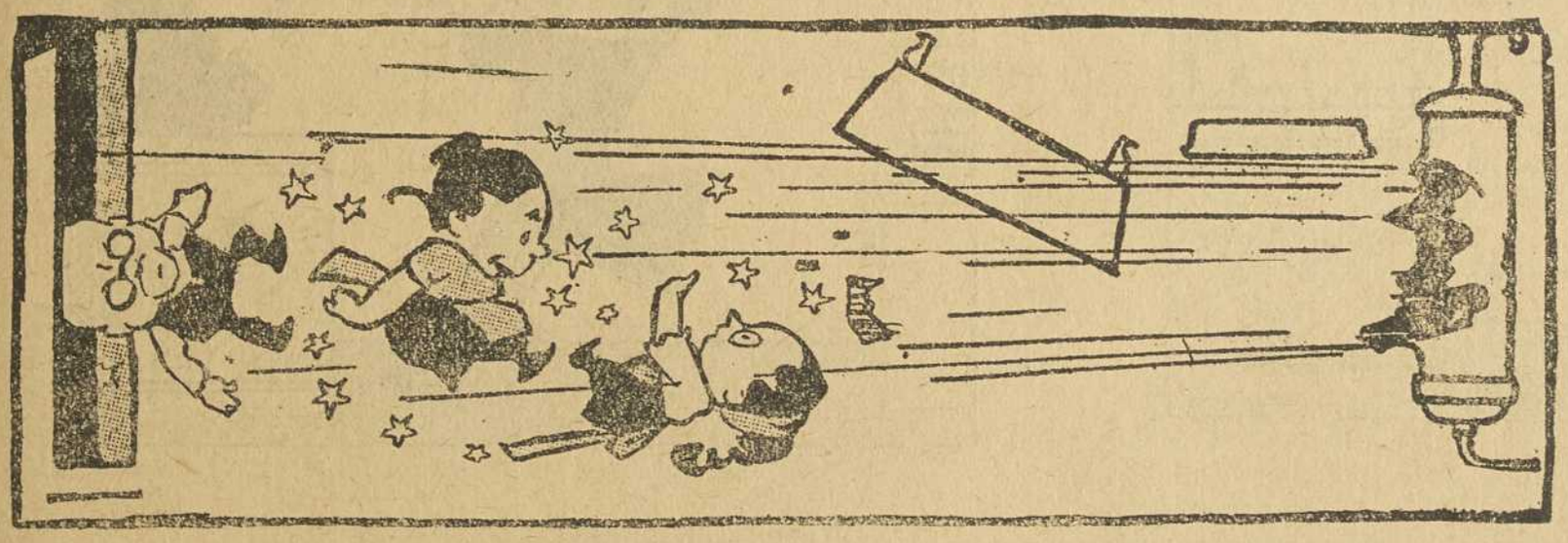
3—Poléon, la servante dit qu'il y a quelque chose qui n'va pas dans le "boiler" dans la cuisine...



4—et j'voudrais que tu fasses demander le "plombeur" tout d'suite.



5—J'ose pas l'rouvrir; j'ai peur.
—Ayez donc pas peur; il n'y a qu'à rajuster la bifurcation où pass l'eau. J'vas voir le "plombeur' demain.



6—Le lendemain.

L'ADROIT COMMIS

—Quel est donc ton secret pour faire de si belles ventes, tu as donc toujours à vendre ce que te demandent tes clientes?

—Non, c'est le contraire, je tâche de leur suggérer de demander ce que j'ai à vendre.

L'ORIGINE DU TABAC

Le Prophète des Arabes s'en allant un jour se promener dans la campagne trouva un serpent engourdi par le froid. Rempli de pitié, il le ramassa et le réchauffa.

Le serpent ayant repris l'usage de ses sens, dit à son sauveur:

—Divin Prophète, sais-tu que je vais te mordre?

—Et pourquoi? demanda Mahomet.

—Parce que ta race poursuit ma race et cherche à l'anéantir.

—Mais toi et les tiens, ne faites-vous pas journellement la guerre aux miens? reprit le Prophète. Comment peux-tu m'être si peu reconnaissant de t'avoir sauvé la vie?

—Il n'y a pas de reconnaissance au monde, répondit le serpent, et si je t'épargnais, toi ou l'un de tes semblables, vous me tueriez. Par Allah, je te mordrai.

—Puisque tu as juré par Allah, je ne veux pas être l'occasion d'un parjure.

Et Mahomet tendit sa main au serpent. Le serpent la mordit. Mais le Prophète suça sa morsure et rejeta le venin à terre. A cette même place où la salive du Prophète était tombée, s'éleva une plante qui réunit en elle le venin du serpent et la miséricorde du Prophète. Les hommes ont nommé cette plante tabac.

CHANGEMENT COMPLET

—Madame, c'est Monsieur Totor qui a dit que vous étiez une maman injuste.

—Donnez-lui la fessée!

—...Et que c'était dommage, parce que vous étiez la plue jolie des mamans!

—Pas de fessée alors pour cette fois, Marie, donnez-lui des confitures!

LA PREUVE

—Mais qu'est-ce qui vous fait croire que ce garçon a beaucoup d'esprit?

—Il dit toujours la même chose que moi!

—— o ——

Celui qui n'a pas de fortune n'a pas de crédit.

LES JUIVES DE CONSTANTINE

Devant la porte basse d'une maison peinte en bleu, des Juives sont assises. Elles ont relevé jusqu'à l'épaule leurs manches de mousseline, et sur la gandourah aux nuances bariolées; cette ingénieuse façon de se garantir, ajoute à l'habillement une note pittoresque. Les cheveux, rouges de henné, sont en partie cachés sous un foulard de couleur vive; une petite calotte de forme conique, ornée de pièces d'or ou d'argent, achève la coiffure.

Les femmes Juives quittent rarement leurs bijoux, car ces parures primitives constituent une dot aux jeunes filles. Elles travaillent pour en acquérir, elles travaillent ainsi depuis l'enfance, afin de servir plus tard, leurs époux paresseux. Une année de mariage, et la gêne arrivant, l'on vend robes et bijoux. Rien ne reste aux pauvres femmes, dont le rôle passif a commencé et durera toute leur vie.

Et cependant, les jeunes filles rêvent, elles ne songent pas à la souffrance qui les guette.

Leurs filles, misérables comme elles, vivront; la race sera éternellement malheureuse... Le Juif-Errant marche, fatal et mélancolique, sans Patrie et sans but... Et c'est cette vision peut-être, qui donne à la femme israélite, pâle et amaigrie, ce regard patient et si résigné qui, sur le visage, met comme une infinie tristesse...

FORTUNE MANQUEE

Premier tramp.—Oui, vieux, tel que tu me vois j'étais sur le point de faire un millionnaire quand tout a été manqué rapport à un malheureux procédé pour compter l'argent.

Deuxième tramp.—Tu faisais des erreurs dans tes calculs de banque?

Premier tramp.—Non, c'est mon bourgeois qui a acheté un "cash register"...

——o——

Les enfants sont tout simplement des gens qui n'ont pas encore succombé à la civilisation.

QUAND CALINO ETAIT A LA GUERRE

Un jeune soldat avait été renversé par un boulet qui lui avait fracassé la cuisse.

Calino le prend sur son dos pour l'emporter à l'ambulance prochaine.

En chemin, un obus emporte la tête du blessé. Arrivé à l'ambulance, Calino qui ne s'est aperçu de rien, présente son fardeau:

—"Mais il n'a plus de tête, fait le chirurgien.

—"Ah! le menteur, riposte l'autre, il m'avait dit que c'était à la cuisse."

ON S'EN DOUTE

—C'est un homme très mal élevé... il paraît qu'il siffle quand il est tout seul...

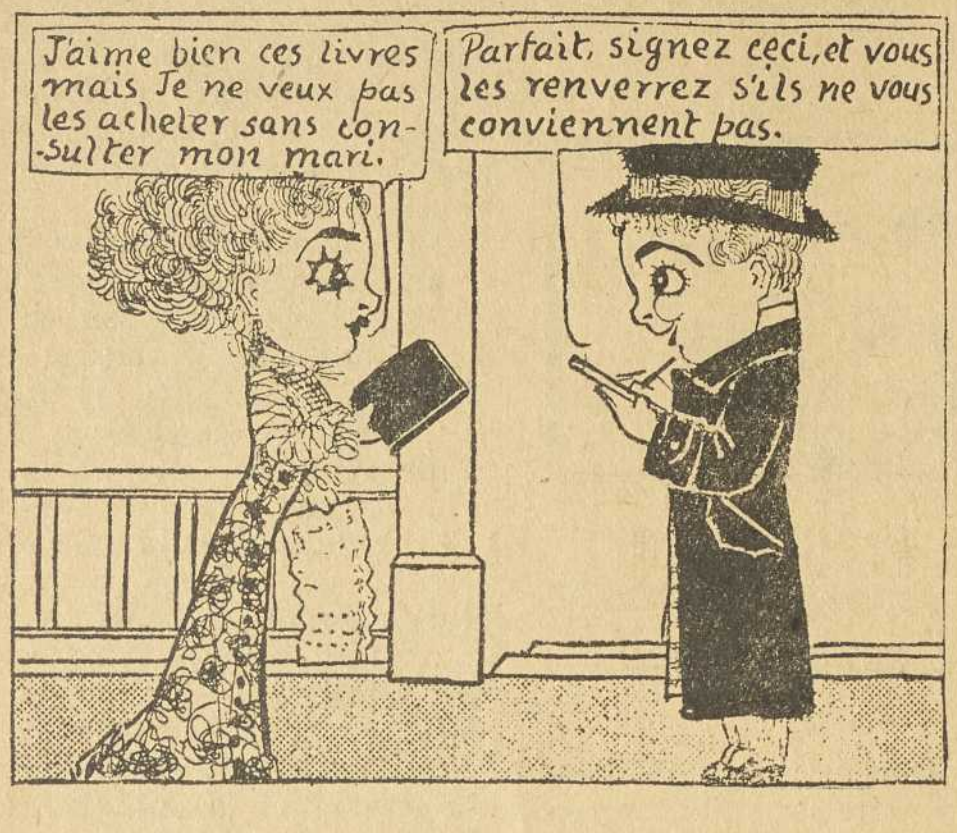
—Je ne sais pas... je ne suis jamais avec lui quand il est tout seul.

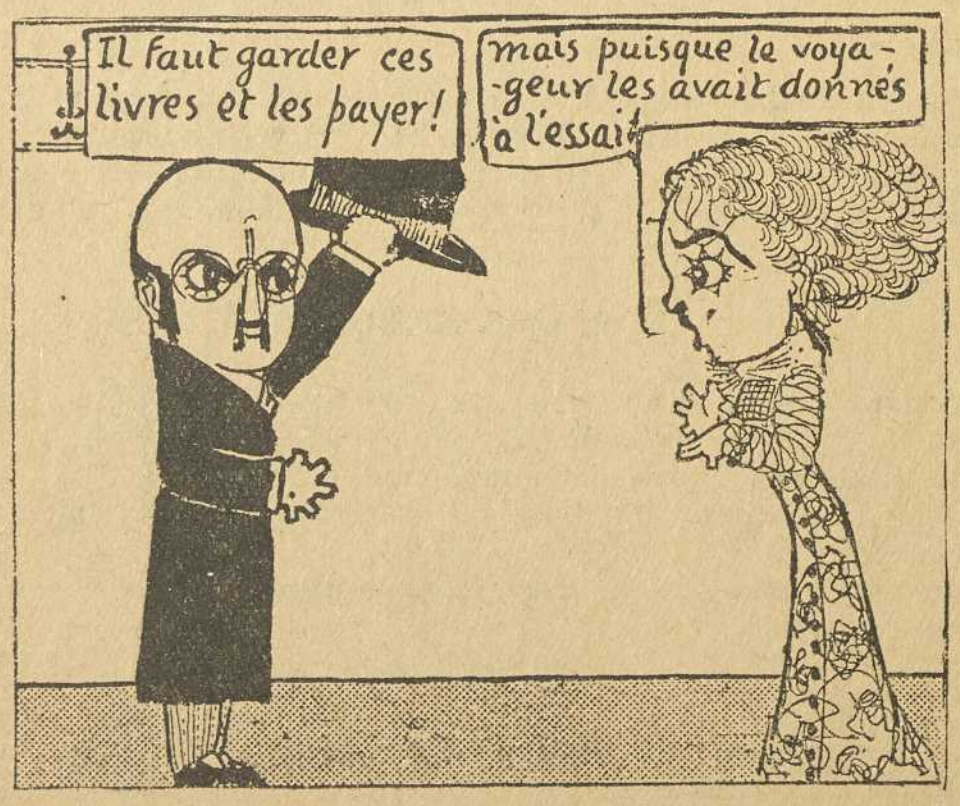
LA QUESTION DU MARIAGE

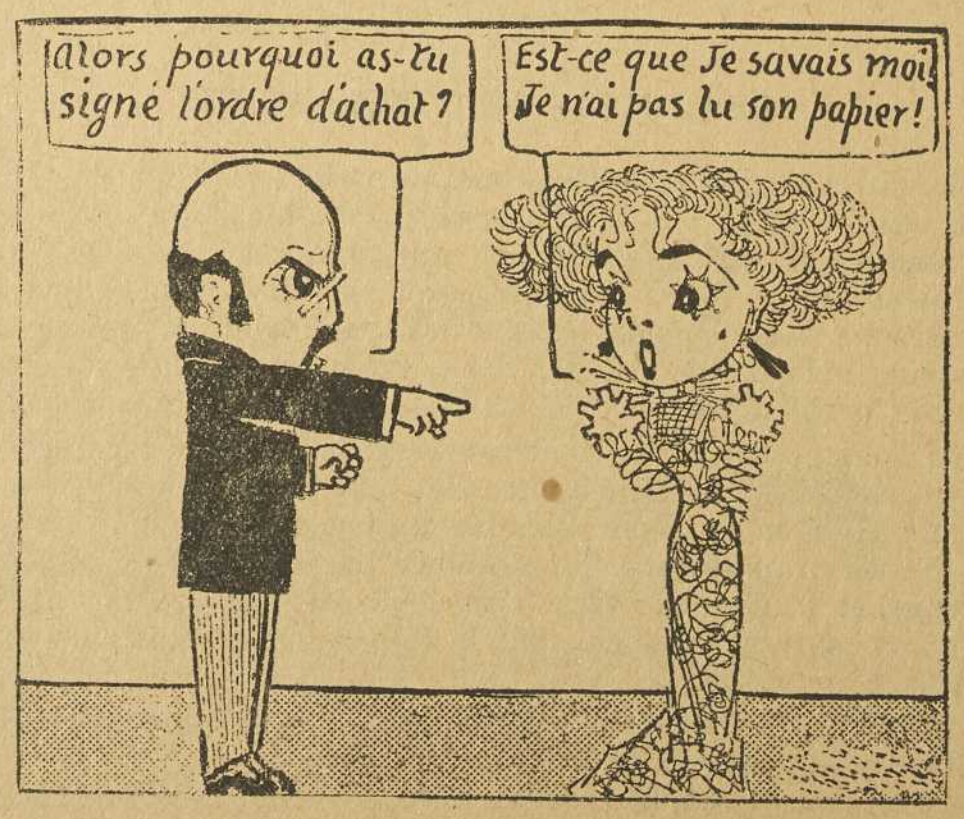
—Vous déclarez prendre mademoiselle pour femme?

—Dame, je crois bien! faudrait vraiment être aveugle pour la prendre pour un homme!

CE QUE PEUT FAIRE UNE PAUVRE FEMME



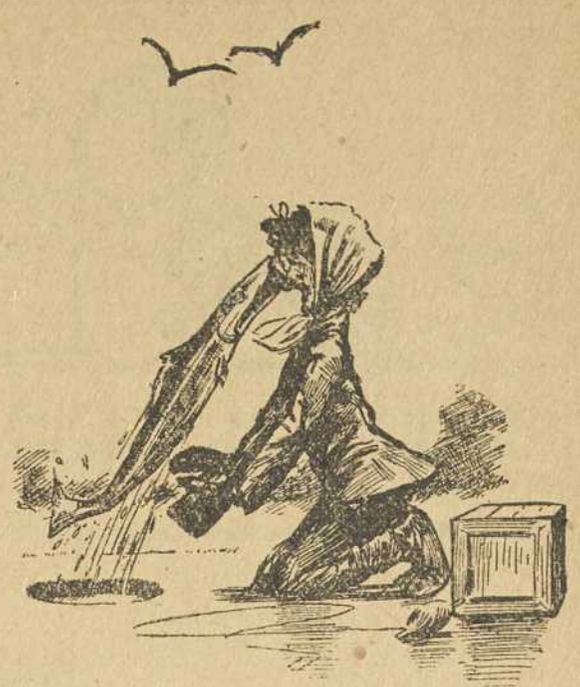




UN MAL POUR UN BIEN

1—C'est mon dernier appat; si y mord pas c'te fois-cite, c'est fini...

2—Acréyé! c'est un gros! Oh! si y peut mordre, une bonne fois!



3—.....

4—T'as pas envie d't'en aller, j'conte ! Ben, attends que soye rendu à la maison, pis tu vas voir...

5—Donnez-moé une plug de tabac canayen pis un d'ces beaux "masses".

6—Ça jamais si ben mordu d'ma vie. Si ça continue, j'pourrai pas tous les emporter à la maison!

—— o ——

La douleur réveille à coups de lance les souvenirs divins qui dorment dans l'âme. l'âme.

—— o ——

Une vie n'est pas utile, quelque travail qu'on y mette, quand elle est égoïste.

TRES FLATTEUR

—Oui, ma chère demoiselle, on a observé qu'il y a en moyenne une tête folle dans chaque famille.

—Voilà une remarque, mon cher Gaston, qui doit vous être peu agréable, car il me semble que vous êtes fils unique.

CRI DU COEUR

Le docteur.—Madame, soyez courageuse, je dois vous informer que l'état de votre mari est très grave et que nous approchons de la fin.

La Dame.—Ah! mon Dieu! et nous avons des remèdes pour au moins 15 jours encore! alors ils sont perdus?

PUISQUE C'EST UNE MACHINE !

—Comment, mademoiselle! vous sollicitez l'emploi de "typewriter" chez moi et vous ne savez même pas écrire?

—Mais, monsieur, ce serait bien inutile puisque je dois me servir d'une machine!

UNE MANIERE DE SE RAPPROCHER

—Vous avez de l'instruction... une certaine éducation... Vous êtes inexcusable d'être devenu un vulgaire voleur...

—Monsieur le juge... je vais vous dire... j'étais né pour la magistrature... Ne pouvant y parvenir, j'ai adopté la profession de m'en rapprocher le plus...

—Vous dites!!...

—...Qui m'en rapproche le plus souvent, m'sieu le juge!

UN DIFFICILE

M. Dussac, au rédacteur de la "Muse zélée," qui sollicite la main de sa fille:

—C'est inutile, mon ami, jamais je ne donnerai ma fille à un journaliste... un homme qui gaspille du papier, en n'écrivant que d'un seul côté... Encore moins à un poète... ceux-là ne vont même pas à la fin des lignes!!!...

Le médecin qui soigne l'impératrice de Russie est un homme des plus privilégiés. Pour chacune de ses visites, il reçoit à peu près $350.00.

UN BON NETTOYAGE

1—Vous alliez trouver bien de la poussière, là, en haut; attendez une minute.

IL SAIT BIEN PRONONCER

—Dis donc, toi qui sais bien causer français, quand tu es chez du monde où l'on offre des sandwichs, dis-tu: "Donnez-moi "un" sandwich ou bien "une" sandwich?"

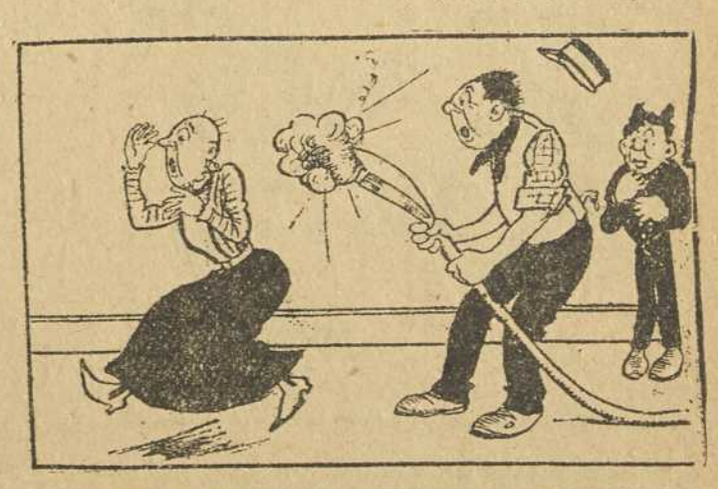
—Moi? Je dis toujorus: "donnez-moi deux sandwichs; comme cela, je ne me trompe pas!

AVEC DES MENAGEMENTS

—Tu ne sais pas, vieux, la vache du père Machin qui a péri... je n'sais pas comment lui dire ça! Il est si peigne...

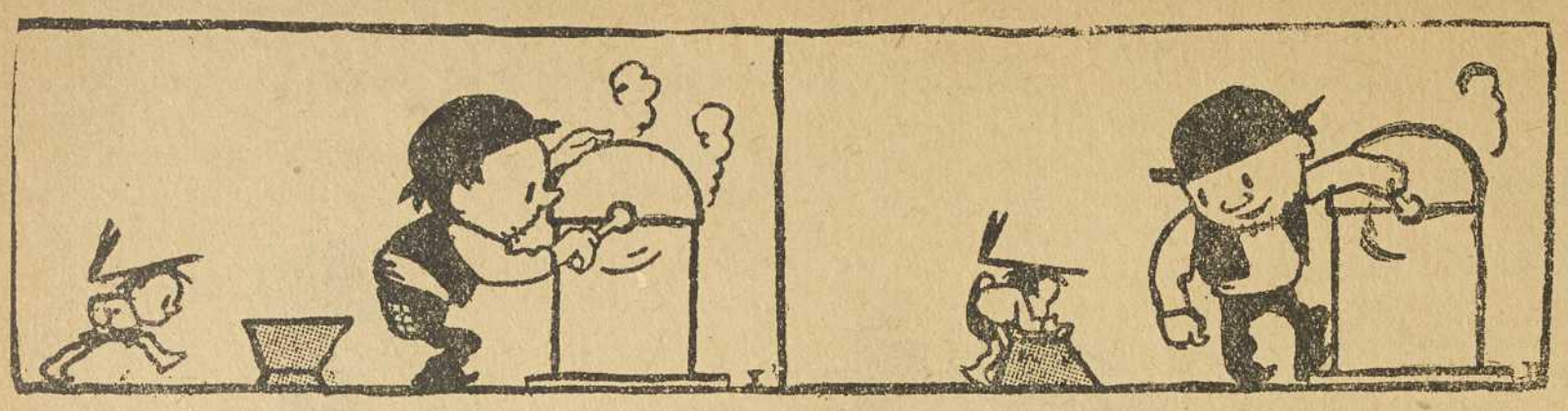
—J'm'en charge, moé, j'vas l'préparer en douceur: j'lui dirai d'abord que c'est sa tante Catherine!

UN BON NETTOYAGE (Suite et fin)



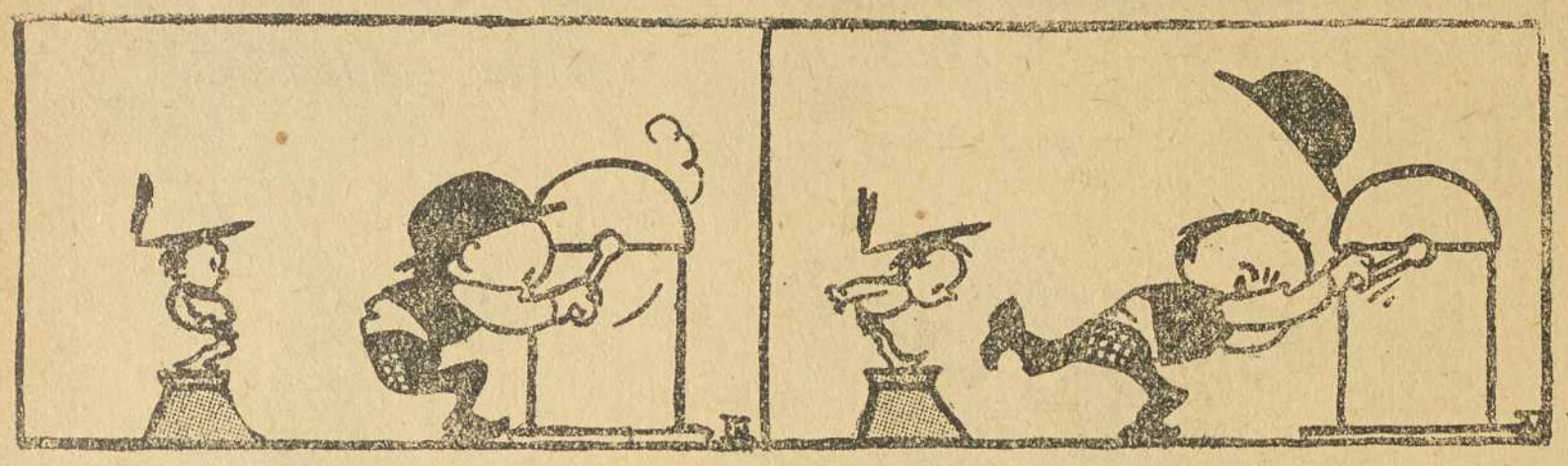
2—Mais aussitôt, l'employé fit aller sa machine, et le "vacuum cleaner" enleva aussi bien la perruque de Mme Chose que la poussière.

TIDJOS VEUT S'INSTRUIRE



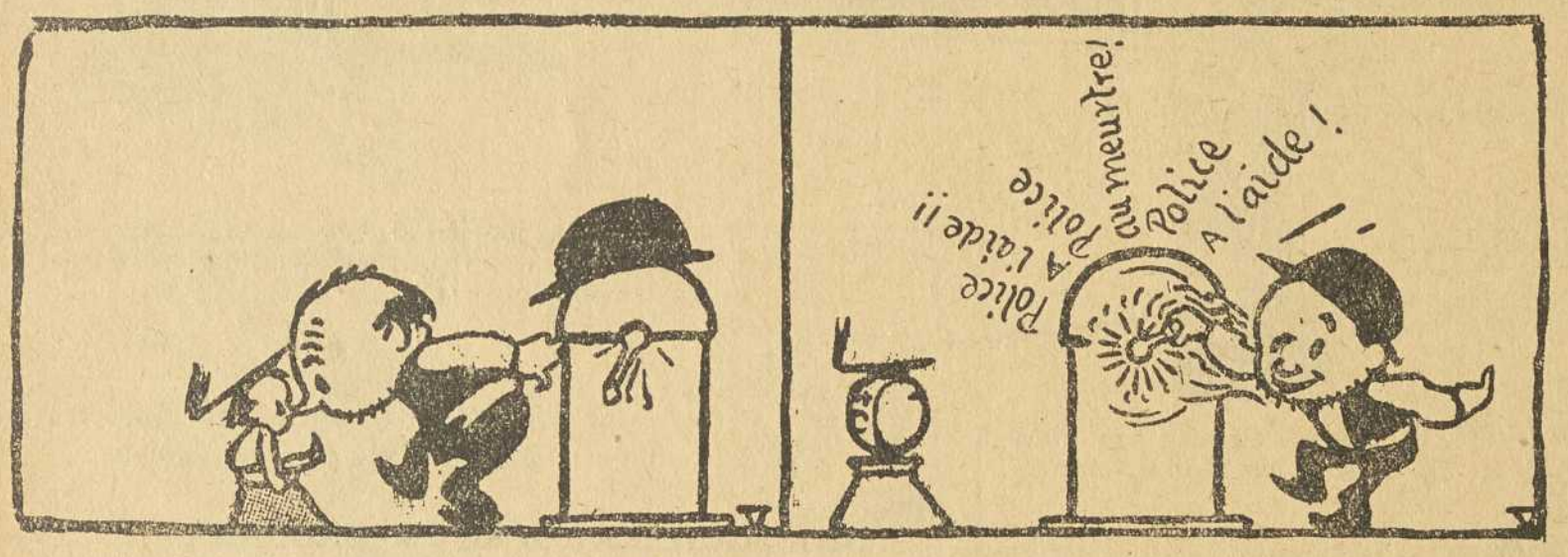
—Qu'est que vous êtes après moudre?
—Petit innocent! je mouds pas, j'affile une hache.

2—Pourquoi faire?
—Qu'est-ce que ça peut ben t'faire, s'pèce de p'tit siffleux?



3—C'est'y tout c'que vous faites pour vivre?
—J'scie pis j'fend du bois aussi.

4—Allez-vous me l'dire quand vous allez fendre du bois, pour que j'vous voye faire?
—Oui, j'pense: j'vas t'envoyer un télégramme.



5—Oh! Vous avez ben d'la poussière dans la barbe!
—Oui? Ben r'garde là encore!

6—Ce qu'il voudrait faire à Tidjos.

DESESPOIR ET JALOUSIE

—Pourquoi pleures-tu, mon petit ami?
—Ben! c'est mon frère qui aura 8 jours de vacances à Pâques et moi pas!
—Pourquoi n'auras-tu pas de vacances?
—Je ne suis pas assez grand pour aller déjà à l'école...

AME SENSIBLE

M. Parvenu.—Quand je vois un pauvre diable qui grelotte, sous la neige, je suis ému, moi... ça me donne froid. Faut que j'aille de suite prendre un grog.

LA PIERRE QUI GROSSIT

1—La grosseur du caillou que Pit a envoyé au policeman, sans le faire "exprès", en jouant...

PAS D'ACCORD!

Deux provinciaux discutent sur la beauté d'une actrice.

L'un fait remarquer à l'autre, que cette beauté si accomplie qu'elle fût, n'en avait pas moins un léger défaut.

—Et lequel? fit l'autre d'un ton de défi.

—Elle a un oeil plus petit que l'autre.

—Plus petit! Vous l'avez mal regardée, s'exclame l'enthousiaste. Elle en a, au contraire, un plus grand.

IL VEUT UN COEUR GENEREUX

Le père.—J'espère, Monsieur, que vous apprécierez le fait qu'en mariant ma fille vous prendrez une personne au coeur large et généreux.

Le fiancé.—Oui, Monsieur, et j'espère qu'elle tient de son père ces belles qualités.

CONSOLE-TOI, MON FILS!

Un jeune homme ayant fait quelques dettes, avait le plus pressant besoin d'un billet de cent piastres. Il écrivit à son oncle la lettre suivante:

"Cher oncle,

"Si vous pouviez voir le rouge de la honte qui me monte au visage et me couvre le front, tandis que je vous écris!

"Savez-vous pourquoi?

"Tout simplement parce que j'ai besoin de quelques misérables piastres et que je ne sais comment vous les demander.

"Il m'est impossible de vous exprimer le pressant besoin que j'ai de cet argent. Je préférerais mourir plutôt que de vous l'avouer.

"Je vous envoie cette lettre par un commissionnaire qui attendra la réponse.

"Croyez-moi, mon cher oncle, votre neveu dévoué.

"P.-S.—Suffoquant de honte au souvenir de ce que j'avais écris, j'ai couru après le messager afin de lui reprendre ma lettre, mais je ne peux le rattraper. Puisse le ciel me permettre de le rejoindre ou que ma lettre se perde!"

L'oncle fut très touché, naturellement. Mais, rivalisant de finesse avec son neveu, il lui fit la réponse suivante:

"Mon cher Onésime, consolez-vous et ne rougissez pas davantage. La Providence vous a exaucé. Le messager a perdu votre lettre.

"Votre oncle affectionné."

—o—

L'unique bonheur auquel on peut prétendre en ce monde est de croire et non pas de comprendre.
—F. Coppée.

A L'HOTEL OU IL Y A DES PUCES

Dans le bureau d'un hôtel de troisième ordre. Un locataire arrivé de la veille, et qui vient évidemment de se lever, apparaît les yeux bouffis devant la tenancière:

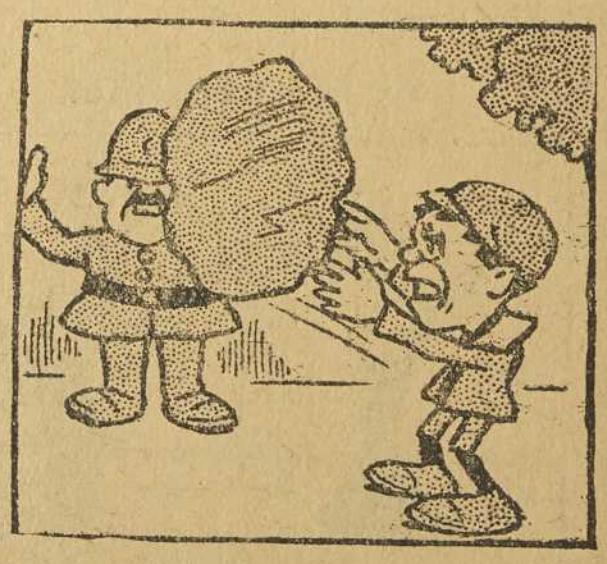
—Madame, commence-t-il d'un air bouleversé, j'ai trouvé quelque chose cette nuit dans ma chambre.

La patronne se lève indignée:

—Comment, monsieur, c'est faux, vous n'avez rien trouvé de ce genre. Si vous avez trouvé... quelque chose, c'est que vous l'avez apporté vous-même. Remportez-le.

—Merci beaucoup, madame, c'est un cinq piastres que je viens de trouver.

LA PIERRE QUI GROSSIT Suite et fin



2—...et la grosseur du caillou que Pit a "rué", d'après le témoignage du policeman toujours digne de foi.

Feuilleton du "Samedi"

Orphelins d'Alsace

Grand Roman Inedit

Par Paul Bertnay

Quatrième Partie

LES ENFANTS DE JEAN-PAUL No 14

I

"Suite"

Mais, pour la première fois peut-être, le petit berger, devenu un grand artiste, ne songeait pas à regarder, à respirer ce dont il avait toujours éprouvé comme une délicieuse griserie.

Cette fois, il venait, non plus pour revoir pendant quelques jours, — celle qu'il laissait ensuit roulant une larme silencieuse dans le dédale de ses rides profondes.

Oh! les pleurs des pauvres vieux... Comme ils sont plus tristes encore que ceux des désolés dont le chagrin n'est pas aussi la plainte d'une dernière douleur!...

Non. Aujourd'hui il n'y aurait pas de larmes, puisqu'il n'y aurait plus de séparation.

Et, pendant l'interminable montée, il aurait voulu que la voiture allât plus vite. Il s'impatientait de la lenteur du robuste attelage... Jamais il n'avait été si pressé d'arriver.

Mais enfin, au col de Porte commençait la grande descente qui va jusqu'à Saint--Pierre.

On prit le grand trot, et c'est dans le claquement des coups de fouet et dans le roulement de la ferraille, de la lourde diligence que Georges Saint-Pierre entra dans le village qui avait été son parrain, — puisqu'il lui avait donné son nom.

Il sauta vivement à terre et, de son pas d'autrefois, — de son pas allongé de montagnard, — il grimpa le petit chemin qui mène à l'église et au presbytère.

Par la porte entr'ouverte, il vit la grande cuisine où, dans la cheminée immense, brûlait un feu de sapin, — le feu où mijotait, dans la marmite de fonte, la soupe du soir.

Il n'y avait là ni le curé ni sa soeur.

Mais, dans un coin sombre, assise sur une chaise basse, ses grands bras maigres croisés sur ses genoux, ah! le coeur lui sauta dans la poirine quand il aperçut sa pauvre vieille grand'mre.

Au bruit des pas du nouvel arrivant elle ne tourna pas la tête.

Que lui importait, à Gredel Mozer, les allants et les venants?...

C'est seulement quand elle entendit résonner la voix mouillée de larmes qui criait :

—Grand'mère! grand'mère!...

Qu'elle se retourna... se leva toute frémissante et bégaya en se jetant au cou de son cher enfant :

—Mon Georget!...

II

L'instant d'après, le vieux curé, puis sa soeur ,arrivaient tout essoufflés, levant les bras en l'air.

—Le voilà!. .

—Ah! vilain sournois, pourquoi n'as-tu pas prévenu?

—J'aimais mieux vous faire la surprise.

—Au moins on aurait pu préparer quelque chose... faire un bon dîner...

La brave demoiselle était positivement aussi désolée que rayonnante, et Georges, que maintenant la vieille Gredel palpait silencieusement, doucement, affectueusement, comme pour bien faire entrer dans sa pauvre cervelle troublée cette idée importante, unique : "C'est bien lui qui est revenu," — Georges fut obligé d'avouer la vérité :

—Je suis parti si vite que ma lettre ne serait pas arrivée avant moi.

—Il t'est donc survenu quelque chose? Rien de fâcheux, au moins?...

—Non, monsieur le curé, rien que de bien heureux... de très inespéré. Je suis bien content, allez...

—Ah! mon Dieu... tu as ce prix de Rome, peut-être?...

—Ma foi, le prix de Rome, je me demande à présent si je vais y concourir de nouveau. Ça dépendra beaucoup de ce qui va se passer au Salon.

Mlle Laurent ne comprenait pas.

—Au Salon?...

—A l'Exposition des Champs-Elysées, si vous aimez mieux, mademoiselle.

—Tu y as donc envoyé quelque chose?

—Oui, monsieur le curé.

—Et... tu as été reçu?...

—Oui, mademoiselle Laurent...

—Ah! quel bonheur, mon ami... C'est superbe... on a tant de peine à être admis... Tu verras, tu verras... on parlera de ton oeuvre... Et qu'est-ce que c'est... ton oeuvre?

—Une grande figure de femme que j'ai appelée "le Printemp "

—Oui, oui, je vois ça d'ici.... tu as dû faire quelque chose de très jeune... de très immatériel... car enfin le printemps, c'est quelque chose d'éphémère...

Le digne curé se lançait déjà dans des flots d'éloquence, mais sa soeur, peu sensible à la description qu'il s'apprêtait à

Commencé dans le No 25 Déc. 1911.

Publié en vertu d'un traité avec la société des gens de lettres.

poétiser, lui coupa sans façon la parole.

—Et on te l'achèteras peut-être?

—Elle est achetée, mademoiselle Laurent! s'écria Georges incapable de garder plus longtemps le secret qui l'étouffait. Elle est achetée, payée, et devinez combien?... Voyons, devinez un peu pour voir?

—Oh! mon cher enfant, faisait-elle en riant d'aise, je vois bien à tes yeux qui brillent que tu as vendu ta statue un bon prix. Cher petit, que nous sommes heureux de ton bonheur...

—Mais combien?... Dites combien?...

—Je ne sais pas, moi... Trois mille francs?... Non, c'est trop, n'est-ce pas?...

—Vingt mille, monsieur le curé, vingt mille, mademoiselle Laurent...

Et il répétait en caressant sa pauvre vieille qui riait, elle aussi, parce que, autour d'elle, tout le monde avait l'air joyeux.

—Vingt mille, grand'mère ,tu ne comprends pas, mais ça ne fais rien... Tu en profiteras tout de même.

Les bras tombaient à la digne demoiselle.

—Tant d'argent que ça...pour un morceau de plâtre...

—Mais, ma pauvre soeur, la matière n'est rien, expliquait gravement le curé. Tout est dans l'art... dans le génie du statuaire...

Et il secouait vigoureusement la main de son grand enfant.

—Toutes mes félicitations, mon ami... C'est superbe... superbe... Te voilà arrivé.

—Et je peux bien vous le dire, monsieur le curé, parce que, avec vous, je dis tout ce que je pense... c'est comme si je me parlais à moi-même... Eh bien, j'espère encore quelque chose.

—Ah! mon Dieu... ça?

Et le brave homme mettait son doigt tremblant sur la boutonnière du jeune artiste.

—Ah! non, pas ça... Comme vous y allez! fit-il en éclatant de rire... Victor Hugo n'a été décoré qu'à vingt et un ans. J'ai encore deux ans à attendre...

—Qu'est-ce donc, alors?

—Eh bien, on dit que je vois avoir une des grandes médailles. Mais pour cela, vous comprenez, il n'y a encore rien de sûr.

Et il expliquait :

—Voilà pourquoi je vous disais tout à l'heure que je ne savais pas si je concourrais encore, pour le prix de Rome...Avec une grande médaille, plus moyen... On se ficherait de moi, et on aurait raison... Il faut laisser ces quelques mille francs de rente à ceux qui sont pauvres... comme je l'étais hier... et comme je ne le suis plus aujourd'hui...

—C'est bien dit, mon enfant. Et puis, d'un autre côté, je sais bien que tout chemin mène à Rome... mais je ne crois pas qu'il y ait un chemin bien entretenu entre Rome et Saint-Pierre-de-Chartreuse. Nous serions restés trois ou quatre ans sans te voir... et ta pauvre grand'mère en serait morte, vois-tu, mon garçon...

—Ma pauvre vieille!...

—Ah! elle supporte si péniblement ton absence!... Tu crois qu'elle s'y habitue un peu?... Eh bien, pas du tout... On dirait qu'en avançant en âge elle devient plus triste encore... C'est cette séparation qui en est cause, mon enfant.

—Ah! que je remercie donc le bon Dieu d'avoir été bon... Voilà un chagrin... un remords aussi... que nous n'allons plus avoir, monsieur le curé, parce que je ne vous l'ai pas encore dit, le but de ma visite.

—Tout ce que tu nous apprends-là... tes triomphes... ta fortune... tu trouves que ça ne valait pas la peine de venir passer quelques jours dans ta famille? Car enfin, c'est ici ta famille... pas vrai?...

—Et jamais, monsieur le curé, il n'y aura eu d'enfant plus reconnaissant et plus aimant, ça, je peux bien vous l'affirmer... Je n'ai pas peur qu'on me donne le démenti... Mais je viens aussi pour autre chose.

—Quoi donc?

—Voyons! Je suis riche... assuré du lendemain... par conséquent...

—Tu viens chercher ta grand'mère...

—C'était mon grand, mon seul désir depuis que j'étais à Paris... Je puis enfin le réaliser... Ah! je n'ai pas attendu longtemps, allez J'ai vendu ma satue il y a trois jours, et me voilà... C'est bien quasiment temps que je vous débarrasse de ma pauvre vieille.

Mais cette perspective n'avait pas l'air d'enthousiasmer outre mesure M. et Mlle Laurent...

Et maintenant qu'allait se rompre le dernier lien qui retint le cher absent, présent quand même dans le vieux presbytère, maintenant que la pauvre "Alascienne" allait partir, qu'on n'entendrait plus son ronronnement de vieille chatte habituée au foyer, et qu'elle aussi déserterait Saint-Pierre pour Paris... pour l'inconnu... pour l'adieu éternel... Une grande mélancolie attristait le visage de ceux qui n'osaient pas dire :

—Ingrats... vous partez... vous nous quittez... reviendrez-vous jamais?...

Mais il semblait que Georges eût deviné leurs pensées à tous les deux.

—Croyez-vous que vous me verrez moins souvent au pays parce que grand'mère sera à Paris?... Vous me feriez bien de la peine, mademoiselle Laurent, si vous en aviez seulement la pensée.

Et, s'adressant au vieux prêtre :

—Il faut en prendre son parti, monsieur le curé, vous m'aurez deux fois par an... Et puis, j'espère bien que je vous débaucherai, une fois au moins.

Mlle Laurent dressa l'oreille.

—Vous aussi, mademoiselle... vous n'y êtes jamais allée, mais vous y viendrez.

—Où donc ça?

—A Paris...

Voir Paris!... Quelquefois, en rêve, le vieux curé avait fait ce château en Espagne... Paris... Notre-Dame... la Madeleine... Notre-Dame-des-Victoires, où on obtient tant de grâces... Et cette nouvelle église, là-haut, sur la colline de Montmartre... et puis tous les monuments dont le nom est mêlé à tous nos fastes... et puis cette Exposition qui allait s'ouvrir dans deux ans... Quelle féerie...

—Mais non, mon pauvre ami, fit-il en retombant tristement du ciel sur la terre, mais non... C'est impossible... Tu sais bien que je suis tout seul ici... Je n'ai pas de vicaire... Ils ont besoin de moi... pour naître... pour se marier... pour mourir...

—Il ne manque pas dans le diocèse, monsieur le curé, de prêtres qui seront enchantés, avec une honnête rémunération, de faire ici, pendant la belle saison, un intérim d'une quinzaine de jours... Vous verrez comme nous arrangerons bien tout cela.

—Mais, mon pauvre petit, pourras-tu seulement nous loger?

—Vous vous imaginez donc que je suis toujours dans ma chambre garnie de la rue de l'Université? Mais j'ai fait de la besogne depuis trois jours! J'ai un domicile, une maison tout entière!... pas bien grande... assez cependant pour vous y organiser un petit coin... Et puis, si vous saviez comme je suis installé... dans mes meubles... dans mon linge... dans ma vaisselle...

—Tu t'es procuré tout ça en trois jours ?

—En vingt-quatre heures, mademoiselle Laurent Depuis les lits jusqu'à la dernière bouillotte de ma batterie de cuisine...

—En un jour!

—Voilà comme ça se passe dans ce Paris où je veux que vous veniez nous dire bonjour à grand'mère et à moi...

—Enfin... on verra ça...

—C'est tout vu. Je viendrai vous chercher. Il faudra 'bien que vous vous mettiez en route. Voyons, vous ne voulez donc plus jamais la revoir, ma pauvre vieille... Vous savez bien qu'une fois là-bas, ce n'est pas elle qui pourra revenir à Saint-Pierre...

—Et tu n'as pas peur ,faisait Mlle Laurent, que ta grand'mère s'ennuie... dans ces grandes maisons... si hautes... d'où elle ne sortira jamais... Elle qui était habituée à vivre au grand air... au soleil?..

—Mais elle l'aura, le grand air... elle l'aura, le soleil... et des arbres, et de la verdure... Je ne vous ai donc pas dit que j'ai un jardin, où elle pourra se réchauffer au premier rayon... Dame, ce n'est pas si grand que ces prairies qui verdoient devant le presbytère... Mais enfin, à Paris, un jardinet grand comme quatre fois votre cuisine, c'est déjà bien joli...

—Tu es un brave garçon... Je vois que tu as pensé à tout.

—Oh! j'ai même pensé à autre chose encore, monsieur le curé. Tenez, justement, voilà qu'on apporte deux caisses

ue j'avais laissées au bureau de la dili-ence... C'est pour vous... pour vous ussi, mademoiselle Laurent.

—Tu as fait des folies...

Et moitié grondant, moitié riant, le uré faisait déposer dans un coin les co-is apportés par un commissionnaire de onne volonté.

—Un verre de vin, Benoit?...

—Pas de refus, monsieur le curé. Ce 'est pas que ce soit loin... Mais ça tire uand même quand il faut grimper votre aidillon.

L'homme but son verre de vin et, dès u'il fut loin :

—Qu'est-ce qu'il y a donc là dedans, ne put s'empêcher de demander Mlle Lau-ent, à qui son sexe donnait le droit d'ê-re plus curieuse que son frère.

—Donnez-moi un vieux couteau, un out de fer quelconque, nous allons com-mencer par ouvrir cette caisse.

—Oh ça vient d'un magasin de nou-eautés... On dit qu'à Paris il y en a ui sont grands comme une ville, s'écria e curé, qui n'était pas curieux, mais qui, utant que sa soeur, était impatient de oir.

Déjà Georges ouvrait la caisse.

—Voilà, fit-il en tirant une belle pe-isse ouatée bien chaude, bien douillette, ien ample surtout ; voilà pour vous, ma-lemoiselle Laurent... Au moins, l'hiver, vec ça, vous n'aurez pas froid dans cet-e église glacée où vous prenez l'onglée endant que M. le curé dit sa messe

—Ça... pour moi... Oh! mon petit, que tu es donc bon... tu as pensé à moi.

—A vous maintenant, monsieur le curé.

Il ouvrait la seconde caisse, bien moins grande, mais bien plus soigneusement confectionnée :

—Quand vous direz votre messe, je veux que vous ayez toujours un souvenir et une prière pour votre enfant absent.

Et le curé reçut, dans ses mains trem-blantes d'émotion, l'étui de chagrin noir qui contenait un calice d'argent, dont l'intérieur brillait des chauds reflets du vermeil. L'abbé Laurent s'essuyait les yeux, tout attendri :

—Ma seur a raison : tu es un brave en-fant... Dans ton bonheur ,ta première pensée a été pour ta pauvre grand'mère et pour tes vieux amis... J te remercie, mon Georges, plus encore de ton souvenir filial que de ton superbe présent... et tous les jours je ferai au bon Dieu la prière que tu m'as demandée... C'est lui qui te bénira, mon enfant.

Ah! non, il ne fallait pas s'attendrir... et Georges, qui avait aussi les yeux hu-mides, s'empressa de s'écrier bruyam-ment :

—Voulez-vous bien ne pas faire tant d'histoires pour si peu de chose que ça... On dirait, ma parole d'honneur, que je vous apporte le Pérou! Vous feriez bien mieux, mademoiselle Luarent, de songer a udîner. J'arrive de loin, moi, j'ai une faim de voleur...

—Mais c'est vrai... Et moi qui n'y pensais déjà plus... Pauvre petit, tu dois être affamé... Voyons , qu'est-ce que nous allons te donner... quelque chose que tu aimes...

—De bonnes pommes de terre frites, mademoiselle Laurent... Vous les faites si bien...

—Ah! gourmand... et puis un joli morceau de lard bien rose dans la soupe... Je sais que tu l'aimes aussi...

Et s'adressant à la vieille Gredel, qui souriait en regardant son Georges :

—Allons, l'Alsacienne, venez m'aider à peler mes pommes de terre, c'est pour votre petit...

La pauvre démente la suivit, souriant toujours, et Georges resta seul avec le vieux curé, — s'occupant maintenant de la façon dont il allait faire entreprendre à sa grand'mère ce long, cet inattendu, ce dernier voyage.

. . . . . .

Le lendemain ,on avait rassemblé les quelques hardes de la voyageuse.

Comme il ne fallait pas songer, pour elle, au brouhaha et à la bousculade de la diligence, on était allé louer la car-riole d'un voisin, et, l'heure du départ approchant, Georges avait pris dans ses mains les deux mains de sa grand'mère.

—Ecoute... tu es contente quand je suis avec toi?...

—Oh! oui...

—Tu es ennuyée quand je m'en vais... Quand je reste longemps... longtemps sans revenir.

—Oui... oui... fit-elle en agitant sa tête tremblante comme pour bien mar-quer qu'elle comprenait.

—Alors, tu veux bien venir avec moi... pour que nous soyons toujours ensemble?

—Oui... oui...

—Ça ne te feras pas peur de t'en aller avec moi bien loin... bien loin?

—Bien loin... répondait-elle comme un écho... Bien loin...

Et il y avait dans son oeil comme une lueur de souvenir. Ce mot lui rappelait-il des pays parcourus autrefois?... une fui-te folle à travers les montagnes?...

—Nous irons dans une voiture... et puis dans une autre... bien plus gran-de... Nous prendrons le chemin de fer... Rappelle-toi... le chemin de fer... une grande, grande voiture ,qui fait de la fu-mée.

—Le chemin de fer?...

Elle répétait ce mot... mais elle ne semblait pas effrayée...

Et surtout, elle ne résistait pas.

—Eh bien, vois-tu, grand'mère, la car-riole du père Michaud est à la porte... Nous allons y monter, veux-tu?... tous les deux...

Non, elle n'avait pas peur, et déjà elle faisait un pas pour obéir à l'invitation de son Georget.

—Allons, il faut dire adieu à M. le curé et à Mlle Laurent, qui ont été si bons pour toi...

—Oui... toujours si bons... répondit la vieille Gredel, toujours si bons...

Et une larme tomba sur sa joue flétrie, pendant que le curé lui serrait les mains et que sa soeur l'embrassait affectueuse-ment.

Mais ce voyage ne l'effrayait décidé-ment pas... au contraire, car aussitôt

—Il faut partir... le Georget a dit qu'il fallait partir. Le pays est si loin... si loin...

Allons, voilà maintenant qu'elle croyait retourner au pays, la pauvre vieille...

D'une voix altérée, Georges lui deman-da doucement :

—Tu sais où il est, le pays?...

—Oh! oui... là-bas...

—Mais... où ça...

—Là-bas... là-bas...

Elle faisait visiblement un effort pour se rappeler...

Elle marmottait des mots sans suite... toujours ses songeries incompréhensibles.

Mais vainement elle remuait ses souve-nirs incohérents... La mémoire du nom qu'elle cherchait ne lui revenait pas...

—Allons fit Georges, en soupirant,, c'est inutile... Je ne saurai jamais où je dormais tout petit enfant...

—Le Georget dormait, ronronnait la vieille, le Georget dormait dans le bois..

Et tout à coup, comme si une lueur avait traversé la nuit de sa pensée :

—Il dormait dans le bois des Schlittes.

—Tu dis grand'mère, dans le bois?...

—...Le bois des Schlittes... dans la forêt... la forêt glacée...

—Mais dis-moi donc, je t'en supplie, où il était... ce bois des Schlittes... dis-moi dans quel coin de l'Alsace...

Mystérieusement, Gredel ajouta :

—On allait... à Monthéliard... et puis à la frontière... vers la Suisse...

—Mais où était-on... où était-on?

Peine perdue. La vieille démente re-commençait maintenant se marmottages, qui ressemblaient à une psalmodie... et on n'en pouvait plus rien tirer.

—Le bois des Schlittes... en allant à Montbéliard... C'est presque un com-mencement de renseignement, disait le curé.

—Oui... bien vague... mais enfin est-ce peut-être le bout du fil d'Ariane. En-fin, nous verrons bien...

Et, embrassant avec effusion les deux braves coeurs qui avaient réchauffé son enfance de leur paternelle amitié, leur promettant encore une fois qu'il revien-drait, comme auparavant, deux fois cha-que année, leur rappelant qu'eux aussi seraient bien obligés de faire le voyage de Paris, il dit adieu à cette bonne et pauvre maison que sa grand'mère ne re-verrait jamais. Il aida la vieille Gredel à monter dans le char à bancs.

Il s'installa auprès d'elle, et, après une dernière poignée de mains, du haut de la voiture, au brave curé et à sa soeur, qui maintenant, pauvres vieux restés seuls, ne cherchaient plus à retenir leurs lar-mes :

—Allons, père Michaud, en route!

Au petit pas, le cheval descendit le rai-dillon qui mène à la cure.

Du geste, on se fit encore un adieu.

On tourna sur le grand chemin, la car-riole partit au trot... et les voyageurs disparurent dans la route qui se perd au

milieu des sapins centenaires élevant jusqu'aux nues leur nobles colonnades.

—Tu n'es pas ennuyée?... Tu n'as pas peur, grand'mère?

—Je suis contente avec toi... mon Georget.

III

S'en aller de Saint-Pierre à Grenoble, tranquillement assis sur la banquette d'une carriole monagnarde, c'était tout simple.

Le difficile allait commencer à la gare, où, directement, le père Michaud avait conduit Georges et sa grand'mère.

Dans cette salle des Pas Perdus où se bousculaient les allants et les venants, la Vieille Gredel commençait à trembler, reprise de ces craintes, de ces folles terreurs d'autrefois qui lui faisaient prendre l'enfant dans ses bras, et avec lui se sauver, courir... courir toujours tout droit devant elle.

Mais à présent que l'enfant était devenu un colosse auprès duquel, pauvre vieille ratatinée, elle n'apparaissait presque plus, l'instinct de protection avait dévié.

C'est elle, maintenant, qui demandait à être protégée, à être défendue, et, plus sa crainte augmentait, plus fort elle serrait le bras robuste auquel, désespérément, elle s'était cramponnée.

—Georget... allons-nous-en.

—Oui, grand'mère, nous allons nous en aller. Nous allons monter en voiture... N'aie pas peur... Ces gens ne sont pas méchants... Ils ne veulent pas te faire du mal... ils ne songent seulement pas à nous... n'aie pas peur.

Mais le bras cramponné au sien serrait toujours plus fort et le marmottage continuait :

—Allons-nous-en... allons-nous-en.

Evidemment, il navait pas fallu songer à la quitter, — ne fût-ce qu'une minute, — pour s'engager dans la barrière qui conduit au guichet de distribution des billets.

Georges avait dû les faire prendre par un homme de service.

A l'enregistrement, il avait pu, lui-même, traînant toujours avec lui la pauvre démente accrochée à son bras, s'occuper de ses bagages.

Enfin, c'était fini... Il avait ses billets, il avait son bulletin, il ne s'agissait plus que de trouver une bonne place pour sa chère vieille. Au fond d'un compartiment de seconde, il l'installa dans un coin.

C'était pour la pauvre femme le comble du luxe le plus raffiné.

Seule encore avec son Georget dans cette grande voiture capitonnée de bleu, elle regardait, émerveillée, touchant timidement du bout du doigt le drap pelucheux, — plus étonnée que craintive.

—Tu vois bien, grand'mère, nous allons être comme des princes, là dedans... Ça va rouler longtemps... longtemps... jusqu'à Paris.

—Paris... répondit-elle... Paris... comme si ce nom, pour la première fois, frappait son oreille.

—Oui, Paris, c'est là que nous allons... dans une jolie maison avec un jardin... des arbres... des fleurs... Oh! tu y seras bien, tu verras, et puis, tous les jours ensemble, tous les jours déjeuner et dîner en face... tous les jours, tu entends?

Elle souriait en répétant :

—Tous les jours...

Cela, elle comprenait peut-être un peu, et c'est cette promesse qui la faisait silencieusement sourire.

Mais voici que d'autres voyageurs montaient dans le compartiment.

Elle eut tout d'abord un mouvement d'effroi en se serrant peureusement contre son Georget...

—Eh bien, lui dit-il tout bas, ce sont des voyageurs, des gens comme nous... qui vont aussi à Paris... Tu ne crains rien, puisque tu es avec moi...

Les nouveaux arrivants s'installaient à leur place sans s'occuper de cette vieille femme blottie dans son coin...

Elle se rassura. On ferma les portières, la locomotive siffla...

Ah! ce bruit inattendu la fit bien un peu trembler...

Mais le train s'ébranlait avec le grondement monotone des roues de fer passant sur les entre-croisements des rails.

La vitesse s'accélérait... on était parti.

Bientôt la trépidation du wagon l'avait endormie... Quand elle se réveilla, son premier regard tomba sur son Georget, toujours assis auprès d'elle...

Et c'est sans incidents, soit aux arrêts, soit aux changements de train, qu'elle passa toute la journée.

Maintenant, elle était habituée ; elle n'avait plus peur.

De son oeil au regard vague, elle voyait curieusement, par la portière, les plaines arides succéder aux collines boisées...

Un moment, après Tonnerre ,quand on entra dans la région où la ligne coupe des futaies d'arbres géants, elle eut un tremblement de ses pauvres lèvres flétries.

—Le bois... le bois, murmura-t-elle.

—Quel bois, grand'mère?...

Et comme sa pensée revenait aux mots bizarres qu'elle avait prononcés en partant de Saint-Pierre-de-Chartreuse, il lui demanda tout bas :

—Est-ce le bois des Schlittes?

—Non, fit-elle en hochant la tête, l'autre... le bois où il l'a tuée...

Et comme la pauvre démente frissonnait en se serrant contre lui :

—On l'avait donc tuée?...

Mais, encore une fois, elle recommença son marmottage inintelligible dont les mots balbutiés se pressaient sur ses lè- comme lorsque les vieilles femmes murmurent la longue prière du chapelet qu'elles déroulent entre leurs doigts tremblants.

Non, il ne saurait rien

Et puis, dailleurs, était-ce le moment, là, dans ce compartiment de chemin de fer, au milieu d'inconnus qui commençaient déjà à regarder avec un peu d'étonnement cette vieille paysanne ronronnant des phrases incompréhensibles, — était-ce le moment de la lancer à la recherche des débris de sa mémoire et de sa raison perdues?...

A cette heure, il fallait, au contraire, la bercer dans le calme et l'oubli...

Et, profitant du changement de tableau apporté par le train qui maintenant se précipitait entre de vastes, d'interminables prairies.

—Mais non, regarde donc, grand'mère, ce sont des prés verts... comme à Saint-Pierre... M. le curé, Mlle Laurent?...

—Oui... oui, faisait-elle, passant docilement à l'idée que son petit-fils lui avait présentée, comme à un enfant au berceau on montre un nouveau jouet.

Et c'est ainsi qu'au milieu de la nuit le train entra dans la gare de Lyon. On était arrivé.

Elle descendit , s'accrocha peureusement à son bras robuste ; elle fit autant de pas que lui, — collée à son Georget,— et quand, dans la nuit, ils montèrent tous deux dans le fiacre où un facteur avait, sur la plate-forme, porté leur petit bagage, elle lui demanda en hésitant :

—On part encore... on va là-bas?...

—Nous allons arriver, grand'mère... dans une heure tu seras dans ton lit...

Il donna au cocher l'adresse de la rue Sauffroy, — et, dans l'étincellement et le tapage du Paris de minuit, ils passèrent, — lui, heureux de toucher au port sans encombre, — elle, toujours blottie contre celui dont la présence la rassurait dans cette nuit pleine de bruit et de lumière, — comme elle l'avait rassurée pendant le roulement vertigineux du train courant à toute vitesse vers la grande ville, — vers l'inconnu.

Depuis un moment déjà on passait dans des rues plus paisibles.

Le calme peu à peu devint du silence, et il n'y avait personne dans la rue Sauffroy quand le fiacre s'arrêta devant le pavillon.

Thérèse, prévenue par dépêche, attendait ses nouveaux maîtres.

—Bonjour, monsieur... bonjour, madame... Vous avez fait bon voyage?...

—Excellent, Thérèse.

—La bonne maman aussi?

—Voyez... elle n'a pas seulement l'air fatigué. Tu vois, grand'mère, c'est Thérèse ; elle va bien te soigner.

La vieille Gredel regardait avec méfiance ce nouveau visage qui lui apparaissait éclairé par la lampe que Thérèse tenait à la main.

—Voulez-vous que je vous aide à marcher, madame Saint-Pierre?

La brave femme lui donnait tout naturellement le nom de son petit-fils.

—Non... non... fit-elle en allant se mettre instinctivement sous la protection de son Georget.

Il se mit à rire.

Elle est un peu effarouchée... Elle n'a pas l'habitude de votre figure, ma pauvre Thérèse... Mais ça viendra bien vite, vous verrez.

Il avait réglé le cocher, et le bagage était déjà dans la maison.

—Allons, viens, grand'mère,, c'est moi qui vais te faire les honneurs de chez toi.

Là dedans, tout était ciré, luisant, batant neuf.

Dans la salle à manger, la petite suspension jetait une lueur gaie.

—J'ai fait chauffer un peu de bouillon... J'ai pensé qu'en arrivant ça vous erait plaisir... et à la grandmaman ussi...

—C'est une très bonne idée que vous vez eue là, Thérèse. Allons, à table, rand'mère ; faut manger un peu avant d'aller se coucher.

Gredel regardai de tous ses yeux.

C'était beau dans cette maison... dans a maison de Georget.

Elle mangea docilement quelques cuillerées de potage...

—Allons dans le dodo, maintenant. Tu eras le tour de la maison demain, au rand jour, à ton aise...

Thérèse précédait, portant la lampe.

—Tu vois comme tu seras bien... Moi, e serai là, à côté. Il ne faut pas avoir eur, je laisserai la porte ouverte.

Oui, il était engageant, ce lit de noyer, ans ses joyeux rideaux de cretonne à leurs.

Et comme elle était belle aussi, cette hambre où le Georget lui disait qu'elle tait chez elle!

—Couche-toi, grand'mère, je viendrai out à l'heure te dire adieu et prendre la ampe.

—Georget... Georget...

—Mais je suis là, à côté... la porte est uverte... Il ne faut pas avoir peur... llons, grand'mère, il faut me faire plaiir... Il faut te coucher.

Elle s'empressa d'obéir. Le Georget vait commandé.

Et quand il revint, il la trouva enfonée dans le grand oreiller blanc, qui faiait la pauvre vieille figure encore plus archeminée.

Il l'embrassa de tout son coeur, de tout on amour.

—Il faut dormir maintenant... Dorir tout de suite, tu entends?...

—Oui... mon Georget...

Il sortit ,emportant la lampe.

Dans ce nouveau lit, dans cette chamre inconnue, Gredel restait toute seule.

Mais elle le savait tout près

Elle voyait le filet de lumière qui, par a porte ouverte, éclairait sur le mur de a chambre un carré de la tapisserie à ros bouquets...

Et puis, elle était bien fatiguée, la paure vieille qui, depuis le matin, avait fait ne si longue route...

Et le sommeil arriva pour elle comme l arrive pour tous les infortunés : oulieur... consolateur peut-être.

Maintenant, Georges s'informait auprès de Thérèse de ce qui s'était passé endant ces deux jours d'absence.

—Ma foi, monsieur, rien de bien exraordinaire. J'ai tout bien mis en ordre. D'ailleurs, il y a eu ici des visites penant que vous n'y étiez pas... Mme Maéchal est venue voir si tout allait... s'il e manquait rien...

—Excellente femme!...

—Ce soir, à la tombée de la nuit, c'est son fils qui est arrivé avec cette jolie demoiselle blonde... vous savez bien... celle qu'il doit épouser.

—Ah! oui, mademoiselle Verdier.

—Tout juste. Oh! ils ont aussi donné leur coup d'oeil.

—Vraiment?

—Dame! la demoiselle a voulu tout voir. Elle disait qu'elle ne savait pas quand elle pourrait revenir... parce qu'il paraît qu'elle est bien occupée.

—Oui... toute sa journée est prise.

—Et puis on a apporté deux lettres pour vous.

—Où sont-elles?

—Je les ai mises sur la cheminée de la salle à manger... Je n'avais pas encore pensé à vous le dire... Je vais les chercher.

Elle revenait aussitôt, les lettres à la main. Il ouvrit la première.

C'était une grande enveloppe d'allure officielle.

—Ah! mon Dieu, fit Georges en l'ouvrant, et, tout à coup, il d vint très pâle.

—Ce n'est pas un malheur, au moins, monsieur?...

Après sa première émotion, un flot de sang venait de lui monter au visage.

—Ah! bien non, fit-il en riant, ce n'est pas un malheur... au contraire...

—Tant mieux, monsieur.

—C'est ma pauvre vieille qui me porte déjà bonheur... J'ai la grande médaille du Salon!...

—Et c'est beau, ça, monsieur?

—Je crois bien que c'est beau!...Mais il y en a encore une autre, de lettre.

Il regardait l'enveloppe, qui portait, imprimé en tête, le nom et l'adresse du journal "L'Illustration."

—Que diable me veulent-ils?

Il l'ouvrit ; elle était ainsi conçue :

" Monsieur,

" Nous désirons publier la reproduc-
" tion de votre belle statue "Printemps,"
" qui vient d'être honorée de la grande
" médaille du Salon des Champs-Elysées.

" Nous voudrions également publier le
" portrait du jeune maître dont la pre-
" mière oeuvre exposée a un si grand re-
" tentissement.

" Nous avons tous les éléments pour
" exécuter les deux gravures. C'est votre
" autorisation que nous avons l'honneur
" de vous demander et que nous serions
" très heureux d'obtenir le plus tôt pos-
" sible, afin d'éviter tout retard dans une
" publication qui sera une actualité, en
" même temps qu'une oeuvre d'art."

Suivaient les salutations.

—Allons, fit Georges en souriant, c'est la gloire... Il ne faut pas la faire attendre, puisqu'elle vient me chercher. Je leur répondrai demain... Je le ferais bien tout de suite.. .seulement, c'est le papier qui manque... et tout ce qu'il faut pour écrire.

—Mais pas du tout, monsieur, nous avons tout ça... C'est Mme Maréchal qui l'a fait apporter après avoir passé l'inspection... C'est aussi à la salle à manger, dans le tiroir du buffet... Je l'ai mis là, en attendant, parce que votre bureau était fermé... et je vais vous l'apporter.

Il écrivit sa lettre.

—Vous l'affranchirez et vous la mettrez à la boîte.

—Elle y sera pour la première levée.

—Et maintenant, Thérèse, je crois que nous pouvons nous coucher.

—Alors, monsieur, pour demain?...

—Faites le déjeuner comme vous voudrez... Je ne sais pas encore les habitudes que ma grand'mère va prendre... Peu à peu nous verrons comme nous organiserons notre vie... Tout ce que je vous recommande, encore une fois, c'est de bien me la soigner, ma grand'mère...

—Elle a l'air si doux... si paisible... ça ne sera pas difficile, allez, monsieur... Et puis, pour l'habituer à moi, je m'en charge... Vous verrez...

—Ah! je le souhaite de tout mon coeur, et vous allez vite vous reposer... vous devez être éreintée.

—Et puis, demain, il ne faut pas que je m'attarde au lit. Bonne nuit, monsieur.

—Bonsoir, Thérèse.

—Oui, faisait-il, resté seul dans sa chambre, je le souhaite que ma pauvre vieille s'habitue à cette femme... et bien vite .Parce que je me demande comment je ferais pour m'absenter si, dans cette maison nouvelle, elle ne trouvait pas, en m'attendant, un visage ami et familier...

...Enfin, concluait-il, en se déshabillant, elle est là, à côté, c'est le principal.

...Maintenant, tu ne seras plus à charge à personne, disait-il à mi-voix, en regardant du côté de la porte qui s'ouvrait sur le lit de l'aïeule endormie... Tu as fini de vivre grâce à la pitié des bonnes gens. Tu es chez toi... tu ne travailleras plus de tes vieilles mains tremblantes... et dans ce lit où tu reposes, c'est moi qui fermerai tes yeux de pauvre innocente, quand tu t'endormiras paisiblement de ton dernier sommeil...

Et, à présent que, déjà couché, il avait éteint sa lampe, le sommeil ne venait pas encore, malgré la fatigue de ces deux journées de oyage.

Sa rêverie s'en allait au loin, dans le passé de sa jeunesse de petit pâtre perdu dans les montagnes... Dans ce passé plus lointain encore dont parfois la pauvre démente semblait soulever un voile... un voile qui retombait bientôt, — toujours aussi impénétrable.

—Ce qu'elle a dit aujourd'hui, pensait-il, ce qu'elle a dit pour la première fois... est-ce une lueur nouvelle?...

Et il répétait :

—Le bois des Schlittes... d'où on va à Montbéliard... et en Suisse... C'est qu'il y en a des bois, d'où on peut partir pour aller jusqu'à cette ville... jusqu'à cette frontière...

...Et puis, je sais bien ce que c'est, une schlitte... C'est un traîneau pour faire rouler du bois coupé... Dans tous les pays où il y a des forêts accidentées, tout le long de la frontière de l'Est, on doit trouver des bois qui répondent à ce signalement-là...

...Et puis encore, ce qu'elle a dit dans le chemin de fer, quand nous traversions cette forêt... Elle a cru reconnaître "le bois où il l'a tuée."...

Et il répétait obstinément :

—Qui, lui?... Qui, elle?...

Evidemment, c'était là un souvenir fugitif de ce drame sanglant pendant lequel, emporée elle-même dans la tourmente, elle s'était sauvée, perdant la raison et ne s'arrêtant que lorsque, épuisée, aux abois, elle n'avait pas pu faire un pas de plus avec son précieux fardeau.

Ce fardeau, c'était lui.

Et pendant qu'un inconnu tuait une femme — sa mère peut-être — la chère grand'mère l'avait arraché à la mort qui venait de frapper cette autre inconnue dont l'existence était dévoilée, — nettement cette fois.

Et ce fut un sentiment de douloureux, de cruel chagrin qui s'éveilla en lui au souvenir de cette femme qui était peut-être sa mère et dont, depuis plus de dix-sept ans, il serait orphelin.

Quand il faisait ses rêves de gloire, de bonheur, il avait toujours eu cet espoir qu'au moment où nul ne s'y attendrait, sa grand'mère laissant échapper quelques mots intelligibles lui dirait son pays et son nom...

Et alors, il se voyait revenant au foyer paternel, retrouvant ses parents si longtemps perdus... au moins sa mère...

Et voilà que la pauvre vieille avait aujourd'hui parlé de cette femme tuée... juste au moment où le succès, la fortune, tout lui souriait à la fois... Au moment où il aurait pu chercher... trouver... réunir les séparés, les désolés...

Cette femme tuée... était-ce sa mère?

—Allons, fit-il en se retournant pour essayer de dormir Allons, pour un mot, je me fais du chagrin... Est-ce que je sais de qui elle parlait... Le savait-elle seulement elle-même?

...Le bois des Schlittes, répétait-il tout songeur, le bois des Schlittes... le bois qui se trouve du côté de Montbéliard et de la Suisse...

Et il ajoutait, plus songeur encore :

—Le bois où elle a été tuée, celle que grand'mère ne sait pas nommer... celle qui m'appelait peut-être son enfant!...

...Tuée... tuée comment... tuée par qui?...

...Ah! murmura-t-il avec autant de lassitude que de dépit, ah! je ne la saurai donc jamais, cette histoire de ma pauvre enfance... Cette histoire mêlée de sang et de larmes... Cette histoire dont quelques souvenirs perdus se heurtent encore cependant dans la mémoire vacillante de la chère aïeule qui dort là, à côté de moi...

Et il revenait à cette pensée qui tournait à l'idée fixe :

—Dire qu'elle sait tout... elle...

...Dire que si ce pauvre cerveau malade s'éclairait d'une furtive lueur de raison, moi aussi je saurais... Ah! que la vie est bête!... que la vie est triste!...

Et il pensait :

—C'est moi qui suis bête!...Si on m'avait dit il y a huit jours : Tu vendras ta statue un prix superbe, tu auras la grande médaille, tu iras chercher la vieille, tu la ramèneras dans une maison où elle sera chez elle... Tu auras même, au dernier moment, ta vanité comblée par des gens qui te demanderont — comme à une célébrité — de reproduire ton portrait et ton oeuvre... Et ce jour-là tu ne seras pas content... Et toute la nuit tu te retourneras dans ton lit comme s'il était semé de cragrins et d'insomnies.—Qu'est-ce que j'aurais répondu?

...J'aurais répondu : Vous vous moquez de moi... Attendez seulement que ce jour arrive et vous verrez si je ne suis pas au comble de mes voeux...

...Eh bien, non, concluait-il, je ne suis pas gai comme je devrais l'être... Il me manque encore quelque chose.

...Il me manque ce qu'ont tous les autres... tous ceux que je coudoie dans la rue... tous ceux qui se trouvent sur mon passage...

...Il me manque une famille et un nom... Il me manque ce qu'un mot de ma pauvre vieille pourrait me donner tout de suite...

...Ce que je ne posséderai jamais... jamais...

...Ah! faisait-il en tapant du poing dans son oreiller où il ne parvenait pas à s'installer pour dormir, ils ont donc raison ceux qui prétendent que le bonheur parfait n'est pas de ce monde?...

Cependant, ses dix-huit ans et la fatigue eurent enfin raison de son insomnie, et quand l'aube pâle éclaira faiblement la fenêtre du pavillon de la rue Sauffroy, Georges Saint-Pierre dormait à poings fermés.

IV

Christian Holtein, pendant ce temps, s'était mis en campagne.

Aussi bien que son père, il comprenait la gravité de la partie dont la première manche pouvait être considérée comme perdue, mais dont il s'agissait, coûte que coûte, de gagner la revanche

Et il analysait froidement la situation.

—Eh bien, quoi?... Je me heurte contre un obstacle...

...Il s'agit de l'écarter de mon chemin, cet obstacle, voilà tout.

Et, précisant :

—Marie-Anne a un amoureux. Eh bien, c'est tout naturel, ça...

...Elle est assez jolie pour s'offrir ce luxe... et le contraire seul devrait m'étonner...

...Dailleurs, toutes les filles en ont, des amoureux... Elles en changent même de temps en temps...

...Et il s'agit de faire changer d'amoureux à Marie-Anne... Voilà tout... C'est simple...

...Mais ça ne veut pas dire que c'est facile.

—Bah! avec la figure que je tiens de maman et les jolis petits millions que je tiendrai de papa... nous ne sommes pas en mauvaise posture pour commencer les hostilités.

...Il faut ouvrir le feu, voilà tout.

Et le jeune Christian s'était carrément décidé, comme il disait, à commencer les hostilités.

D'abord, et pour serrer son jeu, il avait — mais carrément cette fois — mis belle-maman en dehors de l'aventure...

En principe, une femme est toujours de trop dans ces sortes d'affaires.

Et puis Christian avait apprécié le conseil de son père et l'avait suivi :

"Pas un mot à Gabrielle."

Elle avait eu beau, le lendemain de la redoute du marquis de Marenco, le questionner sur cet invraisemblable projet de mariage, sur tous ces entretiens, tous ces conciliabules qu'il tenait vec son père, portes fermées.

Peine perdue.

A toutes les questions, ce gamin s'était obstinément dérobé.

Avec sa calme effronterie, il répondait à "petite maman" les niaiseries dont elle enrageait de le sentir se moquer lui-même, mais dont il n'y avait pas moyen de le faire sortir.

Elle s'y était cependant prise par tous les bouts.

Elle avait été gentille, moqueuse, elle avait essayé de sa séduction de femme, de sa famaliarité de "bonne petite camarade," elle l'avait touché par l'amour-propre... Rien, rien, rien.

Christian s'était obstiné dans son imperturbable réponse :

—Eh bien, quoi... Si je l'aime, cette petite, c'est bien naturel que j'aie envie de l'épouser.

—Epouser... épouser...

—Eh bien, oui, épouser... C'est ce qu'on fait quand on s'aime.

—Mais on n'épouse pas une Mlle Verdier.

—Et pourquoi donc pas?

—Parce que tu as... tu auras un jour une très grande fortune... parce que cette petite n'a pas un sou... parce que c'est la fille d'un pauvre diable... et encore... pas même sa fille... elle n'est que son enfant adoptif...

—Comme dit papa, ça m'éviera les ennuis de la famille.

—Mais comment as-tu, dans ce cas, décidé ton père à consentir à ce mariage que tu me permettras d'appeler bizarre?

—Oh! très facilement. Il l'aime aussi, vois-tu, cette petite... Tu le sais bien, puisque tu t'en étais déjà aperçue... puisque tu me demandais d'aller fourrer le nez là dedans... C'est justement parce que j'y ai fourré le nez que j'ai vu du premier coup d'oeil que cette petite était tout indiquée pour un mariage d'inclination.

Elle s'était pincé les lèvres.

—Et peut-on savoir, maintenant, pourquoi ton père l'aime tant.. cette demoiselle Marie-Anne?

—Oh! tu sais bien que, dans le fond, c'est un sentimental, papa. La vertu qui se mêle à la grâce, il n'y résiste pas.

Elle le regarda du coin de l'oeil pour voir de quel air il débitait cette énorme plaisanterie.

Mais non! Christian ne sourcillait pas, et c'est imperturbablement qu'il continuait :

—Il a subi, comme moi, le charme de cette jolie blonde qui travaille courageusement pour rendre confortables les derniers jours de son vieux violoncelliste de père adoptif, il a été ému et il ne demande qu'à bénir mon mariage d'inclination.

Elle haussa les épaules :

—Et il marche, ton mariage d'inclination?

—Mais oui... un peu doucement, voilà tout. Tu comprends que je ne vais pas l'effaroucher, la demoiselle... Je fais en ce moment de la stratégie amoureuse... Je creuse une tranchée, petite maman... Je suis un sapeur... un sapeur de génie, espérons-le...

...Ah! il est bon, le mot!...

—Il est bête comme ce que tu vas faire, mon pauvre Christian.

—Ne crois donc pas ça, petite maman.

—Enfin... c'est ton affaire, mon garçon.

—Et je la mène en stratégiste. Mon travail souterrain est en bonne voie... Je m'approche peu à peu... Je procède à l'investissement et au blocus... J'établis tous les matins à déjeuner une nouvelle parallèle... Et le jour luira bientôt où la forteresse assiégée... tombera dans les bras de son vainqueur.

—Ah! elle n'est pas encore... tombée.

—Ma foi, non. Et tu sais, papa a recommandé qu'on ne la prévienne pas, qu'on ne l'effraie pas, la forteresse... Il serait furieux, papa, si on glissait le plus petit bâton dans la roue de ma bicyclette... Aussi ,je me fie à toi, petite maman, fais la morte.

—Oh! mon cher, je ne me mêle pas des affaires dont on me tient à l'écart... Tu peux être tranquille, et ton père aussi.

—C'est bien simple, d'ailleurs, ce qu'il demande, papa...

—Oh! j'ai parfaitement compris : pas un mot, pas un geste...

—Exactement comme tu dis.

Ea, en effet, Gabrielle n'avait pas dit un mot, pas fait un geste qui pût laisser supposer à la plus défiante qu'elle se doutait des projets exposés une première fois, sans succès, à Mlle Verdier par le fils de Guillaume Holtein.

Quand, au déjeuner, la famille Holtein se trouvait rassemblée avec Marie-Anne autour de la luxueuse salle à manger de la rue Clément-Marot ,tous ces gens-là jouaient leur rôle — les uns avec une conviction — les autres avec une résignation — parfaites.

Guillaume devenait chaque jour plus paternel et plus bonhomme.

Positivement, l'ours de la Forêt-Noire se transformait en mouton.

Peu à peu, il se prenait à traiter Marie-Anne comme une personne, — bientôt comme un enfant de la maison.

De son côté, si Guillaume redoublait à présent de bonhomie, d'amabilité et de prévenances vis-à-vis de l'institutrice de sa fille, Christian était, lui, rentré dans sa coquille et, suivant pour lui-même le conseil qu'il avait donné à sa belle-mère, il faisait le mort.

Tout au plus quelques regards un peu trop prolongés, quelques soupirs légèrement significatifs...

Rien de tout cela, d'ailleurs ne dépassait les bornes de la plus respectueuse réserve.

Ses regards étaient suffisamment discrets.

Ses soupirs suffisamment étouffés.

Par sa muette pantomime Christian laissait apparaître que s'il se taisait c'était pour se rendre à la prière de Marie-Anne, mais que les sentiments qu'il lui gardait n'avaient nullement changé.

Cela, c'était son droit, à ce garçon.

Il lui témoignait par ses regards qu'elle ne lui était pas indifférente...

Mais, en bonne vérité, Marie-Anne ne pouvait se plaindre ni d'un manque de respect, ni même d'une poursuite offensente ou simplement désagréable.

Aussi prenait-elle en patience les quelques oeillades langoureuses à l'excès dont le fils de la maison s'entêtait à l'honorer pendant le déjeuner, — le seul moment de la journée où elle se trouvât régulièrement en sa présence.

D'ailleurs, cela n'était pas bien long.

Un moment de contrainte à passer,—et puis en voilà jusqu'un lendemain.

D'ailleurs, si Christian avait des silences trop éloquents, si Gabrielle gardait des réserves trop glaciales, Guillaume prenait vraiment peine à rompre cette glace et à mettre autour de cette table un peu de confiance et de cordialité.

Mais, en dépit de ses efforts, il n'y parvenait guère, l'ours de la Forêt-Noire transformé en mouton.

Il y avait là, planant sur ce groupe si étrangement réuni, de trop redoutables secrets, de trop ténébreuses intrigues.

L'atmosphère ambiante en restait comme alourdie et étouffée, et Marie-Anne sortait toujours de cette salle à manger avec un soupir de soulagement.

—Enfin, pensait-elle, le mauvais moment de la journée est passé !

Le reste du jour, en effet, elle était occupée avec son élève ; elle ne voyait presque plus Gabrielle, plus du tout Christian — et seul M. Holtein, plus que jamais, arrivait silencieusement fumer sa pipe dans un coin de la salle d'étude, pendant que Marie-Anne enseignait à la petite Marguerite des choses que le fils du sabotier Hans Holtein trouvait si savantes...

Marie-Anne finissait donc par se rassurer tout à fait.

Cependant, comme elle ne voulait pas s'exposer une seconde fois à la désagréable aventure de l'avenue Montaigne et des Champs-Elysées, elle avait, sous un prétexte très plausible, prié André, toujours libre à cette heure, de l'accompagner, le soir, quand elle rentrait au logis.

Elle lui avait parlé de dangereuses rencontres faites par elle, dans l'obscurité.

...De la peur qu'elle avait éprouvée un soir, accostée par des individus d'allure plus qu'équivoque.

Et, tous les soirs maintenant, André l'attendait à la même place où Christian l'avait l'autre jour si fort obsédée, — si fort ennuyée aussi...

Au surplus, c'était bien là ce qu'on aurait pu appeler la précaution inutile.

Le fils de Guillaume ne cherchait plus, à présent, à la rencontrer, — par hasard, — dans la rue.

Il s'occupait de ce fiancé... de cet homme que Holtein avait déjà appelé l'amant de Marie-Anne.

Et ,comme son père le lui avait tout d'abord recommandé, il voulait savoir qui il était., ce qu'il était, et, ainsi qu'il disait, fouiller jusqu'au fond de son sac.

Ce n'était pas bien difficile.

Avec les indications que Guillaume lui avait déjà données, il ne fit pas un instant fausse route.

Il n'eut qu'à aller à l'adresse indiquée par son père.

Dans le faubourg Montmartre, il trouva tout de suite cette grande maison,— ruche populeuse— où, depuis de si longues années, habitaient ceux dont il voulait connaître le nom, la vie, les habitudes ,les moyens d'existence... tout ce qu'on peut savoir si vite et si bien quand on se renseigne à la bonne source.

La bonne source, elle est tout près de la porte d'entrée.

Elle coule de la bouche de celui ou de celle qui préside à tous les petits événements de la maison dont la garde lui est confiée.

Le concierge connaît tous ses locataires, il sait tout ce qui se passe dans le plus secret de leur intimité, il est au courant de leurs affaires, il établit leur droit et leur avoir, il jauge leur crédit.

Et pour faire parler celui ou celle qui se résume la chronique des six étages d'une maison, Christian n'y alla pas par quatre chemins.

Si l'or ouvre toutes les portes, il délie aussi toutes les langues.

Avec un louis la concierge de la rue du Faubourg-Montmartre avait fourni, à ce monsieur si généreux, les renseignements qu'il cherchait... et même ceux qu'il ne cherchait pas.

C'est ainsi qu'il avait appris que M. André Maréchal était un beau garçon, à la tournure distinguée, appartenant à une excellente famille... Instruit, rangé, travailleur, — une perfection, quoi.

—Et que fait-il?

—Il étudie dans l'architecture.

—Comment, il étudie?

—Oui, monsieur. Il a fait comme qui dirait toutes ses classes à l'Ecole des Beaux-Arts, et il est maintenant chez un de ces messieurs.

—Vous savez chez qui?

Elle lui nomma un des architectes les plus connus de Paris.

—Alors, il y va tous les jours?

—Deux fois par jour, monsieur, le matin et le soir. Il sort le matin, il rentre pour déjeuner ; il ressort, et il revient à l'heure du dîner... Oh! il est très régulier... Un jeune homme si comme il faut !...

—Vous dites qu'il vit ici avec sa mère?

—Oui, monsieur.

—Passent-ils pour avoir de la fortune?

—Mon Dieu! monsieur, ces choses-là, on ne les sait jamais...

—Mais qu'en dit-on dans la maison?

—On voit qu'ils vivent bien simplement... Oh! il n'y en a pas comme Mme Maréchal pour faire honneur à ses affaires...

...Mais pour rouler sur les mille et les cent...

Confidentiellement, elle ajouta :

—Le père est mort il y a longtemps sans rien laisser... je crois que la veuve n'en avait pas davantage... De sorte qu'on vit, là-haut, sur la pension viagère qu'on a faite à Mme Maréchal quand son mari a été tué par accident.

Christian, du regard, demanda à la concierge l'explication de ses paroles.

—Oui, monsieur, se hâtait-elle d'ajouter, c'est d'un accident qu'il est mort, le pauvre homme. Il était ingénieur ; une chaudière a éclaté... Tué raide, Monsieur laissait une veuve, un petit enfant et pas le sou.

—De sorte que ce jeune homme a été élevé par sa mère.

—Oui, monsieur.

—Et il y a longtemps qu'on parle du mariage du fils avec Mlle Verdier?

—Je croirais plutôt qu'on en a toujours parlé... Ces deux enfants ne se sont jamais quittés... Ils ont grandi ensemble...

—Voilà longtemps que vous avez ces locataires?

—Pensez donc, monsieur, voilà plus de douze ans que le père Verdier est venu s'installer ici avec sa demoiselle... et Mme Maréchal y était déjà... Oh! vous voyez, ce sont des personnes rangées, qui ne changent pas souvent d'appartement.

—Enfin, pour résumer, M. André Maréchal est architecte, il travaille toute la journée dans le bureau de son patron?

—Et il rentre régulièrement ici le soir sur les six ou sept heures.

—Comme Mlle Verdier.

—Quelquefois même ils reviennent ensemble... probablement quand ils se sont rencontrés en route.

—Je vous remercie, madame.

Et il partit. Il avait son renseignement.

Son père ne s'était pas trompé et tout d'abord il avait mis la main sur celui qu'il cherchait.

Christian avait le signalement et l'état civil de son adversaire... de son rival, disait-il, en souriant rageusement, car il voyait bien que ce garçon n'était pas de ceux qu'on dédaigne, — et surtout qu'il ne serait pas de ceux qu'on supplante aisément.

Et il murmurait :

—Positivement, je n'ai pas de veine. Je me casse le nez contre un godelureau doué de toutes les perfections...

...C'est vrai, elle en tourne les yeux, comme si elle allait tomber en extase, cette portière, en me détaillant les beautés physiques et morales de son locataire.

Et en réfléchissant à la position sociale de celui qu'il s'agissait à cette heure, d'évincer, il ajoutait assez piteusement :

—Je ne sais pas trop bien comment je vais m'y prendre, maintenant.

...Je m'attendais à rencontrer un râcleur de violon ou un commis de boutique...

...Un amoureux de ce genre, ça ne me gênait pas beaucoup...

...Quand on n'a affaire qu'à un épouseur qui n'offre pour toute perspective qu'une félicité conjugale à deux cents... mettons deux cent cinquante francs par mois... Ce n'est pas cet Eldorado qui peut faire tourner une tête comme celle de la petite Verdier...

...Parce qu'elle est très roublarde, au fond, la petite Verdier .. Elle m'a remisé, l'autre jour, avec une désinvolture !...

...Non, vrai, l'opération a été bien faite... et j'étais encore tout baba sur le trottoir quand elle filait déjà dans son omnibus Madeleine-Bastille...

...Elle aurait donc parfaitement apprécié la différence qu'il y a entre un million et les cachets à quarante sous de son musicien ou les deux mille quatre de son commis de boutique...

...Et voilà que ce n'est plus de ça du tout qu'il s'agit...

—Voilà que je tombe sur un individu dont la situation, très modeste pour le quart d'heure, peut, au premier jour, devenir très brillante...

...Un architecte... il ne faut qu'un coup de veine... un projet accepté à un concours public... et puis c'est moi qui pourrais me taper, avec mon pauvre million d'entrée en ménage!...

...Et puis cette amitié d'enfance devenue de l'amour!...

—Ah! concluait-il, papa a raison.

...Il faut enlever ça par quelque coup de surprise... et se dépêcher... ou bien elle me glisse entre les doigts et adieu la sécurité du lendemain...

...Allons, Christian, il faut sauver la caisse, mon ami...

...Et puis, ajoutait-il en fermant les yeux comme pour mieux revoir celle dont il évoquait l'image, et puis, elle est jolie, cette petite Marie-Anne...

...Elle est même adorablement jolie...

...Avec ses cheveux blonds qui lui font une auréole d'or, avec ses yeux bleus... si grands, si purs... si limpides. Avec sa peau blanche et rose qu'on dirait faite avec des fleurs qu'on aurait pétries dans du lait... elle est exquise.

...Quand elle sera habillée par une bonne faiseuse... Quand elle aura pris le chic que donnent tout de suite cinquante mille francs de rente... On verra... on verra...

...Elle va du premier coup éclipser belle-maman... et elle est rudement jolie, pourtant, belle-maman.

...Mais voilà! Elle a trente-cinq ans ou à peu près... Marie-Anne en a à peine dix-neuf... Et puis, même à égalité, Marie-Anne est encore plus jolie.

Et il s'animait :

—Beaucoup plus jolie, et il faudrait être un imbécile pour soutenir le contraire... un imbécile... oui... parfaitement.

Et, tout à coup, s'apercevant qu'il parlait ainsi à haute voix dans la rue, il s'arrêtait en haussant les épaules et en concluant avec conviction :

—Ma parole d'honneur, depuis que je sais que je dois l'épouser... depuis surtout, que je vois qu'elle ne veut pas de moi... je suis en train de devenir amoureux d'elle.

...Eh bien, quoi, se répondait-il à lui-même, c'est tout naturel de tomber amoureux d'une jolie fille.

...Ça vaut même mieux ainsi :

...Je n'en irai que plus victorieusement à la conquête de la Toison d'or.

. . . . . .

Il aurait peut-être éprouvé quelque crainte pour le succès de sa galante entreprise, ce jeune Christian, s'il avait, ce soir-là, justement, rencontré Marie-Anne qui s'en allait le long des Champs-Elysées et à travers la place de la Concorde, bras dessus bras dessous avec son cher André.

Rien qu'à voir la façon dont la jeune fille se suspendait à ce bras qui la serrait si tendrement, la câlinerie avec laquelle elle s'y appuyait de tout son poids, heureuse de s'y faire presque porter par celui qu'elle aimait on ne se trompait pas sur le sentiment qu'éprouvait cette jolie blonde pour son élégant compagnon de route. Lui non plus, d'ailleurs, ne dissimulait guère.

Il semblait si heureux, si fier, il se souciait si peu de tout ce qui se passait autour d'eux, qu'on les aurait dit échappés, sans s'y douter, de quelque nid d'amour et croyant encore y continuer leur rêve.

Ils s'étaient engagés sur le boulevard et ils approchaient déjà du faubourg Montmartre.

Tout à coup, se souvenant, André s'écria :

—Bon... j'allais oublier de remettre ce mot... C'est mon patron qui aurait fait une tête s'il m'avait retrouvé demain matin avec ma lettre poche restante

—Quelle lettre?

—Celle-ci ,tiens.

Il sortait de sa poche une grande enveloppe scellée, — et il ajoutait en riant :

—Quand je t'ai là, à mon bras, ma chérie, je ne pense plus qu'à toi... et adieu pour tout le reste...

—Alors, fit-elle câlinement, ça t'ennuie donc de m'accompagner?

—Méchante, tu sais bien comme j'en suis heureux...

—Tu te plains pourtant...

—Je me gronde moi-même... mais je ne me plains pas, oh! non, ma chère petite Maïa.

—Enfin, tu es encore à temps pour faire ta commission?

—Parbleu... c'est à deux pas. Une simple lettre à remettre, je te dis.

—A qui dois-tu donner cette lettre? demanda Maïa.

—Là, dans la maison de l'autre côté

1 boulevard. C'est parce que c'était sur on chemin que je m'en suis chargé.

—Alors il faut traverser.

—Mon Dieu, oui.

—Oh! que c'est vilain d'avoir une tête e linotte : nous sommes justement au arrefour le plus encombré.

Et elle montrait les voitures, les omnius et les fiacres arrêtés sur ce point du oulevard en un inextricable... surtout n un infranchissable fouillis.

—Tiens, voilà que ça commence à se ébrouiller ; on va pouvoir passer.

—Eh bien, traversons, quoique ce soit ien ennuyeux, ici, de traverser...

—Quelle plaisanterie! j'y vais seul.

—Oh! je veux bien te suivre.

—Non, ma Maïa, c'est tout à fait inuile ; je ne fais qu'aller et venir.

—J'aurais autant aimé ne pas te quitrt.

—Non, attends-moi de ce côté, je n'ai u'à déposer ma lettre chez le concierge.

—Dépêche-toi, alors.

—Certainement... c'est l'affaire d'une econde... Mais tu n'as plus peur, ici, na mignonnette?

—Oh! bien non!... Ce n'est plus comne dans l'ombre des contre-allées des Champs-Elysées. Allons, va vite.

Il traversa le boulevard et, machinalement, en l'attendant, elle se mit à regarder les devantures...

Mais ne voilà-t-il pas qu'un grand beau garçon qui passait, s'arrêtant subitement, comme cloué par une immense surprise, faisait ensuite vers elle deux ou trois pas très rapides :

—Ah! bien, par exemple, en voilà une surprise!

Elle releva la tête.

Jamais elle n'avait vu cet inconnu.

Jamais, par conséquent, elle ne lui avait adressé la parole.

Et, tout étonnée, elle allait se détourner pour éviter d'engager la conversation avec ce monsieur qu'elle ne connaissait pas, lorsqu'il continua, — toujours en ayant l'air de la connaître, lui, et très bien :

—Mais comme vous êtes belle, aujourd'hui... Jamais je ne vous avais vu avec une toilette pareille...

Elle le regardait, stupéfaite à son tour.

—Et puis, vous faites maintenant comme si vous ne me reconnaissiez plus?

—Mais, monsieur... je vois bien que vous vous trompez...

—Comment, je me trompe!...

Et le jeune homme allait continuer, quand un nouveau venu s'interposa violemment entre lui et Marie-Anne.

—Qu'est-ce que c'est?... Qu'est-ce que vous voulez à mademoiselle?...

—Mais, monsieur, fit Richard en se retournant, mademoiselle peut bien me répondre elle-même... Je ne vous demande rien, à vous.

—C'est moi, monsieur, qui vous demande pourquoi vous vous permettez d'accoster une jeune fille inconnue?

—Mais, monsieur...

—...Et si je pose cette question, c'est que j'ai le droit de vous la poser... Allons, voyons, qu'avez-vous à répondre?

Les deux hommes se regardaient déjà d'un oeil mauvais.

Il y avait de l'irritation chez l'un, de la stupeur chez l'autre.

André croyant s'adresser à un insolent cherchant un prétexte pour engager la conversation avec une jolie jeune fille qu'il supposait isolée et dont il aurait été bien aise de faire cesser l'isolement.

Richard Morand — on l'a déjà reconnu, — gardait la conviction qu'il était en présence de Mignon ; et l'intervention de ce défenseur inattendu ouvrait la porte à tous les doutes, à toutes les suppositions, à tous les soupçons... à toutes les jalousies...

Mais Marie-Anne avait déjà pris le bras de son fiancé.

—Viens, André, laisse donc cela... C'est monsieur qui s'est trompé... Je le vois bien... Il me prenait certainement pour une autre personne.

Richard eut aux tempes une bouffée de chaleur : se serait-il, en effet, mépris à ce point? Cette jeune fille ne serait-elle pas Mignon?

Mais c'est qu'en effet il y avait eu, dans la dernière phrase qu'elle avait prononcée, quelques intonations que n'avaient pas celles dont il avait encore, dans l'oreille, la sensation musicale.

Non, cette voix n'était pas tout à fait celle de Mignon.

Et puis, maintenant, voilà qu'il commençait à s'apercevoir de certains détails qui achevaient de lui faire perdre contenance.

Mignon n'était peut-être tout à fait aussi grande que son sosie.

Un peu plus pâle, aussi, un peu plus mince...

Ses cheveux d'or, qu'elle avait toujours laissés voltiger en boucles folles sur son jeune front se crespelaient en une neige encore plus légère...

Et puis, Mignon ne l'aurait pas regardé avec ces yeux-là...

On ne joue point à ce point la candeur et la surprise.

Quand on a de la fausseté dans le coeur, on ne se défend pas avec le regard loyal, assuré,—si honnête et si étonné à la fois.

Cette jeune fille n'était pas Mignon.

Elle lui ressemblait d'une façon étrange, invraisemblable... mais ce n'était pas elle.

Il venait de faire ce qu'on appelle une énorme gaffe.

Il ne s'agissait plus à présent que de présenter ses regrets à cette jeune fille et à ce monsieur...

Et pendant que toutes ces réflexions passaient comme un éclair dans sa pensée, il s'écriait, mal revenu encore de sa surprise :

—Ce n'est pas possible de se ressembler de cette façon!

D'ailleurs, il s'apprêtait déjà à s'expliquer, mais André, qui se méprenait toujours sur les intentions de ce grand et beau garçon, accostant ainsi sa fiancée sur le trottoir et essayant, maintenant, de se tirer d'affaire par une défaite :

—Ah! oui, le coup de la ressemblance, je le connais, celui-là... C'est le truc des suiveurs quand ils ne veulent pas être traités comme ils le mériteraient.

Il se disposait à continuer son chemin, mais maintenant c'est à lui que Rchard avait affaire.

—Pardon, monsieur, un mot. Ce n'est pas une querelle que je vous cherche, mais il ne me convient pas, même par un inconnu, d'être pris pour ce que je ne suis pas.

André haussa les épaules.

—Peu m'importe qui vous êtes... Passez votre chemin.

—Non, monsieur. Je veux auparavant...

—Ce sont des excuses?... Eh bien que l'aventure vous serve de leçon une autre fois.

—Mais assurément non, monsieur ; je n'ai pas d'excuses à vous faire et je ne vous en fais pas... du moment qu'il n'y a là qu'une erreur...

—En voilà assez... je ne vous demande pas d'explications.

—C'est moi, monsieur, qui vous en demande.

—Ah! voilà qui devient particulier.

—Oui, monsieur, je vous en demande, et j'y ai droit.

Il parlait avec un tel air de loyauté qu'André, d'un ton moins agressif, ne put s'empêcher de lui répondre :

—Soit, monsieur, je vous écoute.

—Je lis dans votre regard beaucoup d'incrédulité et un peu trop de dédain. Ça ne me va pas.

—A qui la faute?

—Pas plus à moi qu'à vous.

—Cela vous plaît à dire.

—Cela est l'exacte vérité.

—Tant mieux pour vous, dans ce cas.

—Et quand je vous offre d'éclaircir cette petite affaire, — ce qui ne sera pas long — je crois que je ne vous en demande pas trop.

—Eh bien, quoi?... que voulez-vous éclaircir?

—Je vous ai dit que je prenais mademoselle pour une autre personne...

—Je ne puis que vous répondre ceci : c'est une fâcheuse méprise... très fâcheuse... et assez invraisemblable.

—Pardon ; ce que je voulais vous dire encore, c'est qu'en effet j'attends ici une jeune fille dont la ressemblance avec mademoiselle votre soeur... ou votre parente...

—Peu importe.

—...est tellement frappante que cela devient presque miraculeux.

—Cela fait, en vérité, un amas de coïncidences de plus en plus bizarre...

—Auxquelles vous ne croyez guère.

Un sourire sec d'André fut sa seule réponse.

Mais Richard Morand avait eu le temps de jeter un regard sur le trottoir encombré de passants.

Tout à coup son oeil s'éclaira :

—Vous allez, monsieur, vous assurer

par vous-même que le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable et qu'il est toujours prudent d'écouter les explications, quand même, au premier moment, elles paraissent bien hasardées.

—Expliquez-vous.

—Je vous ai dit que j'attendais une jeune fille dont la ressemblance avec votre compagne est surprenante...

...Et vous allez pouvoir en juger vous-même monsieur, car je la vois qui se dirige vers nous...

...Tenez, la voilà!

Mignon, en effet, paraissait sur le boulevard et à la vue de Richard, elle se hâta, — attirée bientôt par cette surprenante chose : son fiancé causant avec un monsieur qui avait au bras une jeune fille chez laquelle elle retrouvait tous les traits de son visage à elle.

Quelle était donc cette inconnue qui lui ressemblait comme une soeur?

Pourquoi, si Richard la connaissait, ne lui en avait-il jamais parlé?

Et elle s'arrêtait maintenant, un peu confuse, un peu troublée, attendant que son fiancé lui donnât l'explication de ce petit mystère...

Mais avant de lui dire bonjour, Richard s'était adressé à ce monsieur :

—Vous voyez?

Et, tout aussitôt, André avait changé de ton.

Un peu confus de s'être si fort trompé sur les loyales intentions de l'homme qu'il accusait de se dérober par une défaite, il tendit spontanément la main à Richard.

—Je vous fais mes excuses, monsieur. Voulez-vous les accepter?

Son adversaire de tout à l'heure répondait déjà en la lui serrant chaleureusement.

—Vous voulez rire, monsieur, il n'y a pas d'offense.

...Vous voyez maintenant combien il était facile de se tromper.

—Comme vous, tout d'abord, je me serais mépris.

...Et je ne puis que vous répéter combien je regrette la vivacité de mes paroles.

—Je l'ai déjà oubliée.

—Mais mettez-vous à ma place...

—Je comprends comme on doit être agacé quand un particulier vient accoster, à votre nez, une personne...

Mais, cette fois, André était tout disposé à donner des explications.

—Une personne qui me touche de bien près au coeur, monsieur.

—Votre parente, peut-être.

—...Ma fiancée...

—C'est juste comme moi... Je suis fiancé à mademoiselle...

...Mais regardez-les donc... Comment ne pas s''y m´prendre?...

Les deux jeunes filles mises ainsi en présence, se souriaient en se regardant avec curiosité.

C'est Marie-Anne qui, la première, prit la parole :

—C'est vrai... Je croirais me refléter dans un miroir...

Le sourire de Mignon devint encore plus épanouï.

—C'est tant mieux pour moi mademoiselle parce que je ous trouve bien jolie.

—Vous avez droit à la moitié du compliment, mademoiselle.

—Voyez comme c'est trompeur ce qu'on appelle un air de famille.

—C'est vrai nous ne sommes pas seulement, peut-être, nées dans le même pays.

—C'est encore bien possible... moi, je ne suis pas d'ici... et vous?... Vous êtes de Paris, mademoiselle?

—Non, mademoiselle. répondit Mignon, mais j'y suis venue toute petite.

—C'est comme moi...

—J'ai été amenée ici par mon père adoptif.

—C'est encore comme moi.

—J'y ai vécu depuis.

—C'est toujours comme moi.

Richard ajoutait :

—Mlle Mignon est orpheline... Elle n'a ni père ni mère.

—Comme aussi moi. soupira Marie-Anne.

Mais ,tout à coup, un souvenir soudain traversa l'esprit de Marie-Anne :

—Mignon... vous venez de dire Mignon... mais alors... est-ce que vous seriez cette petite fille... tu te rappelles bien, André... celle qui me ressemblait tant... qui nous avions vu au cirque d'Eté...

André se souvenait déjà :

—La petite Mignon...

—Sur le fil de fer...

—Voilà bientôt dix ans...

—Qui était déjà si jolie...

—Qui faisait courir tout Paris...

—C'est vous... vous que le hasard met sur notre chemin?

Et Mignon répondit avec son joli sourire :

—Justement, mademoiselle...

—Oh! que nous avons souvent parlé de vous... Nous étions là... quand vous êtes tombée...

—Le jour de mon accident?

—Oui... Oh! de ma vie je n'oublierai cela...

Et, reprise déjà par la sensation de ce pauvre petit corps, si frêle et si charmant, étendu sans mouvement et sans vie sur le sable de la piste du cirque d'Eté :

—Non... jamais je ne l'oublierai... vous étiez évanouie... Il y a eu un grand cri, puis une grande poussée... Au bout d'un moment, on vous a emportée... Et puis on n'a plus su ce que vous étiez devenue.

—Je m'étais cassé la jambe... Je n'ai jamais pu remonter sur le fil...

—Votre guérison n'a donc pas été complète?...

—Mais si, fit-elle en riant, je suis guérie ,fort bien guérie... Quand j'ai voulu recommencer ,je me suis aperçue que je ne pouvais plus... mais plus du tout.

—Quel malheur?

—Mais non. J'ai changé de métier.

—Vraiment!

—Je ne pouvais plus être artiste, alors, je me suis faite ouvrière...

Elle raconta son aventure avec sa bonne humeur habituelle.

D'ailleurs, voilà bien longtemps qu'il était passé, le temps des regrets et des chagrins. Non, de la vie d'autrefois elle ne regrettait rien, depuis qu'à portée de sa main elle avait la réalisation de son modeste rêve de bonheur. Et c'est en épanouissant encore son joli sourire de femme heureuse, qu'elle ajouta :

—Je suis brodeuse sur lingerie.

—Oui, expliquait Richard, Mlle Mignon n'avait été équilibriste que par hasard...

Et comme s'il avait hâte de faire savoir à ces inconnus de tout à l'heure que la femme qu'il aimait ne s'était mêlée que par accident — et pendant quelques années seulement, — à cette bohème vagabonde, il ajoutait vivement :

—Mon Dieu, ces choses-là peuvent bien se dire : l'homme qui passait pour son père était simplement un saltimbanque qui, pendant la guerre ,avait trouvé une enfant perdue dans la neige, et l'avait emportée...

...L'idée lui vint tout de suite de spéculer sur sa bonne action, et, bon gré mal gré, il fallait bien que la pauvre petite apprît le métier que cet individu lui enseignait.

...C'est ce qui vous explique comment vous l'avez vue sur ce fil de fer au cirque des Champs-Elysées, quand celui qu'elle nommait son père la laissait si cruellement se briser la jambe en tombant de dix mètres de hauteur... Une espèce de brute... un ivrogne... une canaille...

—Richard !... fit doucement Mignon avec un accent qui était à la fois un reproche et une prière.

—C'est vrai, reprit-il en se calmant aussitôt, je m'emporte toujours quand je pense à ces vieilles histoires... Mais enfin, tout ça c'est pour vous faire comprendre qu'elle n'avait pas l'acrobatie dans le sang... Elle est revenue à la vie de tout le monde dès qu'elle a été débarrassée de cet individu... Et c'est Mlle Mignon, ouvrière comme moi, que je vais épouser.

Trouvée dans la neige... pendant la guerre... Une même pensée, un même étonnement avaient fait tressaillir Marie-Anne et André.

Cette histoire que venait de raconter en quelques mots ce jeune homme, cette histoire, — toujours avec une incroyable similitude, — commençait exactement comme celle de Marie-Anne.

Elle aussi, pendant la guerre, avait été trouvée dans la neige par un soldat qui passait... Et toute troublée de cette nouvelle ressemblance entre sa vie et la vie de l'inconnue qui était son vivant portrait, la jeune fille insistait :

—Comment, mademoiselle, fit-elle tout émue, vous êtes un enfant perdu pendant la guerre... C'est étrange, étrange.

—Bien surprenant, n'est-ce pas?

—Ah! fit-elle en hochant la tête, plus surprenant encore que vous ne pensez...

André l'interrompit.

—Et... pardonnez-moi, je vous jure que ce n'est pas par indiscrétion que je vous le demande... et... où vous a-t-on trouvée, mademoiselle?

Ce fut au tour de Richard d'être secoué par un soudain soupçon :

—Cette ressemblance incroyable, pensait-il... Toutabas qui m'a dit qu'il y avait deux petites filles... Serait-ce le bon Dieu qui les aurait ainsi mises en présence?

Et, vivement, c'est lui qui répondit :

—L'endroit précis, je ne vous le dirai pas au juste, mais ce que je sais, ce que ce saltimbanque m'a affirmé lui-même, c'est que c'était dans les bois du côté de l'E , le soir de la bataille d'Héricourt.

—Héricourt!...

Marie-Anne était devenue toute pâle...

Richard continuait :

—Et justement, ce qu'il y a de bizarre, c'est que ce saltimbanque m'a appris également que Mignon n'était pas seule, qu'elle était là avec une petite soeur...

—Il y avait une autre petite fille! s'écria Marie-Anne avec une étrange sonorité de sa voix altérée.

—Oui, mademoiselle, un autre bébé du même âge, habillé de la même façon, un bébé qui ressemblait à celui-là comme se ressemblaient deux jumelles...

Et, sans lui répondre, directement, Marie-Anne répétait tout éperdue :

—Il y avait un autre enfant!...

—Une autre fillette, oui, mademoiselle.

—Et elles étaient là, toutes deux, seules, perdues?...

—Perdues dans la neige, au milieu de la bataille, au milieu de la fusillade... deux pauvres petites victimes condamnées à mourir de froid et de faim, quand bien même elles auraient échappé à la mitraille...

Et Marie-Anne répétait toujours :

—Il y avait un autre enfant...

—Un enfant qu'un autre soldat avait emporté... Je vous dis tout ça, ajoutait Richard en souriant, parce que, avec cette ressemblance ,avec cette émotion où je vous vois... on ne peut pas savoir. Vous n'en auriez pas perdu, par hasard, une petite soeur?...

Marie-Anne lui répondit fiévreusement :

—Ah! ne riez pas, monsieur car tout cela est peut-être plus sérieux que vous ne pensez..

C'est Mignon, maintenant, qui venait de pâlir.

Que signifiait donc cette parole prononcée par cette jeune fille avec une émotion si soudaine et si violente?...

Et son trouble augmenta encore quand elle entendit Marie-Anne qui ajoutait, en s'adressant directement à elle :

—Moi aussi, je voudrais vous dire quelque chose... Quelque chose qui me tient au coeur, mademoiselle, quelque chose qui nous rendrait, j'en suis sûre, heureuses toutes les deux... Je n'ose pas encore... J'ai peur d'une déception... et, après la joie du premier moment, ce serait trop douloureux. Mais, je vous en prie, donnez-moi votre adresse, mademoiselle...

Mignon, indiqua, en balbutiant, le numéro de la rue de Lancry.

—Et puis, ajoutait Richard, pour peu que vous ayez besoin de moi, je suis conducteur à l'imprimerie centrale de la rue Saint-Denis.

...Richard Morand, — tous les soirs, à partir de neuf heures et de trois à six dans l'après-midi : ça se retient bien facilement.

—Et moi, lui répondait le fiancé de Marie-Anne, je me nomme André Maréchal, et mademoiselle...

—Non... demain seulement je lui dirai mon nom...

Vous voulez bien m'attendre vingt-quatre heures mademoiselle Mignon?

Elles se souriaient, les mains tendues, attirées l'une vers l'autre par une impulsion étrange.

—Alors, à demain, mademoiselle.

—Oui, à demain.

Ils s'étaient séparés, chacun des deux groupes ayant pris de son côté ; et André demandait à Marie-Anne :

—Pourquoi as-tu attendu?...

—Parce que j'ai encore peur de me tromper.

—Mais cependant... l'histoire qu'elle raconte... votre ressemblance...

—Oui, tout cela est bien grave... et puis il y a aussi l'impulsion de mon coeur qui me crie : Ouvre tes bras à ta soeur retrouvée...

—Alors, pourquoi cette hésitation?

—Parce que papa m'a toujours dit qu'il m'avait trouvée seule...

—C'est vrai, murmura André ,je me souviens aussi... il nous l'a plusieurs fois racontée, cette histoire.

—S'il y avait eu une autre petite fille, pourquoi nous l'aurait-il caché?

—C'est vrai...

—Il n'avait pas de raison pour cela, n'est-ce pas? Il ne pouvait pas en avoir!

—Non.

—Dans ce cas, il y a quelque chose qui ne concorde pas avec l'histoire de... de cette jeune fille.

C'est papa que je veux voir d'abord.

V

Ce jour-là même, à Toulon, dans le vieux jardin de la maison d'Espérade, à l'ombre des grands sycomores ,dont la jeune verdure s'épaississait déjà aux rayons d'un soleil printanier, Mme de Morancey faisait ses adieux à ses amis.

La saison d'hiver à Hyères était terminée.

Elle allait retourner à Dijon, et sa dernière visite avait été pour Catherine Kléber et pour les deux vieillards auxquels pieusement — en souvenir du serment fait à un mourant — la veuve de Jean-Paul consacrait sa vie.

Sur tous ceux-là aussi le temps avait appuyé sa lourde main.

Catherine n'était plus la délicate et svelte jeune femme du commencement de cette histoire.

Elle avait atteint et dépassé la quarantaine qui alourdit les plus frêles qui imprime déjà ses rides sur les fronts les plus purs.

A ses magnifiques cheveux blonds qu'elle avait conservé toujours aussi soyeux, toujours aussi abondants ,se mêlaient, sur les tempes, quelques fils plus pâles, avant-coureurs du réseau d'argent qui bientôt remplacerait sa chevelure d'or.

Elle était toujours jolie, celle qui avait été la plus jolie de toutes les filles de Chênebourg, mais la maturité avait transformé sa joliesse en beauté plus replète et plus massive...

Et puis de son long, de son inconsolable chagrin, elle avait gardé une mélancolie résignée qui mettait dans ses grands yeux bleus une expression de souffrance lointaine encore mal apaisée ;—et le sourire de Catherine était toujours resté triste et doux.

Maintenant, plus que jamais, la veuve de Jean-Paul était l'âme de cette vieille maison d'Espérade, où vieillissaient, en s'affaiblissant tous les jours, deux corps, — deux coeurs, — lassés de la vie ; — deux douleurs profondes que le temps n'avaient pas apaisées. Car elles sont inguérissables les blessures des pères et des mères frappés dans l'enfant adoré qui ne sera pas là pour recevoir leur dernier soupir et leur dernier adieu.

Et jamais le commandant jamais Mme d'Espérade ne s'étaient consolés de la mort de leur cher Maurice, de leur fils unique, — du seul héritier d'une famille qu'on pouvait, dès à présent, regarder comme éteinte.

Aussi, dans leur isolement s'étaient-ils tous les deux, fait une habitude — devenue bientôt besoin — de l'affection et des soins de cette Catherine Kléber qui, seule, mettait un peu de mouvement et de vie dans leur vieille maison désolée.

Le commandant, toujours plus impotent et de plus difficile humeur ,ne voulait ni d'autre aide ni d'autre compagnie que celle de Catherine.

Son amitié était bien aussi une tyrannie, mais ce vieillard devenait presque touchant quand, dans son inconscient égoïsme, il s'écriait :

—C'est mon pauvre Maurice qui nous l'a donnée!... Elle doit, comme nous, obéir à la volonté de mon cher enfant... elle le doit... elle le doit!...

Oui, il était convaincu qu'en lui consacrant sa vie, Catherine ne faisait qu'accomplir un devoir sacré ; — et il y aurait eu cruauté à lui apprendre que ce devoir était peut-être aussi et surtout une discrète et exquise charité.

Mais Catherine ne songeait guère à le lui dire...

Son coeur de femme, son coeur de mère la portait d'un trop grand élan vers ces deux vieillards qu'elle soignait à présent avec la sollicitude qu'elle eût apportée à soulager — à guérir — deux pauvres enfants souffreteux.

Mme d'Espérade, d'ailleurs, s'affaissait de jour en jour davantage.

Elle n'était pas malade. Son état semblait pire encore.

On aurait dit que, comme son fils autrefois, le désir et la volonté de vivre manquaient à cette âme et à ce coeur usés par le chagrin.

Elle s'en remettait à présent à Catherine de toutes les choses, de tous les soins de la maison.

Dans ce jardin ensoleillé, elle se laissait lentement mourir, indifférente à tout, et répondant invariablement à toutes les demandes :

—Adressez-vous à Mme Catherine.

Et c'était Catherine encore qui, ce jour-là, faisait à Mme de Morancey les honneurs de la vieille maison, — triste, elle aussi, de voir partir pour de longs mois l'admirable femme qui était restée son amie.

—Alors, c'est bien décidé, vous ne voulez pas être plus longtmeps des nôtres?

—Je ne le puis pas, je devrais déjà être à la Barolière. Je reçois des lettres éplorées du docteur Raynaud. On a besoin de moi là-bas, on m'attend. Vous savez bien que j'ai charge d'âmes.

—Vos malades réclament leur tour de charité.

—Ils pourraient bien vous laisser quelque temps encore au soleil, grommelait le commandant. Ici, au moins, vous vous reposez, et ce n'est pas une semaine de plus ou de moins...

—Quand on souffre, quand on se désespère, c'est bien long, allez, une semaine...

—Mais non, mais non ; on se fait une raison. Je vous assure que vous pourriez parfaitement nous rester encore quelques jours.

—Vous prêchez dans le désert, mon pauvre commandant, répondit en riant Mme de Morancey : j'ai annoncé mon retour.

—Chose promise, chose due, déclara Catherine. Ce serait donc peine perdue de chercher à la retenir plus longtemps.

—Et ce sont mes adieux que je viens vous faire aujourd'hui.

—Et avant l'automne on ne vous reverra pas.

—A moins que le commandant ne vous laisse quelques jours de liberté pour venir me voir à Dijon.

Mais ce n'était pas précisément l'avis du vieux marin.

—Comment voulez-vous que nous nous passions d'elle?

Et sans se rappeler que, tout à l'heure, il venait de parler de ceux qui doivent se faire une raison pour laisser à leur soeur de charité quelques jours de repos et de liberté, il s'écriait dans la naïveté de son vieil égoïsme :

—Voyez ma pauvre femme... Je ne parle pas de ma goutte, qui ne me laisse plus un moment de répit...

...Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit... c'est d'elle... Jamais les soins de notre chère Catherine ne lui ont été aussi indispensables... Et puis vous savez bien que j'ai besoin d'elle à tous les moments de la journée... Mais je vous le répète, ce n'est pas de moi qu'il s'agit...

Et il ajoutait, — avec un sentiment profond et vrai, cette fois :

—Ah! c'est une triste vieillesse, madame de Morancey, celle qui s'éteint douloureusement après que les enfants... les pauvres enfants... ceux qui devraient être là... sont partis les premiers...

Et laissant ces dames continuer leur causerie, le commandant se retourna péniblement sur son fauteuil pour prendre les journaux et les lettres que le vieux Vincent venait d'apporter.

Il y avait là tout le courrier de Paris, — ce courrier chaque jour impatiemment attendu parce qu'il donnait au vieillard une heure de distraction, — parce qu'il lui permettait de bougonner, de trouver que tout était mauvais, que tout allait de mal en pis, — dans la politique, dans l'art, dans la science, — dans tout.

—Ah! fit-il, moitié riant, moitié geignant, c'est samedi, voilà des images.

Il déchirait la large bande dont on enveloppait l'"Illustration."

—Qu'est-ce qu'ils nous racontent aujourd'hui, ces gens de Paris?... Des reproductions de tableaux... Ah! oui, c'est le Salon...

—Déjà le Salon de peinture? demanda sans y attacher d'autre importance, Mme de Morancey.

—Oui, madame, il est ouvert depuis quelques jours... Quand vous irez à Paris, si cela vous intéresse, vous pourrez vous faire mener aux Champs-Elysées.

—Mais, commandant, ce n'est pas à Paris que je vais, c'est à Dijon.

—Oh! c'est si près.

—Et puis, même à Paris, non, je n'aurais pas assez de loisir pour perdre là-bas un après-midi.

—D'ailleurs, si la peinture ne vous charme pas plus que moi... Je parle, bien entendu, de la peinture qu'on fait à présent.

—Mais non, mon cher commandant, je ne suis pas si sévère que vous. Ils ont beaucoup de talent, ces jeunes artistes d'à présent, tous ces peintres, tous ces sculpteurs...

—Justement fit le commandant qui feuilletait toujours l'"Illustration," justement voilà qu'on nous montre aujourd'hui de la sculpture... Voilà les statues qui ont été médaillées... parce que, paraît-il, on a distribué les récompenses ; voilà même le portrait de la grande médaille... de celui qui l'a gagnée, j'entends. Oh! le beau garçon!... Il a l'air d'avoir à peine vingt ans...

—Comment l'appelez-ovus, demanda machinalement Mme de Morancey.

—Comment il s'appelle?... Attendez donc. Saint-Pierre, Georges Saint-Pierre. Oh! mais quel gaillard?... Regardez donc, mesdames...

Il leur tendait le numéro du journal.

Catherine y jeta les yeux...

—Ah! mon Dieu, mon Dieu! s'écria-t-elle en poussant un grand cri.

—Qu'avez-vous?...

—Que vous arrive-t-il?...

—Ah! voilà qu'elle se trouve mal...

Ces exclamations se croisaient, pendant que Catherine, éperdue, venait de se laisser tomber dans un fauteuil.

—Ah! mon Dieu!

—Qu'arrive-t-il à Catherine?

—Au secours!

—Quel malheur!

Toutes ces exclamations se croisaient dans le désarroi et dans l'effroi causés par cette soudaine défaillance.

Mais elle n'était que passagère.

Presque aussitôt Catherine rouvrait les yeux et parvenait à répondre aux questions de Mme de Morancey et Mme d'Espérade qui s'empressaient autour d'elle.

—Non... fit-elle en revenant à elle, ce n'est rien... Oh! quel coup j'ai ressenti au coeur!... J'ai cru que j'allais mourir...

Et maintenant, la tête dans les mains, nerveusement, elle fondait en larmes

—Mais qu'est-ce donc?... Vous avez vu quelque chose dans ce journal?

Elle fit signe que oui.

—Quoi... qu'y a-t-il?

—Le portrait de cet artiste...

—Eh bien!

—C'est Jean-Paul quand il avait cet âge... c'est lui... son air... sa façon de porter la tête... ses yeux... l'expression de sa bouche... jusqu'à cette moustache fine qu'il avait déjà étant tout jeune...

—Votre mari?...

—Oui, c'est son portrait... son portrait vivant que vous m'avez présenté.

—Il y a des ressemblances si inattendues ... si bizarres...

—Tout mon pauvre Jean-Paul, je vous le dis, revit en cette tête blonde, en ce jeune visage qui respire... comme le sien... la franchise, la loyauté, la force...

Elle s'animait... elle s'animait.

—Oui, tout, répétait-elle en regardant plus avidement cette page d'un journal illustré qui la reportait dans un passé vieux de vingt ans bientôt, — dans un passé qui n'avait jamais été oublié...

...Tenez, jusqu'à ce signe, là, sur la joue, tout près du pli de la lèvre... Oh! dites-moi si ce n'est pas miraculeux : mon Jean-Paul l'avait aussi.

—Pauvre Mme Catherine?...

—Et voir cela tout à coup, sans s'y attendre... reproduit avec cette fidélité qui le fait revivre comme au beau temps de notre jeunesse... Ah! ça m'a broyé le coeur.

Elle s'essuyait les yeux, plus calme à présent, et elle contemplait tristement cette image qui venait d'éveiler tous ses souvenirs et tous ses chagrins...

—Et il s'appelle Georges... Comme mon pauvre petit!... Mon Georges... Tenez, il aurait à peu près cet âge-là, maintenant... Il serait beau comme ce sculpteur... mon pauvre Georges...

Mais elle eut elle-même le courage de s'arracher à cette douloureuse, à cette attirante vision...

Et elle tendit le journal à M. d'Espérade pour qu'il continuât sa lecture .

Le commandant reprit donc son "Illustration" et s'installa à nouveau dans son

grand fauteuil en rotin où il pouvait à l'aise allonger sa jambe malade.

Pendant ce temps, remises de leur émoi, Mme de Morancey et Mme d'Espérade reprenaient avec Catherine la causerie qu'avait brusquement interrompue ce petit incident.

Et, peu soucieux d'écouter ce qu'il appelait "le papotage de ces dames," le commandant se plongea dans la lecture de son journal.

Mais, tout à coup, après avoir parcouru quelques lignes, il se redressa sur son fauteuil d'un mouvement brusque qui lui arracha un cri de souffrance.

—Ah! voilà qui est bizarre, par exemple...

—Quy a-t-il donc encore?

—Ce que je lis... à propos de cet artiste... parce qu'il y a un bout de notice.

—Sur ce jeune sculpteur?

—Oui.

—On en parle donc?

—Je le crois bien, qu'on en parle!

—Qu'est-ce qu'on en dit?

—Des choses vraiment curieuses... peut-être plus étonnantes encore que cette ressemblance qui impressionnait si fort Mme Catherine...

—Ah! mon Dieu!

Elle s'était levée et, du regard, du geste, elle interrogeait M .d'Espérade, qui, de son côté, semblait tout troublé, tout déconcerté, et qui, maintenant, ne continuait qu'avec une visible hésitation.

—Il y a parfais des coïncidences si bizarres...

—Je vous en prie... quelles coïncidences?

—Eh bien, écoutez-moi tranquillement. Je vais vous les faire connaître.

—Oh! de grâce, dites vite... fit Catherine pâle d'anxiété.

—Ah! mais ne vous montez pas déjà la tête... Ça n'a pas l'importance que vous croyez... Ça ne l'a peut-être pas...

—Vous me faites mourir...

—Eh bien... Mais je vous répète que c'est sans doute là une simple coïncidence... Eh bien, cet artiste est un enfant trouvé...

—Un enfant trouvé... Georges!. ..

Elle arracha l'"Illustration" des mains de M. d'Espérade et, fiévreusement, follement, elle lut :

GEORGES SAINT-PIERRE

" Tel est le nom désormais célèbre du " jeune sculpteur qui vient, à sa pre- " mière exposition, d'être honoré de la " plus haute distinction que les artistes " réunis puissent conférer à un de leurs " pairs.

" On ne prétendra pas, cette fois, que " le prix du Salon a été décerné à l'an- " cienneté ou qu'il a été obtenu grâce à " des influences de camaraderie.

" L'inconnu d'hier, le triomphateur " d'aujourd'hui dont nous donnons le " portrait plus haut, est âgé de dix-huit " ans...

" La veille de l'Exposition personne ne " le connaissait. Son triomphe a été en " même temps une révélation, et c'est " seulement après avoir admiré son oeu- " vre qu'on a eu l'idée de s'enquérir de " lui et de sa vie.

" Bien étrange, bien touchante aussi, " cette existence d'un pauvre enfant qui " semblait voué au malheur... à l'aban- " don... et que des prodiges de volonté " et d'énergie ont déjà placé au premier " rang des artistes qui seront la gloire " de notre siècle.

" Georges Saint-Pierre ne connaît ni " son pays ni sa famille, et le nom qu'il " porte est celui du village où, tout en- " fant, il a été recueilli par de charitables " coeurs.

" Il est certainement d'origine alsa- " cienne..."

—Mon Dieu!... mon Dieu!... ayez pitié de moi... soyez miséricordieux pour moi... murmura Catherine éperdue, et, plus fiévreusement, plus follement encore, elle continua la lecture de cet article de journal, dont le texte, à présent, comme s'il eut été de flamme, éblouissait ses yeux tout humides de pleurs :

"...Ce qui le prouve, c'est le costume, " c'est l'accent de la vieille femme qui " l'emportait dans ses bras, qui lui pro- " diguait les soins que seule peut avoir " pour son enfant une mère ou une aïeu- le... mais qui, par malheur, n'a jamais " su que balbutier son nom de baptême, " Georges", ou plutôt "Georget"...

—Georget! C'est lui... je vous dis que c'est lui...

Et elle continuait, tremblante, — presque farouche :

" ...La pauvre femme est privée de " raison. A la suite de quelle terrible ca- " tastrophe, de quel drame d'épouvante et " de sang est-elle arrivée, portant cet en- " fant au berceau, presque aux chaumiè- " res d'un des plus hauts villages perdus " dans les montagnes du Dauphiné, Geor- " ges Saint-Pierre ne le sait pas et, sans " doute, il ne le saura jamais.

" Mais c'est là que le pauvre enfant, " dont on ne put connaître ni le nom ni " le pays, fut, en 1871, adopté par des " paysans, élevé par un vieux prêtre et " envoyé par lui à Grenoble, où il mon- " tra de telles dispositions pour la sculp- " ture que le Conseil municipal vota une " bourse pour l'envoyer à l'Ecole des " Beaux-Arts. C'est au bout de deux ans " qu'il en sort, en remportarnt un triom- " phe que nous croyons sans précédent."

Le journal lui était tombé des mains. Autour de Catherine personne n'osait rompre le silence... car la même pensée était venue à tous, mais on attendait qu'elle parlât la première.

Tout à coup elle se leva.

—Je pars...

—Mais où allez-vous?...

—Où je vais... je vais à Paris... je vais le voir...Mais vous n'avez donc pas entendu ce que je vous lisais?... Il y a dix-huit ans... une vieille femme a fui avec lui... Il s'appelle Georges... Il ressemble à Jean-Paul comme un fils ressemble à son père... et vous me demandez où je vais?

—Mais, s'écriait le commandant, il n'y a pas péril en la demeure...

—Ah! jusqu'à ce que je l'aie dans mes bras, non, je ne vivrai pas!

—Eh! malheureuse, si ce n'était pas l'enfant que vous avez perdu...

—Allons donc! c'est bien mon Georges, mon Georget... Car vous l'avez bien entendu aussi : c'est Georget qu'on le nomme... C'est ce nom-là qui a surnagé dans le naufrage où la raison de ma pauvre mère s'est engloutie.

Et prise, à ce souvenir, d'un grand sanglot :

—Pauvre mère Gredel... est-elle encore de ce monde... ou bien faut-il aussi la pleurer comme je pleure mes deux petites filles?...

...Ah! oui, faisait-elle en s'essuyant fiévreusement les yeux, oui, il faut savoir... savoir tout de suite...

—On pourrait d'abord écrire...

—Non! je pars... je pars ce soir...

Mais le commandant d'Espérade ne se tenait pas pour battu.

Malgré l'exaltation, malgré la fièvre de Catherine, il trouvait bonne l'idée qu'il venait d'émettre, — et il insistait :

—Vous courez peut-être après une nouvelle déception .. qui serait terrible celle-là... Il vaut mieux écrire... s'informer... Vous savez bien qu'avec Mme de Morancey nous sommes tout à votre service pour les renseignements à prendre, les démarches à faire...

—Quelles démarches?... Il n'y en a pas...

—Cependant...

Eh! non, il n'y en a pas. Est-ce ma mère Gredel qui est avec cet enfant qui ressemble si providentiellement à mon pauvre Jean-Paul?... Il suffit d'un regard pour s'en assurer... et alors je n'ai plus qu'à ouvrir mes bras à mon enfant...

...Mon enfant... mon enfant, répétait-elle avec une sorte de ravissement intérieur qui la transfigurait déjà...

—Mais si ce n'est pas votre mère... Car malgré toutes les présomptions qui s'accumulent en votre faveur, je le reconnais... une déception est encore possible...

—Non... ma joie ne me trompe pas?...

—Oui, on dit cela, on pense cela... et puis quand la déception arrive, on la ressent plus durement encore. Evitez donc cette mauvaise chance en écrivant d'abord...

—Non... non... ce serait trop long... Je vous en supplie, monsieur d'Espérade, ne vous mettez pas en travers de ma volonté... je ne vous écouterais pas.

—Ah! tête de femme!...

"A Suivre"

Une mère après avoir été guérie par les PILULES ROUGES

Cette grande spécialité pour les maladies des femmes

Les recommande à sa fille, qui, elle aussi est guérie.

Mme **EMILE POLIQUIN.**

Quoi de plus désolant que l'état d'une femme qui se sent toujours accablée, à bout de forces?

Dans une telle condition, l'on éprouve naturellement un dégoût de tout ce qui nous entoure et l'on n'a plus aucun souci pour les choses de la vie.

On a beau dire, la santé influe considérablement sur toutes les dispositions intellectuelles et morales. "Un esprit sain dans un corps sain," voilà la règle.

De fait, est-ce que la maladie ne crée pas toujours l'insouciance? Approchez une personne souffrante ou simplement indisposée et essayez de lui parler de choses sérieuses, immédiatement vous constaterez une certaine répugnance chez cette dernière, à traiter des questions auxquelles elle restera indifférente.

Oui, tout doit céder devant la maladie. Quand une femme, quel que soit son âge, traîne en langueur, que ses forces diminuent peu à peu, que le sang s'écarte de ses veines, qu'elle devient maigre, pâle et alourdie, il lui faut aussitôt chercher le moyen le plus rapide de se débarrasser de cette torpeur physique qui ne manquerait pas de la jeter dans une condition très déplorable à tous les points de vue. Le moindre retard compromettrait fort sa propre tranquillité et peut-être le bonheur de ceux qui l'entourent. Il est donc du devoir de toute femme de veiller scrupuleusement sur sa santé.

Donc, sitôt qu'elle se sent faiblir, que les forces viennent à manquer, que des désordres ou irrégularités de n'importe quelle nature se font sentir, elle doit s'empresser de se procurer des Pilules Rouges qui enrichissent rapidement le sang, augmentent les forces et calment les nerfs.

Mme **PAUL ARPIN**

"C'est ma mère qui m'a conseillé de prendre les Pilules Rouges alors que j'étais très faible et que je semblais dépérir de plus en plus rapidement.

"Etant mariée, il me fallait voir à l'entretien de mon petit logis et de deux jeunes enfants qui me réclamaient chaque instant du jour et bien des heures aussi durant la nuit. J'en avais parfois, à répondre à toutes ces obligations, plus que pour les forces de ma frêle constitution qui aurait eu plutôt besoin de repos, de tranquillité, de ménagement de toute sorte. Et c'est sans doute à ce surcroît de fatigues qu'était dû l'état de somnolence dans lequel je me suis trouvée. Pendant un an je fus faible au point de ne pouvoir balayer mes petits appartements; j'étais obligée de m'asseoir souvent. mes jambes chancelaient, ma tête tournait et tout s'obscurcissait autour de moi. Cependant, je n'avais aucune douleur ; je ressentais seulement une fatigue, un épuisement de tout mon être.

"Dès les premières boîtes de Pilules Rouges que je pris, je me suis trouvée mieux et au bout de quelques semaines, j'avais recouvré ma vigueur accoutumée et plus aussi. J'en suis très heureuse et je crois devoir faire connaître toute ma satisfaction de l'usage des Pilules Rouges."—Mme EMILE POLIQUIN, 512 rue Labelle, Montréal.

"Sans aucune cause apparente, je tombai malade. J'étais sujette aux étourdissements et me sentais prise d'une fatigue étrange; j'étais toujours affaissée et dans un état d'indolence, d'insouciance extraordinaire. Tout me répugnait et rien n'était capable de me remonter le moral. Ma digestion se faisait très mal, mes intestins ne fonctionnaient pas et la paresse de mon foie me rendait lourde. Je comprenais que quelque chose d'étrange se passait en moi, qu'une maladie grave se préparait, car jamais je n'avais ressenti de tels malaises. Un jour, donc, je dus me mettre au lit et faire appeler un médecin. Il me soigna, mais je ne pus toutefois me lever qu'au bout de trois semaines, et encore, n'était-ce que pour changer de position, pour me reposer, car j'avais faibli davantage. Je me fis alors acheter quelques boîtes de Pilules Rouges, j'avais confiance qu'il ne pouvait exister de meilleur remède pour donner des forces aux femmes malades et les guérisons dont j'avais eu connaissance me convainquaient du succès. En effet, je me suis rétablie avec ce seul remède et maintenant je me porte aussi bien qu'il y a plusierus années.—C'est vrai, répliqua Madame Poliquin qui avait laissé parler sa mère, maman n'est plus la même et elle peut m'aider beaucoup maintenant; toutes les deux nous sommes très bien.—Très bien, reprit la mère, et grâce aux Pilules Rouges!"—Mme PAUL ARPIN, 512 rue Labelle, Montréal.

CONSULTATIONS GRATUITES.—Les Médecins de la Compagnie Chimique Franco-Américaine sont à la disposition de toutes les femmes qui souffrent et toutes, avant de prendre les Pilules Rouges, ont l'avantage de se renseigner gratuitement sur leur état. Celles qui ne peuvent aller voir nos médecins à leurs bureaux, au No 274 rue St-Denis, sont invitées à leur écrire. Les consultations se donnent tous les jours, excepté le dimanche, de 9 heures du matin à 8 heures du soir.

Les Pilules Rouges, jamais vendues autrement qu'en boîtes de 50 pilules et portant l'étiquette de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, se trouvent chez tous les marchands de remèdes. Nous les envoyons aussi, par la poste, au Canada et aux Etats-Unis, sur réception du prix, 50c une boîte,, $2.50 six boîtes. Toutes les lettres doivent être adressées: COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, 274 rue Saint-Denis, Montréal.

ASSE-TETE CHINOIS DU SAMEDI No 777

L'Orateur

Liste des concurrents:

MONTREAL

Mmes Alarie, T Allard, L Arcand, A Asse-, J Asselin, C Barolet, Y Bruneau, P Ca-au, A Casgrain, J Chalifoux, E Charland, A Comte, J Dauphinais, G Desrochers, P Du-is, F Filion, J E Frazer, J Gagnon, J Gil-rt, A Guernon, F E Huot, J Isabelle, J R abelle 2f, L Jacques, R Lalonde, J O La-oux, L Lavoie, W Lebrun, J Lesage, F Mar-eau, E Mathieu, F E Meloche, A Morin, E ess, H Nickelsen, O Parent, J A Paquette, J Robin, E Roy, A Royal, M Senechal, N W nguay, J Touchette, Mlles J André, L Au-ie, C Authier, A Beauchamp, B Beaudry, J ellemare, J Bergeron, J Blais, B Cantin, G avis, M D'Auray, L Delage, A L Desaul-ers, M L Desmarchais, R Despins, G Des-siers, E Dubord, F Dulude, E Dupuis, E ussault, M L Gagnon, E Gascon, M L Gau-ier, A Gervais, A Gervais, Y Girard, L omier, M A Hudon, B Huot, B Lajoie, B ajeunesse, E Lalonde, L Lauzon, M Lebrun, Lefebvre, A Lemaire, E Lemay, E Levesque, Martin, P Martin, B Massicotte, G Mathieu, McLeod, T Melançon, A Mercille, B Mouil-e, T Monast, B Oligny, E Oligny, B Pagé, A aré, J Paquette, M Pelletier, B Perron, A lante, J Ranger, B Roberge, H Robert, C ouleau, M Rozon, L Sicotte, C Sylvain, A etrault, L Tessier, A Thibeaudeau, C Tru-eau, G Vallée, A Viau, Y Viau, R Yelle, MM André, R Arcand, C Barbier, J F Bethune, Boucher, J H Caisse, E Caouet, A Char-onneau, A Cloutier, A Côté, J G Croteau, A agenais 2f, L P Dagenais, H Desparois, E urocher, E Farand, A Ferland, L Filatrault, Fitzpatrick, M Gauthier, R Gauthier, E iroux, C Guerard, A Guarault, A L'Arche-êque, R Lamica, H Lapointe, E Laporte, A auze, J Lavertu, J Lefèvre, E Lemieux, R esage, A Lizotte, L N Lussier, R D Martin, Meilleur, R Normand, P Palm, G Pelletier, Pilon, E Plante, A Plante, E Reeves, W ichard, A Riopel, J Roberge, E Senecal, J t-Onge, P Tanguay, A Tanguay, S Trudeau, Trudeau, A Vaillancourt, A Venne, Mont-éal.

CANADA

Mlle A Cloutier, Arthabaska; M L H Hé-ert, Chambly; Mlle R Cadoret, Chaudière; Mme U Gauthier, Chateauguay; Mlle G Gil-ert, Chapleau; Mlle H Bossé, MM D Jal-ert, J Boucher, Chicoutimi; Mme M A Char-ier, Coaticook; Mme A Sicotte, Contrecoeur; M E Gamache, Dessaint; A Lacoste, Dorval; Mlle A Leblanc, Fraserville; Mlle G Lafon-taine, Grandes Piles; Mme J Gagné, Grand Métis; M C Hubert, Grand'Mère; Mlles J Pa-roton, A Larose, P V Leduc, Hull; M J L F Chabot, Lac Etchemin; M J Clanfione, La-chine Locks; C Menard, L'Anse à Giles; M J Chaussé, Lavaltrie; M J R Guay, La Tuque; Mlle M Pelletier, Les Escoumains; Mme O Arcand, Mme F St-Laurent, Limoilou ; Mlle L Gingras, D Plante, Longue-Pointe ; Mlle R A Ledoux, Me A L Albani, Magog; Mlle E Leblanc, Maria Capes; Mlle M M Paradis, Matane; M A Berthel, Mattawa; M J Morency, Morison; Mlle A Sasseville, Moulin Desbiens; M J Beauchesne, Notre-Dame des Bois; M L Legault, Ormstown; Mme J Goudreau, Mlles O Frechette, A Godbout, A Holmes, F Lépine, B Mercer, J Normand, MM A Danis, L Godbout, Ottawa; Mme J H Clement, Picairdie; Mlle V Frenette, Portneuf; Mmes E Bégin, E Desrosiers, N Morency, Mlles A Boulet, L Bernard, L Juneau, I Gaudreault, MM A Auger, A Bédard, O Bélanger, J A Gaudreau, E Gauthier, M Roussel, P Tardif, C R Trépanier, Québec ; M R Godbout, Raith; Mlle E Brochu, Riv Famine; M A Petit, Rossland; M A Beausoleil, Sault au Récollet; M J G Lemay 2f, Mlle A Lizotte, Sorel; M R Larocque, St-André Arg; Mme E L'Italien, Ste-Anne des Monts; Mlle E Girard, Ste-Anne de Res; Mlle R Salvail, Ste-Anne de Sorel; M A Laliberté, St-Anselme; Mlle B Rochon, St-Boniface; M C Côté, St-Clément; M H Gaumond, Ste-Croix; M A Chrétien, St-Damase; Mlle M A Letourneau, M E Labrie, St-David; M L Beaulieu, St-Félix; Mlle L Legendre, St-Flavien; M E Dion, St-Georges; Mlle C Gilbert, St-Georges; Mlle E Aubert 2f, St-Gérard; Mlle C Jacques, St-Georges de Windsor; Mlle I Melançon, St-Guillaume; Mlle C Garceau, St-Hénédine; M A Flamme, St-Hilaire; Mme J M Fortin, D E Morency, St-Isidore; Mlle L Gagné, St-Jérôme; M A Charbonneau, St-Laurent; Mme P Marin, St-Liguori; Mlle A Archambault, St-Lin; M H Rinfret, St-Raymond; Mlle M de la Fouchais, Ste-Rose; M E Blouin, St-Valier; Mme L Beausoleil, Terrebonne; Mme J Poirier, M A Forgues, Thetford Mines; Mme F X Sarrasin, Mlle M Perrault, C Romain, G Rocheleau, M J A Landry, H J Loiselle 2f, M A V Mallette, Trois-Rivières; Mlle M L Cazelais, Valleyfield; Mme J V Paytte, Varennes; Mme A Lebrun, Verdun; Mlle D Verreault, Village des Aulnaies; Mme J E A Cloutier, Whitemouth.

ETATS-UNIS

Mme H Mercier, M J A Rousseau, Adams, Mass; Mme M Potvin, Arctic, R I; Mlle G Vincent, Auburn, Me; M O Racine, Baltic, Conn; Mme A Ouellette, M L Routhier, Berlin, N H; Mme A L Soucy, Boston, Mass; M E P Gamache, Brunswick, Me; M J Oliver, Central Falls, R I; Mlle R Lacroix, Claremont, N H; Mme J Tetu, Mlle H Lennaville, A Levesque, B Mongrain, M E Rioux, Fall-River, Mass; Mlle M Aubin, Fitchburg, Mass; M J Chrétien, M A Lavoie, Franklin Falls, N H; Mme F Menard, Mlles R A Bourgeault, L Miller, M Novier, MM A Decelles, A Mercure, Holyoke, Mass; Mlle M L Raymond, Lawrence, Mass; Mlles I Barriault, L Bossé, M Lavoie, D Rivard, P Carignan, Lewiston, Me; Mme W Geoffroy, Mlles E Caron, L Demers, A Demers, M L Gauthier, A Grenier, N Santier, MM E Asselin, A Berger, R, Dupré Lowell, Mass; Mlle L Blouin, E Chevalier, E Doucet, M J Gravel, Manchester, N H; Mlles S Beaupré, J Morissette, M A Antaya, Nashua, N H; Mme A Rousseau ,Mlle M Ester, M A Benoit, J Peter, New Bedford, Mass ; Mlles M I Delisle, No Adams, Mass; Mmes E Champon, C Muro, M Bagur, Nouv Orléans, La; Mme A Hamann, Rumford, Me; Mme O Deshaies, A Tetrault, Taftville, Conn; Mlles J Malcolm, Saco, Me; Mlles M A Moisan, M J M Barbeau, J O Deroy, Salem, Mass; Mme L Caouette, M E Tetrault, Southbridge, Mass; Mlle R Bernier, N Caron, Mlle A Lalumière Woonsocket, R I; M H Lebrun, Worcester Mass.

Gagnants

Mme J Isabelle, Mlle T Monast, Montréal; Mlle G Gilbert, Chapleau; M A Lacoste, Dorval; Mlle C Romain, Trois-Rivières; Mlle J Malcolm, Saco, Me.

Les six personnes dont les noms précèdent ont droit à 50 centins en argent.

Les prsonnes appartenant à Montréal qui ont gagné des prix sont priées de passer à nos bureaux, les autres de nous écrire pour nous indiquer où leur envoyer le montant.

CONCOURS DES NOMS No 8

Lettres à trouver: W, R, I, L, D, F.

Nom à former: **Wilfrid.**

Solutions Justes

MONTREAL

Mmes A Casgrain, J G Croteau, J R Duclos, Z Jérôme, J Lesage, R Lalonde, E Mathieu, M Senécal, Mlles J André, J Barbier, B Chatigny, Y Côté, A Dagenais 2f, J P Denis, E Dussault, A Ferland, M Fontaine, A Gagnon, M L Gagnon, E Gascon, L. Gingras, A. Grenier, L. Homier, E. Lanctot, B. Perron, C. Racicot, V. Racicot, B Renaud, H Robert, B Roberge, C Rouleau, A Tetrault, F Pimbault, I Valiquette, MM J F Bethune, J L Côté, A Cloutier, A Dagenais 2f, A Duplantis, L Filiatrault, H Fortin, H Lapointe, E Laporte, L Lareau, A Mantha, P Palin, E Plante, A Portugais, E Vaillancourt.

CANADA

Mlle B Cloutier, Arthabaska; Mlle G Gilbert, Chapleau; Mme U Gauthier, Chateauguay; M N Billiard, Cobalt; Mm eM E Chartier, Coaticook; M A Larose, Hull; M J L F Chabot, Lac Etchemin; M J Chaussé, Lavaltrie; M C Menard, L'Anse à Giles; M J R Guay, La Tuque; Mlle M Lebrun, D Plante, Longue Pointe; Mlle Juliette Henley, Limoilou; Mlle M M Paradis, Matane; M A Berthel, Mattawa; Mlle A Sasseville, Moulin Desbiens; M J Beauchesne, Notre-Dame des Bois; Mme J Goudreau, Ottawa; Mme A Perreault, N Morency, Mlles A Falardeau, I Gaudreau, MM J A Bédard, G F Belinge, G Bernard, E Gauthier, W Saindon, P Tardif, Québec; M R Godbout, Raith; Mlle M Chasse, Riv du Loup; M H Fortin, Riv Famine; M S Latraverse, Sorel; M M A Hamelin, St-Alban; Mme E L'Italien, Ste-Anne des Monts; M A Laliberté, St-Anselme; Mlle B Rochon, St-Boniface; M C Côté, St-Clément; M E Lalime, St-David; Mlle G Belisle, St-Fabien; Mlle L Legendre, St-Flavien; Mlle E Aubert 2f, St-Gérard; Mlle I Melançon, St-Guillaume; M A Flamme, St-Hilaire; M E Meunier, St-Hyacinthe; Mme J M Fortin, St-Isidore; Mlle L Gagné, St-Jérôme; M E Charland 2f, St-Paul; M H Rinfret 2f, St-Raymond; Mlle R De la Fouchais, Sainte-Rose; Mlle U Perreault, J Bacon, MM J A Landry, H Loiselle, A V Mallette, Trois-Rivières; M C St-Georges, Valleyfield; Mlle G Verreault, Village des Aulnaies; Mlle A Roy, Ville Lauzon; M F Richard, Ville-Marie ; Mme J A E Cloutier, Whitemouth.

ETATS-UNIS

Mme H Mercier, Mlle A Rousseau, Adams, Mass; Mlle G Vincent, Auburn, Me; Mlle F Riopel, Amesbury, Mass; Mme D Larochelle, Berlin, N H; M J Olivier, Central Falls, R I; M J Chrétien, Franklin Falls, N H; Mme Decelles, Mlle R Novier, Holyoke, Mass; Mlle L Bossé, M Lavoie, D Rivard 2f, Lewiston, Me; A Labens, Lewiston, Me; Mlle E Caron, A Grenier 2f, B Geoffroy, N Santier, E Verville, M E Asselin, Lowell; Mme A Rousseau, MM E Chauvin, J Peter, New Bedford, Mass; J Monlezun, Nouv Orléans, La; Mlle J Malcolm, Saco, Me; Mme J C Deroy, J Pelleiter, Salem, Mass; Mme L Caoutte, A Richard, Southbridge, Mass; Mlle C Courtemanche, Suncook, N H; M O Deshaies, A Tetrault, Taftville, Conn; Mlle R Bonin, N Caron, M E Bérard, Woonsocket, R I.

Gagnants

Mme B Jérôme, Mlle L Homier, E Vaillancourt, Montréal; Mme S Latraverse, Sorel; M E Meunier, St-Hyacinthe; M J Bacon, Trois-Rivières; M F Richard, Ville-Marie ; Mme D Larochelle, Berlin, N H; Mlle D Rivard, Lewiston, Me; Mlle R Bonin, Woonsocket, R I.

Les dix personnes dont les noms précèdent ont droit chacune à une gravure. Celles demeurant à Montréal qui ont gagné un prix sont priées de passer à nos bureaux et les autres de nous écrire pour nous indiquer où le leur envoyer.

Au bagne fédéral d'Atlanta (Géorgie), les forçats mangent au son d'un orchestre... tout comme dans les restaurants à la mode!

"How is that for class?"

BON COEUR DE GABRIEL DUMONT

Après un voyage aux Etats-Unis, Gabriel Dumont, le célèbre commandant des Métis, vint à Montréal pour donner les conférences et faire connaître sa nationaité et ses droits.

Vers 1888, pendant son séjour dans notre ville, il assista à un grand incendie. Tout à coup, des cris lamentables se firent entendre dans une des maisons en flammes. Dumont se précipita dans les appartements supérieurs et en fit descendre les enfants.

—Pourquoi vous exposiez-vous ainsi, lui dit quelqu'un.

—Est-ce que je pouvais rester tranquille, répondit-il, en entendant crier ces enfants?

PETITES ANNONCES DU "SAMEDI"

Conditions

I. Annonces privées (n'ayant aucun caractére commercial).
10 cents par 30 mots ou moins, par insertion.
20 cents, de 31 à 50 mots, etc.
II. Annonces commerciales.
20 cents par 30 mots ou moins, par insertion.
40 cents, de 31 à 60 mots, etc.

Nous nous réservons le droit de refuser l'insertion de toute annonce, et, dans pareil cas, nous retournons l'argent en faisant connaître la raison du refus.

Nous ne pouvons promettre l'insertion qu'à tour de rôle.

Initiales, prénoms, pseudonymes.

Nous ne publierons pas les annonces **dans lesquelles** l'adresse ne contiendra que des initiales, un prénom ou un nom supposé avec seulement la désignation de l'endroit, tel que Montréal, Lévis, etc ; ces lettres ne parvenant pas au destinataire, mais envoyées, par la poste, au bureau des rebuts.

On pourra cependant employer des initiales ou un prénom ou un nom supposé, lorsqu'on fera adresser aux soins d'une personne, d'une maison de commerce ou d'une institution désignée, ou à une boîte spéciale de bureau de poste ou à un numéro de rue. On comprendra que nous adoptons cette mesure dans l'intérêt des annonceurs comme dans celui des correspondants.

AVIS IMPORTANT

Utilisez le coupon ci-dessous pour envoyer le montant de votre annonce. Sans coupon le tarif est double.

Coupon des Petites Annonces

Sous pli veuillez trouver la somme de cents pour l'insertion d'une petite annonce dans le Samedi.

30 Mars.

GARÇON, 35 ans, aussi expérimenté que riche, sollicite l'attention d'une Veuve ou Demoiselle, ayant de la fortune, pour l'aider dans une entreprise financière sérieuse. Réné DeBlois, Station C., Montréal. 358-3f

Une Jeune fille désire correspondre avec jeune homme de 18 à 20 ans par, c. p. Sous env. dans le but de faire connaissance. Lorette Goulet, 154 Hogan, Montréal 459

Jeune fille, 20 ans brune, yeux noir, moureuse, désire échanger cartes ou lettres sous env. avec messieurs du monde entier. Mlle Fleurette Quintual, 67 a Delinelle, St Henri, Montréal. 460

Jeune fille, 19 ans brune, yeux noirs, désire corresp. sous env. avec messieurs du monde entier, but amitié. Jeanne Labelle, 229 De Courcelles, St Henri Montréal. 461

Grande jeune fille, 22 ans, brune, yeux bleus, distinguée, désire corresp. avec gentils messieurs. But: se faire un ami sérieux. Alice Labrune. Poste Restante. Ottawa. Ont. 462

Jeune homme brun 19 ans bonne position désire corresp. avec demoiselles du monde entier. c. p. sous env. But: la plus aimable le saura. Ngazobil, Boîte 12, Deschaillons, Co. Lotbinière, Qué. 463

Jeune fille, brune, yeux noir, 18 ans, bonne pianiste et mandoliniste, désire corresp., par c. p. ou lettre, avec messieurs du monde entier. But : Ecrivez vous le saurez. Mlle Hatty Lecomte, Beloeil Village, Qué. 464

Jeune homme, blond, désire échanger c. p. avec jeunes filles du monde entier. But: la plus aimable le saura. Joe Pontbriand, 163 North Maine St, North Webster Mass.

Jeune homme blond 24 ans bonne position désire corresp. par c. p. avec jeune fille ou jeune veuve du monde entier. But: très sérieux. Emile Lambert, 17 rue Plessis, Quebec, Qué. 469

Jeune brunette yeux noirs, 18 printemps désire échanger. c, p. sous env. avec garçons distingués. But: le vôtre d'abord cartes glacées seulement. Marguerite Des Champs, 150 Beaudoin, St Henri Montréal.

Jeune chataine, yeux bruns, aimable et gaie, désire corresp., par c. p. sous env. avec messieurs distingués du monde entier, But: s'amuser. Marie Ange S. 1149 Clarck Montréal. 471

LE SAMEDI

NOUVEAU CONCOURS

CONCOURS DES NOMS

Voici un certain nombre de mots auxquels il manque la première lettre. Il faut trouver ces lettres qui manquent puis les disposer de façon à former un nom bien connu.

Essayez et vous verrez que ce n'est pas bien difficile.

...lévation; ...ilence. ...ichesse; ...avire; ...minence; ...raite;

Inscrivez le nom que vous aurez formé sur le coupon ci-dessous et adressez comme suit: Le Samedi, 200 Bld St-Laurent, Montréal, Concours des noms.

Dix splendides gravures seront attribuées aux gagnants par voie de tirage au sort.

Coupon d'adresse.—Concours des Noms No 12

Réponses reçues jusqu'au 1er avril 1912

Nom à trouver . . . . . .

Nom . . . . . .

Rue . . . . . .

Localité . . . . . .

☞**N'oubliez pas d'indiquer clairement votre adresse. Cela est essentiel.**

Hello, gentils messieurs, aimeriez-vous à corresp c. p. avec jolie blonde 19 ans, yeux bleus, très amoureuse assez aimable. But: Le plus aimable le saura. Georgette L. 1702 St Dominique, Montréal. 472

Jeune fille 25 ans, blonde, yeux bleus, assez aimable mais pas trop, jolie ni laide, un peu amoureuse, désire corresp. avec messieurs, distingués, bonne position 25 à 35 ans. But: Ecrivez on vous le dira Mlle. Blanche Dessaint, 19 rue Langevin Hull Can. 473

Jeune Homme, 26 ans, distingué, coeur loyal et sympathique désire corresp. sous env. avec jeunes filles affectueuses possédant un petit avoir. But: très sérieux. W. Desloriers, 361 Front St New Bedford, Mass. 474

Veuve, 42 ans, bonne éducation, correspondrait avec messieurs âgés, en moyens, Mr. Bernier A. L. 358 La Reine. Québec.

Jeune homme, 24 ans, brun, très amoureux, désire corresp. avec jeunes filles, du monde entier. But sérieux: la plus aimable le saura. Raoul Lachapelle, 326 Parthenais, Montréal. 476

Jeune homme, brun, 19 printemps, désire corresp. avec demoiselles du monde entier. Echangera photo. avec la plus aimable But: se faire une amie. L. C. Lachine. P. Q Boite 289. 477

Demoiselle de bonne famille, désire corresp. avec veufs ou garçons, de 35 ou 40 ans. Mlle. Simon Clement, 288 rue Chambord. Montréal 478

Jeune homme, 19 ans, blond, instruit, bonne position, désire corresp. avec jeunes filles de 18 à 20 ans, de Montréal et de la banlieue. Fred H. P. Canada Club, Montréal. 479

Jeune homme, 18 ans, désire corresp. par c. p. sous env. avec jeunes filles du monde entier, échangera photo au début. A. M. 102 De Lanaudière. Montréal. 480

Y AURAIT-IL des correspondantes parmi vous, charmantes lectrices, qui pourraient égayer ma vie trop monotone. But: on ne sait pas encore. Armand, 1348 Hôtel de Ville, Montréal. 436

JEUNE HOMME, bonne position, désire corresp. avec jeune fille du monde entier par c. p. But: se faire une amie. Armand Brisson, 916 St-Dominique. Montréal. 438

MONSIEUR distingué désire corresp. avec demoiselle ou jeune dame libre par c. p. ou lettres. A. H. Lessard, Thetford West. 439

GENTILLES demoiselles, aimeriez-vous corresp. avec jeune homme, 20 ans, blond, distingué, bonne position par c. p. But: le vôtre sera le mien... Emile Leduc, 208 Lasalle, Maisonneuve, Montréal.

DAME VEUVE, 35 ans, sans enfants, bonneapparence, désire corresp. sous env. avec veuf ou célibataire distingué. But sérieux. Avec le monde entier. D. Mercier, 575 Drolet, Montréal. 442

JEUNE brunette. yeux noirs, 18 ans, bonne apparence, désire corresp. sous env. Messieurs du monde entier. Le plus gentil recevra ma photo. Simonne Rivière. 1178 Ontario Est, Montréal. 443

JOLIE brunette, 18 printemps, yeux noirs, désire corresp. avec messieurs du monde entier. Très aimable et bonne pianiste. Echangera photo. Juliette Lajoie, 354 Du Havre St, Montréal. 444

JEUNE FILLE unique, parents riches, désire échanger c. pp. sous env. seulement avec jeunes garçons distingués. Mlle Marguerite Deschamps, St-Irénée, Co Charlevoix, P. Q., au soin de F. Caron. 445

BOITE 84, Montréal. Adresse insuffisante. Relisez les avis aux correspondants. 450

Mlle M. PINAULT, 158 Rachel Est, Montréal, désire échanger cartes ou lettres avec personnes sérieuses assez instruites et de bonne famille. 451

JEUNE VEUF, sans enfants, 32 ans, riche, désire corresp. avec jeune fille ou veuve par c. p. sous env. Eugène Pariseau, 110 avenue Laurier Est, Montréal. 452

HELLO ! jenues amoureuses, aimeriez-vous à corresp. par c. p. avec jeune garçon, 17 ans, blond. Bonne position. But: amour, et échangera photo. A. Beauchamp, Boîte 97, Ormstown, Qué. 453

JEUNE BRUNETTE, yeux noirs, 18 printemps, désire écanger c. p. sous env. avec jeunes messieurs distingués. But: le plus aimable le saura. Rose Desbois. 26 Ste-Marguerite, Montréal. 454

JEUNE HOMME brun, yeux noirs, honnête, sobre, laborieux, musicien, amoureux, sentimental, saura plaire au beau sexe, qui lui adressera de gentilles c. p. Tout genre accepté. Sous env. But: la plus gentille le saura. Adresser comme ceci: Fernand Hardouin, 110 Signaï, Québec Cité. 455

ETUDIANT en médecine, 20 ans, très élégant, désire corresp. par c. p. sous env. ou lettres avec jeunes demoiselles. Anglais seulement. Hubert Herder, O. A. C., Guelph, Ontario. 456

HELLO, gentils garçons, voici une jeune fille, 18 printemps, famille distinguée, jolie brunette aux yeux noirs. But: le plus aimable le saura. Adrienne Benoit, Thetford West. 457

JEUNE garçon brun, 20 ans, possédant de beaux talents, désire corresp. avec jeunes Demoiselles gentilles de 17 à 20. George Grenier, 978 Ontario Est, Montréal. 458

JEUNE garçon, 19 ans, châtain, aimerait corresp. par c. p. sous env. avec jeune fille monde entier. But: faire une amie. Alphonse Gamache, 11 St-Bernard, St-Malo, Québec. 481

JEUNE HOMME distingué. affectueux, excellente position, yeux et cheveux noirs, désire corresp. avec gentilles demoiselles, de 17 à 20 ans. Ech. photo au début. Gontran Couture, Boîte X., Valleyfield. P. Q. 482

JEUNE Français se fait plaisir envoyer à jeunes camarades Canadiens 24 superbes cartes vues de Paris timbrées contre mandat 50 cents (2 francs 50). Bléreau, 47 Quai Tourmelle, Paris. 484

HELLO, gentilles demoiselles, voici un jeune garçon de 25 ans, instruit, distingué et de bonne famille. qui désire corresp. sous env. avec jeunes demoiselles de son niveau social. But: faire connaissance et peut-être qui sait. Achille Coulombe. General Delivery, Nashua, N. H. U. S.

AMICALE BONJOUR. Joli je homme, 20 ans, très distingué et ar reux, vient dire à toutes les jeunes fi du monde entier qui auront l'amabilité se rendre à son invitation,, qu'il l sera d'une sincère correspondance, fr çais ou anglais. But: le vôtre d'abor mien est sérieux. W. H. Martin, T ford Mines, Box 106, Co Mégantic, P

BRUNE, yeux noirs, désire corre avec Monsieur sérieux et distingué la vie a rendu morose. Photo requ Marguerite Motarville. Poste restan Montréal.

JEUNE garçon, châtain, yeux bl désire corresp. avec jeune fille du mo entier qui désire se faire un chez s S. R., Boîte 155, Terrebonne, P. Q.

DEMOISELLE sérieuse, brune, nagère, désire faire connaissance d monsieur ou veuf. But: mariage. Blanche Durand, Poste restante Mo réal.

JEUNE HOMME, 23 ans, yeux no très amoureux, désire corresp. par c sous env. avec jeune fille du monde tier. But: la plus gentille le saura. Bernard, No 224 Champlain, Montréa 4

JEUNE FILLE châtaine, 23 ans, sire corresp. par c. p. avec jeunes m sieurs du monde entier. "Galantine", Cedar Street, Lewiston, Maine, U.S. 4

JEUNE FILLE blonde, 21 ans, ain rait à échanger c. p. avec messieurs monde entier très distingués et bonne sition. But: écrivez et vous le saure Mlle May Carpentier, 130 Gershom A Lowell, Mass. 4

JOLIE brunette, yeux noirs, 20 pri temps, musicienne distinguée, désire c resp. avec jeunes gens du monde entie But: écrivez vous le saurez. Mlle Ma Anna Olivier, 130 Gershom Ave, Lowe Mass. 4

DIVERS

MADAME AMEDEE, Phrénologist Physionomiste, Cartomancienne Palmist autrefois de la rue Berri, vraie françai parisienne, par sa puissante mystiqu soulève le voile des secrets les plus intim de la vie de chacun, elle vous indiquera manière d'être heureux et évitera ain bien des troubles et des ennuis. Une vis te vous convaincra de sa science. Heur du bureau : 9 hrs a. m. à 9 hrs p.m. Pri de consultation : $1.00, $2.00 en montan 63 années d'expérience. Ne pas faire e reur des soi-disant Mme Amédée. Adre se : 95 Jeanne d'Arc, Maisonneuve, 1èr porte de la rue Ste-Catherine.

Cartes avec nom désiré, écrit en brillant 20c. la doz. Cartes Pâques ou Poisson d'A vril, 5c. chacune ou 25c la doz. Cartes fan taisie ou Paysage, 15c et 20c la doz. Vue de New-York en couleurs, 15c la doz. Se ries Amoureuses, 10c a 25c la doz Th Eagle Post Card Co., 3113 Mance, Montrea

Timbres —60 variétes avec coupon, no circulaires, de paquets et séries à bon mar ché et le Petit Philatéliste avec primes seulemen 5 cts. Montreal Stamp Exchan ge, 1 Dumarais, Montréal 46

PALMISTE INTUITIVE. Madame Ca rolus, parisienne, dit le passé, le présen et l'avenir d'une personne et si elle de viendra veuve ou non. Mme Carolus, car tomancienne, faisant les grands Tarot Egyptiens qui contiennent 78 cartes dans le jeu. Recevra à son salon de consulta tion, de 9 heures du matin à 9 heures du soir, excepté le dimanche. Prix de con sultation, 25c, 50c, $1.00. 157 Bourbon nière, près Ste-Catherine, Maisonneuve. 432

PIANISTE, organiste, harmoniste, compositeur, 31 ans, poids 215 lbs, 5-8 pcs, yeux bleus, cheveux châtains, revenu $35-38 par semaine, désire corresp. avec demoiselle de 18 à 23 ans, jolie, bonne éducation et vraiment féminine et de bonne famille. But: faire connaissance, et mariage si je rencontre mon idéal. Rép. ass. "Jean de Paris", 90 Aiken St, Lowell, Mass., c|o P. Champagne. 446

PLUS qu'amusant, Rigoloscope, combattra Gêne et Timidité, en soirées 80 Ravissantes Demandes, Réponses amoureuses, Guidoscope, Divulgue, Retient tout, peu indispensable des Jeunes Gens, aubaine 20c, avec Reflet caractéristiques 5c extra. Editeur, 395 St-Timothée, Montréal. 447

VOULEZ-VOUS RIRE ? Demandez l'Oracle du Mariage, prix 10 cents. Franco avec superbe catalogue de Farces, Attrapes, Monologues, Chansons, Librairie, Adressez E. Hartman, dépt. C., 385 Ave

PROF. ROMULUS, célèbre clairvoyant, est déménagé 139 Orléans, Maisonneuve.

Mlle GREGOIRE, cartomancienne française faisant les grands tarots français pour dames. 616 St-Christophe, Montréal. 449

Le Voyage de Rudy

(Conte)

Rudy avait huit ans. Le frère de son père, qui demeurait au delà des monts, dans la vallée, demanda à avoir l'enfant pour lui apprendre à faire son chemin dans le monde. Le grand-père reconnut que ce serait avantageux pour Rudy, et il donna son consentement.

Rudy allait donc partir. Il y en avait d'autres que le grand-père, qui étaient là pour lui dire adieu. Il y avait d'abord Ajola, le vieux chien.

" Ton père, dit-il, était conducteur, et moi j'étais le chien de la diligence. Nous avons gravi les montagnes, nous les avons descendues des milliers de fois. Aussi je connais hommes et chiens au delà des monts. Je ne cause plus beaucoup ; mais comme nous n'allons plus nous voir de longtemps, je m'en vais parler un peu plus que d'habitude.

" Je te demanderai donc pourquoi il m'a fallu si souvent galoper à côté de la voiture, n'ayant à ronger que mes ennuis ? Je ne puis le comprendre ; toi non plus, je pense. C'est qu'en effet je l'ai découvert : les choses dans ce monde ne sont raisonnablement disposées ni pour les chiens ni pour les hommes.

" Nous ne sommes pas tous créés et mis au monde pour être dorlotés sur les genoux et boire de bon lait. Moi, je n'y ai pas été habitué. Mais j'ai vu parfois dans la diligence de mauvais petits chiens qui occupaient la place d'un voyageur. Leur maîtresse leur donnait du lait à boire et leur présentait du biscuit. Ils n'en voulaient même pas, tant ils étaient gâtés ! Ils y léchaient un peu, et la dame alors mangeait le biscuit elle-même.

" Moi, je courais dans la boue, à côté de la diligence, et j'avais la plus grande faim canine. Je n'avais à mettre sous la dent que mes réflexions. C'était là un état de choses absurde. Mais ce n'est pas tout. J'avais beau bâiller, beau aboyer pour marquer combien j'étais fatigué, on ne me donnait jamais place dans la diligence, jamais on ne me prenait sur les genoux.

" Je te dis tout cela pour que tu apprennes à connaître le monde dans lequel tu vas entrer."

Tel fut le discours du brave Ajola. Rudy lui jeta les bras autour du cou et lui baisa le museau. Puis il voulut prendre le chat. Mais celui-ci s'en fâcha : " Tu deviens trop fort pour moi, dit-il, et je ne veux pourtant pas employer mes griffes contre un vieil ami comme toi. Tu vas grimper par-dessus les monts. Rappelle-toi les leçons que je t'ai données. Quand tu es dans les airs, ne t'imagine pas que tu es en danger de tomber, et alors tu te tiendras bien."

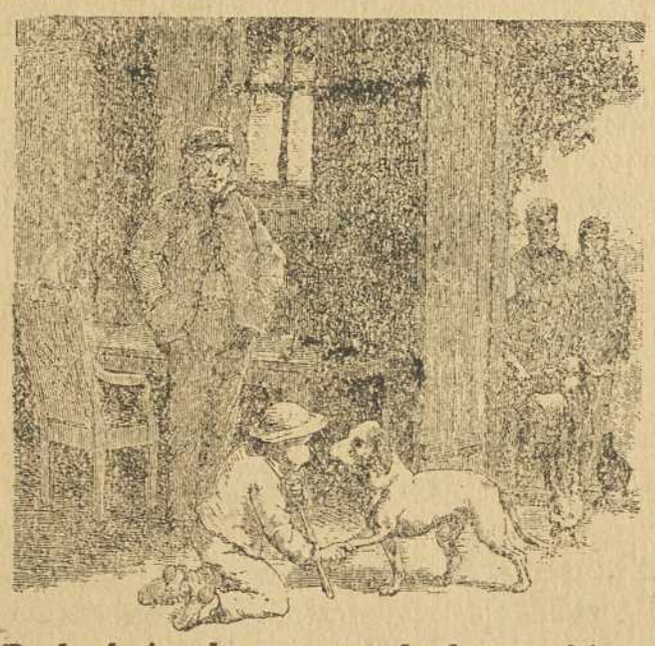
Et le chat s'enfuit pour ne pas laisser voir à l'éclat de ses yeux combien il était ému du départ de son compagnon de jeux.

Les deux poules couraient à travers la chambre. L'une n'avait plus de queue. Un touriste qui se croyait chasseur l'avait prise pour un oiseau de proie ; il avait tiré sur elle et lui avait abattu la queue. " Rudy s'en va au delà des montagnes," dit-elle. " Moi, je n'aime pas à faire des adieux,' dit l'autre ; et elles s'en allèrent toutes deux en trottinant.

En revanche, les chèvres que Rudy avait si longtemps gardées lui firent de tendres adieux : ce furent des "mé-é-é" et des "mé-é-é" sur les tons les plus plaintifs.

Il y avait au village deux guides alertes qui devaient justement franchir la Gemmi et se rendre de l'autre côté des monts. Rudy s'en fut avec eux à pied. C'était une marche rude pour un si petit garçon, mais il était fort et son courage le défendait contre la fatigue.

Les alouettes l'accompagnèrent un bout de chemin, chantant toujours.



Rudy baisa le museau du brave Ajola.

Le chemin traversait le torrent rapide la Lutschine, qui sort des noirs rochers du glacier de Grindelwald. Ils le passèrent sur des troncs d'arbres qui vacillaient sous leurs pas et arrivèrent sur le glacier, au milieu des blocs de glace. Rudy était joyeux ; ses yeux reluisaient de plaisir lorsqu'il enfonçait de toutes ses forces dans la glace ses souliers garnis de crampons de fer.

S'étant hissé à l'aide de ses mains pardessus des blocs qui lui barraient le passage, il arriva à un étang dont il fallait faire le tour, en prenant bien garde de ne pas tomber dans les crevasses. Au bord de l'une d'elles se trouvait une grosse pierre à moitié suspendue sur l'abîme. En passant, Dury la toucha, elle glissa et roula en bas. Sa chute à travers les profondes excavations fut suivie d'un bruit formidable dont l'écho retentit au loin.

En ce moment Rudy se rappela ce qu'on lui avait raconté : qu'il était tombé avec sa mère dans une de ces horribles crevasses où règne un froid mortel. Mais il était si intrépide que cette idée, au lieu de le faire frissonner d'épouvante, disparut aussitôt de son esprit. Il suivait d'un pas leste les deux hommes qui, de temps en temps, voulaient lui donner la main pour l'aider à monter le rude sentier ; mais il avançait bien tout seul et était, sur la glace, aussi solide qu'un chamois.

Ils arrivèrent ensuite sur des roches nues, sans herbe ni mousses ,redescendirent un peu vers un petit bois de sapins rabougris, pour atteindre enfin les neiges éternelles. Jamais l'enfant n'avait monté à pareille hauteur. Il avait devant lui une vaste mer de neige aux vagues immobiles. De temps en temps le vent y faisait voltiger des tourbillons de flocons, comme au bord de l'Océan il enlève l'écume blanche des flots. Tout autour on apercevait la Jungfrau, le Moine, l'Eiger, ces pics neigeux dont les nuages ne touchent pas les cimes.

Les glaciers succédaient aux glaciers. C'étaient les palais d'été de la Vierge qui n'aspire qu'à prendre et ensevelir les humains. Cependant au soleil il faisait chaud. La neige, resplendissant sous les rayons, éblouissait les regards ; elle faisait étinceler des milliers de diamants aux reflets blancs et bleus. Elle était couverte de débris d'insectes innombrables, papillons, abeilles, qui s'étaient hasardés sur ces hauteurs ou que le vent y avait portés et que le froid avait fait périr..

Au-dessus de Wetterborn apparut un nuage comme un amas de laine fine et noire. Il grossit avec rapidité et descendit pesamment. C'était le précurseur du terrible Foehn, l'ouragan, qui renverse tout sur son passage. Rudy n'y prenait garde : il était perdu dans la contemplation de ce spectacle grandiose qui se grava pour toujours dans son esprit. Mais ses deux compagnons avaient vu le danger ; ils se hâtèrent de gagner une vieille construction en pierre, élevée pour servir d'abri au voyageur égaré. Ils y trouvèrent des charbons, des branches de pin. On alluma le feu, et les deux guides préparèrent une boisson forte et épicée, remède excellent contre la fatigue. Rudy en eut sa part. Les deux hommes s'assirent autour du feu, et tout en fumant se mirent à parler des êtres mystérieux qui peuplent les régions alpestres : les énormes serpents qui habitent le fond des lacs, les bandes de revenants qui emportent à travers les airs le voyageur endormi ; le berger sauvage qui mène paître ses noires brebis jusque sur les plus hauts sommets. Ces noires brebis, nul ne les a jamais vues, mais que de fois l'on a entendu leurs clochettes et leur funeste bêlement !

Rudy écoutait ces effrayants récits avec un vif plaisir, et sans éprouver la moindre frayeur. Il ignorait ce que c'était que

la crainte. Il ne tressaillit même pas lorsqu'il entendit un affreux mugissement qu'il crut poussé par le noir troupeau dont les guides venaient de parler. Le bruit approchait de plus en plus, toujours plus formidable. Les deux hommes cessèrent leurs discours et dirent à Rudy de ne pas s'endormir, pour être prêt à tout.

C'était le Foehn, la puissante tempête, qui du haut des monts s'élance sur les vallées, brisant les arbres les plus forts aussi facilement que de minces baguettes et transportant les chalets d'un bord de la rivière sur l'autre bord, comme on déplace une pièce d'un échiquier.

Le vacarme dura une heure, puis diminua peu à peu. Les montagnards dirent à Rudy que c''était fini et qu'il pouvait maintenant s'endormir, ce qu'il fit aussitôt de bon coeur, fatigué comme il était.

Le lendemain matin, on se remit en marche. On passa sur de nouveaux monts, de nouveaux glaciers, de nouveaux champs de neige. Ils arrivèrent dans le canton du Valais, de l'autre côté des Alpes. Ils revirent la verdure des bois et bientôt rencontrèrent des êtres humains. Mais quels hommes était-ce là? Des espèces de monstres, petits, au visage gras, au teint jaunâtre. Un affreux goître couvrait leur cou. C'étaient de pauvres crétins qui traînent leur vie errante et misérable, regardant les passants d'un regard hébété. Les femmes surtout sont épouvantables à voir. Les habitants de la nouvelle patrie de Rudy étaient-ils donc tous ainsi faits?

L'ONCLE

Grâce à Dieu, Rudy ne trouva dans la maison de son oncle que des gens faits comme ceux qu'il était accoutumé de voir. Il n'y logeait qu'un seul crétin, un pauvre idiot, une de ces misérables créatures abandonnées qui, dans le Valais, sont recueillis durant deux ou trois mois par une famille, puis vont passer le même espace de temps chez d'autres braves gens, et ainsi de suite. Ce pauvre être s'appelait Saperli.

L'oncle était encore un chasseur vigoureux. Il s'entendait aussi au métier de tonnelier. Sa femme, une petite personne vive avec ce qu'on appelle un figure d'oiseau, avait des yeux perçants comme ceux d'un aigle et un long cou tout couvert de duvet.

Tout était nouveau pour Rudy : les costumes, les coutumes, le langage même. Mais, quant au parler, son oreille d'enfant saura bientôt le saisir et se le rendre familier. La demeure de l'oncle avait un air opulent, comparée à celle du grand-père. Les chambres étaient bien plus grandes. Des cornes de chamois, des carabines bien reluisantes décoraient les murailles. Au-dessus de la porte se voyait l'image de la Madone, devant laquelle brûlait une lampe entourée d'une touffe de roses des Alpes.

L'oncle n'était pas seulement un des plus adroits chasseurs de chamois du pays ; il était encore le meilleur guide de toute la contrée.

Rudy devait être bientôt l'enfant chéri de la maison. On l'aima au moins autant que le vieux chien de chasse sourd et aveugle qui ne rendait plus de services, mais qui en avait tant rendus qu'on gardait comme faisant partie de la famille et qu'on en prenait le plus grand soin. Rudy le caressait, le flattait de la main. Mais le vieux chien était mal disposé à faire de nouvelles connaissances.

Rudy ne tarda pas à prendre racine, pour ainsi dire, dans la maison et dans le coeur de tous. ''Nous ne sommes pas si mal ici dans le Valais, disait l'oncle. Nous avons toujours des chamois ; la race n'en disparaît pas comme celle des bouquetins. Oui, tout va bien mieux aujourd'hui que dans les temps anciens. On a beau nous conter qu'ils étaient glorieux ; notre époque est meilleure. Autrefois nos vallées étaient comme séparées du monde entier, mais un grand coup a été frappé contre les murailles qui nous isolaient, et un courant d'air frais est venu tout ranimer chez nous.''

Et lorsqu'il était en humeur de causer, l'oncle parlait de ses années d'enfance, du temps où tout le Valais sentait le renfermé ; le pays était à moitié peuplé de pauvres crétins et d'autres infirmes. ''Mais, continuait-il, survinrent tout à coup les soldats français. Cé'taient là les médecins qu'il nous fallait. Ils tuèrent les hommes et aussi la maladie C'est qu'ils

Le vautour voulait tuer l'homme et dévorer le cadavre.

savaient crânement se battre. C'étaient de rudes gaillards. Du reste, les femmes de France les valent bien.'' Et à ces mots il regardait sa femme, qui était Française, et il riait à avaler ses oreilles.

''Quand ils eurent fini de se battre contre les hommes, continuait-il, ils attaquèrent les rochers. Ce sont eux qui ont construit la route du Simplon à travers les monts les plus abruptes, et aujourd'hui je n'ai qu'à dire à un enfant de trois ans : Va en Italie, suis le grand chemin ; — cet enfant arrivera sans peine en Italie, pourvu qu'il ne quitte pas la route.''

Et sur ces mots l'oncle entonnait une chanson française et poussait un hurrah pour Napoléon l'empereur.

C'est alors que Rudy entendit pour la première fois parler de la France et de Lyon, la grande ville aux bords du Rhône ; l'oncle y avait été.

''Il me semble, disait-il à Rudy, que dans peu d'années tu pourras devenir un agile chasseur ; tu as vraiment d'excellentes dispositons.

Il lui apprit à tenir une carabine, à viser, à tirer. Il l'emmena chasser avec lui dans les montagnes et lui fit boire du sang chaud de chamois qui aguerrit contre le vertige. Il lui enseigna à reconnaître le temps où se précipitent les avalanches, à midi ou le soir, selon la direction des rayons du soleil. Il lui montra à imiter les chamois, à sauter comme eux de façon à retomber ferme sur ses jambes sans plus bouger. Il lui apprit encore comment, si l'on tombe dans une crevasse de rocher, on peut s'en tirer : il faut s'accrocher avec les coudes, faire jouer les muscles du jarret, s'aider même de ceux de la nuque pour se retenir aux moindres aspérités.

Rudy saisissait tout cela bien vite. Il sut aussi les stratagèmes dont on se sert pour duper les chamois, tout rusés qu'ils sont et quelque soin qu'ils prennent de se garder par des avant-postes et des sentinelles. Il vit le chasseur mettre sa veste et son chapeau sur un bâton, s'esquiver et glisser d'un autre côté, que le pauvre chamois, attentif à la défroque, néglige de surveiller.

Un jour que Rudy accompagnait son oncle, celui-ci usa de ce stratagème. Le sentier était étroit, ou, pour mieux dire, il existait à peine ; ce n'était qu'un mince rebord surplombant un précipice. La neige était à moitié fondue. Les pierres se détachaient sous les pieds et roulaient dans l'abîme. Aussi le chasseur se coucha-t-il tout son long par terre et s'avança-t-il en rampant, ce qui n'empêchait pas de temps en temps une pierre de se dérober sous lui, de tomber et de faire mille bonds de roc en roc avant d'atteindre le fond du noir précipice.

Rudy était à une centaine de pas de son oncle, sur le dernier rocher solide. Voilà qu'un puissant vautour arrive droit sur le chasseur glissant comme un ver : l'oiseau voulait d'un coup d'aile faire tomber l'homme pour dévorer le cadavre. L'oncle ne le voyait pas, il n'avait d'yeux que pour le chamois, une femelle avec son petit, qu'il apercevait de l'autre côté de la crevasse.

Rudy vit l'oiseau de proie et devina son intention. Il leva sa carabine et allait tirer. En ce moment le chamois sursauta pour fuir, l'oncle fit feu, la bête tomba frappée à mort, pendant que le petit se sauvait, bondissant à travers les rocs et s'élançant par-dessus les précipices aussi sûrement que s'il avait eu plusieurs années.

Le vautour, effrayé par la détonation de la carabine, s'envola. Le chasseur ne sut que par Rudy le danger qu'il venait de courir.

(A suivre)

LE CHIEN TROP OBEISSANT

1—M. Laguigne a un chien dont il est très fier, car il est très obéissant. Il fait tout ce que son maître lui ordonne sans la moindre hésitation.

LET BOTTES DU MOUJICK

Un paysan russe était allé à la ville pour s'acheter une paire de bottes neuves.

Après avoir dûment arrosé son achat, il reprit le chemin de son logis et s'endormit au travers de la route. Un chemineau, passant, lui enleva délicatement ses bottes.

Un peu après, survint un voiturier qui, apercevant cet obstacle vivant, le secoua rudement.

—Tirez donc vos jambes de là, imbécile, grommela-t-il.

Le moujick se réveilla de mauvaise grâce, se frotta les yeux, regarda ses jambes, et dit gravement:

—Ces jambes... Elles ne sont pas à moi. Les miennes ont des bottes.

REPONSE CONVAINCANTE

Etudiant.—J'ai presque décidé de discontinuer l'étude du droit, c'est trop sédentaire.

Professeur.— Continuez, jeune homme, vous serez admis bientôt et alors vous n'aurez rien à faire.

LE CHIEN TROP OBEISSANT (Suite)

2—Et même avec tellement d'entrain quelquefois.

—— o ——

On sait mal ce qu'on sait trop vite.

UN MONSIEUR CORIACE

Un intrépide explorateur qui, dans un précédent voyage, avait laissé sa jambe droite dans la gueule d'un lion, venait d'être fait prisonnier par une tribu d'anthropophages africains.

Après une courte conférence, les cannibales convinrent de le faire cuire pour leur souper et firent part de cette décision à l'intéressé qui les en dissuada... assurant qu'il n'était pas mangeable.

—Tenez, dit-il, vous allez en juger par vous même.

Et tirant son couteau, il découpa une tranche de son mollet qu'il offrit gracieusement aux sauvages.

Ceux-ci après s'être passé le morceau de bouche en bouche sans parvenir à l'entamer, renoncèrent au festin projeté.

Le mollet était en caoutchouc.

—— o ——

Celui qui n'a pas d'enfants, n'a pas de force.

LE CHIEN TROP OBEISSANT (Suite et fin)

3—...que M. Laguigne en vient à regretter sa bonne éducation...

COMMENT VA TON PERE?

Pendant la dernière période électorale, un député célèbre par ses distractions accoste un jeune campagnard et lui secoue chaudement la main.

—Comment va ton père, mon ami? demande-t-il d'un accent de profond intérêt.

—Mais, monsieur, voici trois ans qu'il est mort.

—Vrai? Je n'en savais rien... et pourtant je le connaissais beaucoup.

Le lendemain le député rencontrait encore son jeune homme et pour la seconde fois:

—Comment va ton père, mon ami?

Le paysan, pour le coup, toisa l'honorable, puis lui tournant le dos:

—Mon père? fit-il, il est toujours mort.

—— o ——

L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour les mensonges.
(La Fontaine.)

VOILA POURQUOI!

Mlle Hélène, une jeune personne de quatre ans, entend son frère (il n'avait que quelques mois), crier comme un sourd dans la chambre de sa mère.

—Dis-moi, nounou, demande-t-elle à la nourrice, d'où est venu mon petit frère?

—C'est le Ciel qui te l'a envoyé, mon enfant.

—Ah! oui, je comprends ; il criait trop là-haut, c'est pour cela qu'on nous l'a donné.

— o —

Rien de si insolent que certaine indulgence. Il y a des gens qui vous absolvent comme s'ils avaient le droit de vous condamner—Mme Swetchine.

Vous ne pouvez vous dire heureux que lorsque le bonheur vous a aidé à gravir des hauteurs d'où vous pouvez le perdre de vue, sans perdre en même temps, votre désir de vivre.—Maeterlinck.

RECTIFICATION

—Vous avez dit, mon gendre, que je suis la pire des belles-mères, eh bien soyez galant, rectifiez ces paroles.

—Entendu, je rectifie, j'avoue qu'il y en a d'aussi mauvaises que vous.

UNE MAUVAISE AVENTURE

1 Quand Sérafica entra dans l'ptit char, celui-ci était paqueté comme un oeuf mais D'Jos Frisé,

2 ...qui est toujours gentil, lui offrit son siège. Tout aurait été pour le mieux...

VOYAGE MODERNE

—Oui, pour notre voyage de noces, nous avons été à Villedamour en auto.

—Jolie ville, n'est-ce pas?

—Oh! il y a un hôpital épatant.

— o —

Plus on est appréciée, plus on a d'esprit; plus on est admirée, plus on est belle.

3... si Pitou pendant que Serafica tirait sa révérence, n'eut pris la place vacante,

4 ....au moment où elle allait s'asseoir. Et, alors, commença le...

5 ...trouble ! ! ! Pendant quelques secondes, Sérafi c a n'eut pas le temps de parler,

6...mais, lorsqu'elle se sentit en meilleure position, elle donna à D'Jos Frisé une tranche de son savoir-faire.

TRIBUNE FEMININE

TOUTE femme désire conserver le plus longtemps possible la beauté du visage, c'est-à-dire un teint frais, des yeux brillants et un front exempt de rides.

C'est un souci bien légitime mais malheureusement les moyens employés sont trop souvent contre le but cherché.

Voyez telle femme à son lever, elle a le teint jaune, les traits fatigués, les lèvres décolorées et les yeux inexpressifs. Voyez là quelques heures après et vous hésiterez à la reconnaître. Une fraîcheur de teint extraordinaire vient encadrer des yeux et des lèvres magnifiques; ce n'est plus la même personne.

Par quel miracle?

Chères cousines, vous le savez aussi bien que moi; il n'y a aucun miracle là-dedans mais simplement un discret emploi d'eaux ou de crèmes plus merveilleuses les unes que les autres...

Loin de moi la pensée de condamner l'usage d'accessoires de toilettes destinés à rehausser la beauté naturelle de la femme, mais où je veux vous crier "danger" c'est lorsqu'il y a emploi abusif de ces ingrédients.

De même qu'une légère dose d'alcool semble redonner, sur l'instant quelque vivacité à l'esprit mais le laisse ensuite plus déprimé, ainsi l'emploi inconsidéré de lotions souvent nuisibles par le fait même de leur composition, pourront apporter une fraîheur momentanée, mais ce n'est, croyez-le bien, qu'au détriment de la peau.

Voyez les jeunes filles de la campagne; elles ignorent, toutes ou presque, les produits de beauté artificielle et cependant quelle fraîcheur et quel velouté sur leurs joues!

C'est sur l'estomac qu'il faut veiller tout d'abord; sans bon estomac pas de bon sang et conséquemment pas de jolie figure.

Veillez à ce que les aliments se digèrent et s'assimilent bien; qu'aucun excès ne vienne s'opposer aux fonctions régulières de votre estomac et, soyez-en certaines, l'effet s'en traduira sans aucun doute sur votre corps en général et sur votre physionomie en particulier.

De l'air, du soleil, un peu d'exercice et beaucoup de gaité, voilà les meilleurs fards du monde.

LA PUISSANCE DE LA FEMME

Je lis dans un journal anglais ces lignes que je traduis ici avec plaisir:

"La femme est la source réelle du pouvoir dans le monde. Tout grand événement, toute grande idée est presque toujours déterminé par la Femme. Derrière tout homme de génie, cherchez celle qui le soutient, l'encourage et par là même le conduit à la réussite et vous verrez, une épouse, une mère ou une fiancée.

"La suprême récompense pour l'homme digne de ce nom est d'atteindre au succès, à une haute position, à la gloire même et de faire hommage de tout cela à celle qu'il aime."

Je le répète, ces lignes m'ont fait plaisir comme je suis sûre également qu'elles seront appréciées par mes lectrices.

Elles prouvent, tout au moins que, lorsqu'ils le veulent, les hommes eux aussi, savent être sincères.

COMMENT FERA-T-ELLE?

—Alors, cher Monsieur, vous pensez que je puis laisser lire ce roman à ma fille?

—Parfaitement, chère madame, c'est tout ce qu'il y a de plus moral, elle pourra le lire les yeux fermés.

Le Divorce en Serbie!

LE Divorce! Voilà un mot qui ne devrait pas exister, pas plus que la chose d'ailleurs.

Enfin! c'est comme la peste ou le choléra, une maladie qu'on ne peut guère empêcher. Cette maladie tourne parfois au genre épidémique et même foudroyant.

De même que certains maux vous font passer de vie à trépas en quelques minutes, ainsi le divorce, en certains pays ne "prend pas de temps".

En Serbie, par exemple, les formalités sont réduites à la plus simple expression, il n'est pas besoin d'un tribunal ou, à plus forte raison, d'une loi pour rompre l'union de deux conjoints.

Là-bas, le mari qui veut se séparer de sa femme n'a qu'à lui dire ces mots: "Tu peux t'en aller", et c'est tout!

Tout de même, je crois qu'il est difficile de croire au sérieux du mariage dans ces conditions.

Qu'en pensez-vous, mes cousines?

POUR EGAYER LA MAISON

Rien n'est plus joli, pendant la mauvaise saison que les plantes d'appartement, mais encore, faut-il savoir les entretenir.

Il faut leur donner le plus de soleil possible, et pour cela mettons-les le plus près possible de la fenêtre.

Ouvrir de temps en temps un châssis est une excellente mesure qui, tout en renouvelant l'air, balaie les poussières qui se déposent sur les feuilles. De temps en temps on émiette la surface du pot.

Il faut autant que possible donner une chaleur uniforme, car les plantes d'appartements supportent difficilement les sauts brusques de la température.

Un arrosage régulier s'impose. Dès que le sujet grandit, donnons-lui un plus grand pot.

Il est de toute nécessité de donner à la plante une nourriture abondante, si l'on veut qu'elle puisse prospérer. Le purin n'est pas à conseiller, à cause de son odeur.

Voici une formule d'engrais chimique de parfaite efficacité. On mélangera intimement îdeux onces de sulfate d'ammoniaque, deux onces de superphosphate de chaux, 1 once de chlorure de potassium. Tous les huit jours on fait dissoudre une cuillerée à thé de ce mélange dans une pinte d'eau, et on arrosera en évitant de mouiller les feuilles qui pourraient souffrir de la présence des acides.

LE SEXE FAIBLE EST FORT PARFOIS

Il est un coin de l'Angleterre qu'on appelle Black-Country—le Pays Noir—et qui ne voit que des industries de fer. Tous les habitants, hommes et femmes, y sont forgerons. Et ces dames ont si bien damé le pion à ces messieurs qu'à part ceux qui font le gros ouvrage, comme les chaînes de navires, les autres ont gagné les grandes villes ou travaillent dans les usines. Sur mille forgerons à domicile, il y a neuf cent cinquante femmes qui tapent comme des sourdes, de mère en fille. Leurs bras sont noueux et bosselés comme des bras de lutteurs. Il y a bien des petits gringalets, un peu trop fiers d'être—ou de se croire—des hommes qui feraient piteuse figure à côté des robustes forgeronnes de Black-Country.

Cousine Rolande.

Une Operation Etait sa Seule Chance

Elle fut Guérie par le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

Lindsay, Ont.—" Je pense qu'il n'est que juste pour moi de remercier Mrs. Pinkham, tant pour ses bons conseils, que pour ce que le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham a fait pour moi. Quand je lui écrivis, il y a quelque temps, j'étais une femme très malade, souffrant de troubles féminins. J'avais une inflammation des organes féminins et étais incapable de me tenir debout, ou parcourir la plus petite distance. A la fin je dus me mettre au lit, et le médecin me dit, que j'aurais à subir une opération, ce à quoi je me refusai. Une amie me conseilla alors le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, et maintenant, après en avoir pris trois bouteilles, je me sens comme si j'étais une autre femme. Je peux recommander de tout cœur cette médecine à toutes les femmes qui souffrent de dérangements féminins. J'ai pris aussi les Liver Pills de Lydia E. Pinkham et puis dire qu'elles sont excellentes."

MRS. FRANK EMSLEY, Lindsay, Ontario.

Nous ne pouvons comprendre pourquoi tant de femmes s'exposent aux chances douteuses d'une opération, ou traînent une existence le cœur à moitié brisé, perdant les trois quarts de la joie de vivre, sans faire, avant tout, l'essai du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

Depuis trente ans, il est le remède par excellence pour toutes les maladies féminines, et a guéri des milliers de femmes qui avaient souffert de tous ces maux: déplacements, inflammation, ulcération, tumeurs fibreuses, irrégularités, douleurs périodiques, mal de dos, indigestion et prostration nerveuse.

Une Belle Taille

aux lignes harmonieuses, l'orgueil de toute femme élégante, vous est assurée, Madame ou Mademoiselle, par l'usage régulier des fameuses

Pilules Persanes

de Tewfisk Haziz,,de Téhéran, Perse, $1.00 la boîte; 6 boîtes pour $5

SOCIETE des PRODUITS PERSANS
Nouvelle Boîte Postale 2675
MONTREAL - - - - - - Canada

Nos DENTS sont très belles naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco - Américain (incorporé).
162 RUE ST-DENIS, - - MONTREAL.

Ce qui est mystérieux a une certaine teinte divine.

Courrier des Curiosités

SONT-ELLES PARALLELES'

Une amusante illusion d'optique se produit ici. Jetez un coup d'oeil sur le dessin ci-contre et dites-nous si les quatre grandes lignes noires, toutes traversées de petits traits penchés, sont bien parallèles, si elles sont bien à distance égale les unes des autres. A première vue, n'est-ce pas, elles ont bien l'air plus rapprochées à un bout qu'à l'autre. Il n'en est toutefois rien, et si vous prenez la peine de les mesurer, vous vous rendrez compte qu'elles sont exactement parallèles.

LOUIS XVI ET LE CHIFFRE 21

On a remarqué que le nombre vingt-et-un jouait le principal rôle dans la vie de Louis XVI:

Vingt-et-un avril 1770, son mariage à Vienne, envoi de l'anneau.

Vingt-et-un juin de la même année, fête désastreuse de son mariage.

Vingt-et-un janvier 1781, fête à l'hôtel de Paris pour la naissance du Dauphin.

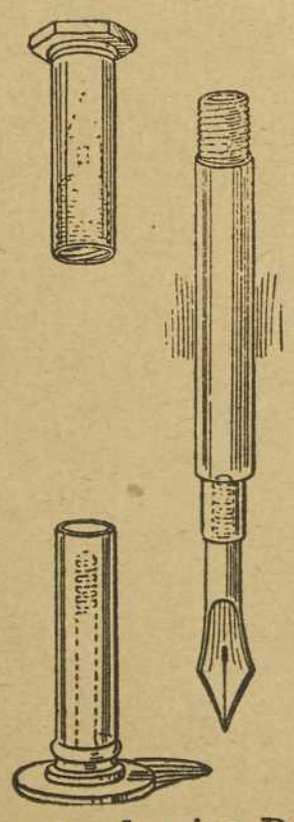
Vingt-et-un juin 1791, fuite à Varennes.

Vingt-et-un janvier 1793, mort du roi sur l'échafaud.

Ajoutons à ces rapprochements que les rapports d'après lesquels la Convention conclut à la peine de mort de "Louis Capet" émanaient de la commission des "Vingt-et-un".

—o—

LA PLUME-RESERVOIR



On s'accorde généralement à dire que le Français invente et que l'Américain vulgarise. Edison a prouvé que c'était parfois le cas. On ne peut cependant pas citer à l'appui de cette théorie l'invention de la plume-réservoir, qui, elle est bien et dûment d'origine française. On voit en effet dans une chronique du dix-huitième siècle qu'un sieur Bion, constructeur d'instruments de précision, et fournisseur de Sa Majesté, inventa en 1725 la plume-fontaine telle qu'on la retrouve aujourd'hui sous la main de tous ceux qui écrivent.

Comme celle de nos jours, la plume-réservoir de Bion était faite en trois corps. Celui du milieu était un cylindre contenant l'encre, et auquel se vissait à un bout la plume métallique, à l'autre un fermoir qui empêchait le fluide de s'échapper. Ce fermoir avait ceci de plus que nos plumes modernes, qu'il s'ouvrait pour contenir la pointe d'un crayon de mine. De sorte que l'on avait dans le même instrument, comme l'indique notre gravure, et plume et crayon.

—~—

On a observé que les uniformes rouges présentent la meilleure des cibles aux coups de l'ennemi; viennent ensuite le vert, le marron et enfin le gris bleuâtre adopté dans l'armée autrichienne et qui est la couleur la moins fatale à ceux qui la portent.

DES MILLIERS DE FEMMES ATTESTENT

de l'amélioration remarquable que mon traitement a apporté à leur santé. Quelques - unes d'entre elles qui étaient dans un profond désespoir à la suite de ces malaises prolongés qui sont particuliers aux femmes, ont écrit des lettres remplies de reconnaissance où elles déclarent qu'elles ont été *complètement guéries*. Demandez tous les renseignemsnte nécessaires en envoyant dix centins en timbres et vous recevrez un excellent petit livre illustré intitulé "Le Guide de la Femme" et qui intéresse les femmes de tout âge.

JULIA C. RICHARD,
New P. O. Box 2334, Montréal, Qué.

Ne Vieillissez Pas !

Rendez aux Cheveux Gris la couleur, la souplesse, le brillant de la jeunesse avec le

Restaurateur Robson

En vente dans les Principales Pharmacies
Préparé par
The Joliette Chemical Co., Joliette, Can.

Vous, Filles ou Femmes

DEPOURVUES DE CHARMES ET D'ATTRAITS

Si vous êtes faibles, nerveuses et maigres, si votre Buste est peu ou pas du tout développé et vos seins atrophiés ou flétris par l'alaitement ou la maladie. Réjouissez - vous, vous pouvez vous aussi, comme tant d'autres, avoir une taille harmonieusement développée et une superbe apparence en faisant usage du célèbre

Bustinol

Du Dr SIMON, Paris, France

envoyer votre adresse avec 10 cts pour frais de distribution et nous vous enverrons un échantillon avec brochure explicative et tout ce qui faut pour vous convaincre de son efficacité réellement prodigieuse. Ecrivez aujourd'hui. Adressez Dr Simon, Dépt. 5, No 203 des Commissaires, Montréal.

Toute correspondance ou paquet toujours expédié de façon à ce que personne puisse en soupçonner le contenu ou la provenance. Prix du traitement complet, $1.00.

POUR TOUS LES BESOINS D'UNE CUISINE RECHERCHEE

Employez les Essences Culinaires

JONAS

Supérieures comme qualité. Economiques à l'usage.
Méfiez-vous des imitations.
HENRI JONAS & Cie, Fabricants
391 rue St-Paul, Montréal.

Les cors estropient le pied et rendent la marche douloureuse : cependant un soulagement certain sous la forme du Holloway's Corn Cure est à la portée de tous.

Antifatine Célèbre remède contre l'obésité fait fondre le sur plus de graisse
DU DR. VARRAIN
chez l'homme et la femme sans nuire à la santé. — Cure garantie. Prix $2.00, 3 pour $5.00. Ecrivez pour pamphlet gratuit. (8)
Cie de Produits Chimiques du Dr Varrain,
Dept. A. Depot 52, St-Vincent, Montreal

HEMORROIDES

N'encourez donc pas les funestes conséquences des HEMORROIDES négligées.

Guérissez-vous par l'onguent

Aemoroidol

Dr FREDERIC, Paris, France.

qui a guéri des milliers. Nous possédons quantité de témoignages de guérison qu'il est impossible de publier, mais que nous laisserons examiner à ceux qui le désireront.

Si votre pharmacien ne l'a pas, adressez-vous directement ou par malle aux agents. 50c la boîte.

R. J. DEVINS LIMITEE
25 St-Gabriel. Cité.

Echantillons gratis expédiés sur demande.

Le sirop Anti-Consomptif de Bickle est un remède sans pareil pour les rhumes, la toux, l'influenza et les maladies de la gorge et des poumons. La renommée de ce remède provient de ce qu'il y a des années qu'il est employé avec succès dans l'élimination de ces maladies, ainsi qu'à protéger l'humanité contre les ravages funeste de la consomption. Or comme un rhume négligé conduit à la consomption, on ne saurait s'y prendre trop à bonne heure pour le combattre. Le Sirop de Bickle est l'arme, servez-vous-en.

Poils Follets

cheveux et barbe superflue du visage, le cou ou les bras.

quelque touffue qu'elle soit, enlevés et détruits totalement en moins de trois minutes, sans douleur et sans endommager la peau la plus délicate.

$50 de Récompense à quiconque ne réussit pas.

Et nous n'avons pas peur de faire faire un essai gratis de cette préparation nommée **RAZORINE** du Dr Simon, Paris, France. Envoyez-nous votre adresse avec 10c pour frais de poste et emballage et nous vous enverrons un paquet suffisant pour prouver son infaillibilité. Ecrivez aujourd'hui. Adressez **Cooper & Co., Dépt. 5, Montréal.**

RECETTES ET CONSEILS

Taches d'encre —On enlève les taches d'encre en les frottant avec de la bougie froide. Laissez séjourner pendant vingt-quatre heures puis lavez à l'eau et au savon. Cette méthode est excellente si elle est bien faite.

Pour laver la broderie.— Pour laver de fines broderies il est avantageux de se servir d'eau de pluie et de savon blanc de Castille. Faites une bonne mousse tiède et rincez après soigneusement.

Croquettes de Veau.— Prenez du veau haché fin, trempez de crème et d'un oeuf battu; assaisonnez de sel, de marjolaine et d'un peu de macis pilé. Faites-en des boulettes, soit avec la main ou les mettant dans un verre à vin; roulez-les dans des miettes de pain, et faites-les frire, ou bien faites-les cuire dans le four, arrosant souvent.

POUR GUERIR UN RHUME EN UN JOUR

Prenez les Tablettes de Quinine BROMO LAXATIVES. Les pharmaciens remboursent l'argent quand elles failliss nt à guérir. La signature E. W. GROVES est sur chaque boîte. 25

—o—

Sauce au céleri (pour Dindons, volaille bouillie, etc.)— Faites bouillir 6 pieds de céleri jusqu'à ce qu'ils soient tendres dans de l'eau et du sel. Coupez-les en morceaux longs de deux pouces. Mettez dans une casserole 1 chopine de bouillon blanc, 2 brins de macis, et 1 petite touffe de fines herbes et laissez cuire à petits bouillon ½ heure, pour en extraire le parfum. Coulez cette liqueur, ajoutez le céleri et épaississez avec du beurre et de l'arrowr-oot. Au moment de servir ajoutez une demi chopine de crème ; laissez bouillonner et pressez un peu de jus de citron dedans. Si c'est nécessaire ajoutez un peu de sel et du poivre blanc. On peut rendre la sauce noire en se servant de sauce au lieu du bouillon blanc et en assaisonnant de sauce piquante aux champignons ou de sauce Worcestershire.

LE TONIQUE RECONSTITUANT du SANG et des NERFS

BROMA

est prescrit avec le plus grand succès:

Aux personnes faibles, pâles, anémiques;
Aux convalescents qui relèvent de longues maladies;
Aux personnes fatiguées, épuisées, souffrant de dépression nerveuse;
Aux personnes atteintes de Consomption, ou souffrant de Dyspepsie et autres Troubles de l'Estomac, du Foie et des Reins.

BROMA VOUS ASSURE FORCE, SANTÉ, BIEN-ETRE

EN VENTE PARTOUT

The Dr. Ed. Morin Medecine Co.

113 Cote de la Montagne, - Quebec, Canada

Profitez de l'Offre Gratuite

L'efficacité des 4 Pilules du Dr Pastor est bien établie et notre confiance, basée sur les guérisons qu'elles opèrent journellement, est si grande que nous désirons en faire profiter le plus grand nombre d'ici à la fin du mois en envoyant gratuitement une grande boîte de 50c (8 jours de Traitement) de ce remède éprouvé. à quiconque en fera la demande, sur réception de 10c pour couvrir les frais d'emballage et d'expédition. Pour remonter l'organisme affaibli, pour régénérer le sang, pour tonifier les nerfs. il n'y a pas de traitement qui l'égale, parce qu'il est approprié aux besoins de nos organes en différents temps de la journée. Essayez-le. L'effet est merveilleux.

TRAITEMENT GRATUIT
Bon pour une boîte de 50c des 4 Pilules du Dr Pastor.
Adresse . . . . . .
Envoyez ce coupon avec 10c à
PASTOR DRUG CO., LIMITED
Sault Ste-Marie, Ont.

les 4 Pilules DU DR. PASTOR

Pastor Drug Co. Limited

SAULT STE MARIE, ONT.

L'Almanach du "Samedi"

A rencontré un énorme succès

—o—

LE TIRAGE A ETE RAPIDEMENT EPUISE ET DE NOUVEL-

LES DEMANDES ARRIVENT TOUS LES JOURS.

—o—

VOTRE DERNIERE CHANCE

—o—

Hâtez-vous si vous voulez avoir un exemplaire de l'Almanach du "Samedi" pour 1912, car il n'en reste presque plus maintenant.

C'est un livre pratique, de 116 pages utiles et instructives, une véritable encyclopédie et non un vulgaire recueil de banalités.

Ses conseils. ses recettes, son petit dictionnaire médical, tout en un mot trouve une application quotidienne dans les familles.

Hâtez-vous si vous en désirez un, 10 cents seulement l'exemplaire; si les dépositaires n'en ont plus, adressez-vous aux Edit.-prop.

POIRIER, BESSETTE & Cie,

200, Boulevard St-Laurent, - - - - - Montréal.

COUPON POUR L'ALMANACH DU SAMEDI DE 1912

Ci-inclus veuillez trouver..... cents pour ..... exemplaires de **l'Almanach du Samedi.**

Nom . . . . . .

Rue . . . . . .

Localité . . . . . .

POIRIER, BESSETTE & Cie,
200, Boulevard St-Laurent, Montréal.

CHRONIQUE THEATRALE

THEATRE NATIONAL

Le grand mélodrame tient au coeur du public qui ne semble jamais rassasié des troublantes émotions qu'il y trouve. Quand une pièce l'a une fois charmé, ce public, il en guette le titre à l'affiche, il en demande même la répétition, si elle se fait trop attendre. Il lui faut ses émotions. C'est ainsi qu'on a demandé la reprise de "La Grâce de Dieu," et que le Théâtre National a donné cette semaine cette superbe pièce de D'Ennery. La salle a été comble chaque fois, et les acteurs, qui rendaient la pièce dans son texte intégral, avec les chants et les choeurs, ont été applaudis la semaine durant, par des auditoires frénétiques. Ça été un succès.

— o —

Selon une curiesue coutume scandinave, une fiancée suédoise donne presque toujours à son fiancé... une chemise qu'il doit porter le jour du mariage et ce jour-là seulement, jusqu'à l'heure de sa mort où des mains pieuses l'en revêtent pour l'éternité. On croit beaucoup en Suède à la résurrection des maris fidèles qui ont gardé précieusement la chemise nuptiale. Aussi, quand un homme se remarie, doit-il la brûler la veille de ses secondes noces.

*

Matha est le chef-lieu de l'arrondissement de St-Jean d'Angély. Il y a quelques semaines, la tranquillité ordinaire de cet endroit fut troublée par le crieur public qui rassembla la foule, à l'aide de sa trompette, et fit l'annonce qui suit: "Deux jeunes garçons, décidés de se marier le plus tôt possible, se mettent à la disposition des filles de Mata qui ont atteint l'âge raisonnable. Les intéressés sont maintenant au Café où ils attendront que des propositions leur soient faites"!

CHIPWA

purificateur du sang, de racines sauvages, pour toute maladie. Décrivez votre cas. En vente partout, 5 cts pour échantillon. Agents demandés. Mme J. L. Royer, Manchester, N H., et Mansonville, P. Qué.

MADAME GELINO

PHRENOLOGISTE PARISIENNE

Faisant les tarots Egyptiens, dit le passé, le présent et l'avenir.

BUT: Donner satisfaction à tous les clients.

Heures de consultation:

9 heures du matin à 9 heures du soir.

293 RUE AMHERST MONTREAL

Un besoin médical satisfait.— Lorsqu'on trouve un médicament qui non seulement agit sur l'estomac, mais encore, est composé de telle sorte que certains de ses ingrédients passent inaltérés, à travers l'estomac, pour aller agir dans l'intestin, alors on a un purgatif profitable et un nettoyeur vraiment effectif. Les Pilules Végétales de Parmelee ont cette particuliarité et ce sont les meilleures pilules. Depuis des années qu'elles sont en usage, elles ont établi leur réputation mieux que toutes les autres pilules.

HIS MAJESTY

La pièce de Barnard Shaw "Man and Superman", a tenu l'affiche cette semaine, et une foule de personnes qui connaissaient déjà la réputation de l'auteur ont tenu à voir en action une de ses plus belles comédies. Les artistes étaient tout à fait en mesure de mettre en valeur l'originalité de l'écrivain anglais, et tous les rôles ont été interprétés avec un remarquable succès. L'enthousiasme grandissant, de scène en scène, était à chaque instant marqué par l'hilarité la plus franche. La fatigue de rire, si agréable, si hygiénique, on la ressentait un peu au sortir du théâtre, mais avec un désir d'y retourner le lendemain, et bien des gens ont entendu "Man and Superman" à plusieurs reprises.

— o —

Un singulier préjugé, indéracinable du coeur de la classe ouvrière au Japon, fait considérer le travail du cuir comme vil et abject. Seuls les Ainos, descendants des tribus sauvages de l'île Yeso, consentent à se livrer aux industries du cuir et s'en sont fait une spécialité.

AU PRINCESS

On a donné au Princess, cette semaine, ce que le Scala Theatre, de Londres, et le New-York Theatre, de New-York, donnaient en même temps à savoir la reproduction, en vues animées coloriées, du Durbar de Delhi. On y a vu les magnifiques démonstrations dont leurs majestés, le roi et la reine d'Angleterre, ont été l'objet lors de leur voyage aux Indes. Et cela, non seulement grandeur nature, mais avec toutes les couleurs naturelles, les teintes et les tons qui animaient encore ces vues. Rien de plus réaliste. C'était comme d'autres processions, d'autres revues, d'autres cérémonies d'intronisation, données pour le bénéfice du public de Montréal. On appelle ce genre de vues les "Kinemacolor", c'est la première fois que notre public a pu en admirer toutes les possibilités.

— o —

Tout soldat allemand doit savoir nager. Certains d'entre eux peuvent traverser une rivière à la nage, portant armes, munitions, habillements sur leur tête, sans les mouiller.

Charles Bibby, au Majesty

POUDRE EPILATOIRE VARRINEAU

Du Dr. Varrain

POILS OU DUVETS

disgracieux du visage et du corps, disparition complète. *Procédé nouveau et infaillible.* Indication garantie de s'en débarrasser pour toujours Demandez notre circulaire gratuite. Prix $1.00

Cie de Produits Chimiques du Dr Varrain,

Dépt. A., 52 St-Vincent, Montréal.

THEATRE FRANÇAIS

Si vous désirez entendre d'excellente musique, voir des vues choisies, vous égayer l'esprit par des vaudevilles de premier ordre et enfin assister à pièce comique ou dramatique interprétée avec art, il n'est pas besoin pour cela de faire le voyage de New-York ou de Chicago et de dépenser des sommes énormes.

Allez tout simplement rue Sainte-Catherine au Théâtre Français et vous serez servi au-delà de vos désirs.

M. Jack Hooley, en véritable impressario, a su réunir dans son établissement tout ce qui en fait un théâtre de choix. L'excellente troupe qu'il a, cette saison, peut sans crainte affronter le public le plus difficile et nos sincères compliments sont mérités par des artises els que MM. P. Durand, Paul Robert, Marcel Fleury, et Mlles Garmaine Parisel, Andrée Garnier et M. Colret.

— o —

Bonne à l'extérieur comme à l'intérieur.- Quand on l'applique à l'extérieur par une bonne friction, l'Huile Electriqne du Dr Thomas ouvre les pores et pénètre dans les tissus comme peu de liniments. Ainsi, elle atteint le siège du mal et procure un soulagement immédiat. Administrée à l'intérieur, elle apaisera l'irritation de la gorge qui cause la toux et guérira les affections des bronches et des organes respiratoires. Essayez-la et convainquez-vous.

— o —

Le "Château Laurier," ce magnifique hôtel que la compagnie du Grand Tronc fait actuellement construire à Ottawa, sera moderne à tous les points de vue. On y installera un appareil réfrigérant et le stérilisateur du système Forbes. Cela signifie que chaque goutte d'eau qui sera consommée dans l'hôtel, pour quelque fin que ce soit, sera d'abord filtrée deux fois, puis stérilisée et refroidie, ce qui la rendra non seulement hygiéniquement pure, mais encore claire et parfaitement incolore.

En ce qui regarde la glace, on la fabriquera avec de l'eau doublement filtrée, qui sera ensuite changée en vapeur, puis condensée et gelée. La glace sera donc d'une pureté parfaite, et d'une belle transparence de cristal.

— o —

HEMORROIDES GUERIES EN 6 A 14 JOURS

Votre pharmacien remettra l'argent si L'ONGUENT PAZO ne guérit pas tout cas d'Hémorroides Irritantes, Sèches, Saignantes ou Sortantes en 6 à 14 jours. Si votre pharmacien ne l'a pas, il vous sera envoyé franco, sur réception du prix, 50c, par la Paris Medecine Co., 80 George St., Toronto.

— o —

Beaucoup de vieilles maisons en Hollande ont une porte que l'on n'ouvre jamais que pour une mariée revenant de l'église — ou pour un mort que l'on emporte à sa demeure dernière. Dès que la jeune épousée en a franchi le seuil ou que le parent regretté a quitté pour toujours la maison familiale, on assujettit de nouveau les barres de la vieille porte qui ne s'ouvrira plus que dans vingt ou vingt-cinq ans peut être.

Variétés

La timidité n'est souvent que le trouble des intentions impuissantes.

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.

Un ami dans le besoin est un homme à éviter.

La nécessité est mère du crime.

Où il y a un testament, il y a deux avocats.

Nous ne valons que ce que valent nos inquiétudes.—Maeterlinck.

Vois la fourmi; regarde comment elle agit, et, agis comme elle.

L'honnêteté est une clef qui ouvre bien des portes.

La flatterie trompe d'autant plus aisément qu'elle produit une sorte d'ivresse.—P. Guiber.

On doit modérer son opinion des autres, afin de ne pas penser d'eux si haut qu'on en ait peur.

L'art de tuer est mille fois plus sûr que l'art de guérir.— Ernest Hello.

Les plaintes nuisent toujours à notre considération: le plus souvent, ce n'est pas celui qui se plaint qui mérite d'être pris en pitié.

Inutile de fermer à clef la porte de l'étable lorsque le cheval a été volé.

La Beauté est partout. Ce n'est point elle qui manque à nos yeux, mais nos yeux qui manquent à l'apercevoir.—Auguste Rodin.

Les vrais professeurs d'énergie et de civisme sont ceux qui prêchent d'exemple.

La plupart de ceux qui nous flattent et nous protègent, avec l'appétit de nous conduire et la suffisance de nous dominer, on presque toujours, au fond, oubliée de nous aimer.—Henri Lavedan.

Les étoiles conservent leur éclat parce qu'elles n'ont rien de commun avec nous.— Dr Gebardth.

Il devrait être aussi pernicieux et aussi vulgaire, au point de vue public, de posséder plus de biens qu'on en peut profiter, que de manger plus qu'à sa faim ou de s'enivrer.

L'homme s'incline devant le talent, il ne s'agenouille que devant la bonté.—Gounod.

Les mensonges sont de la nature des boules de neige qui tombent des montagnes; elles grossissent à mesure qu'elles font chemin, jusqu'à ce qu'elles se dissipent, se fondent, et enfin se réduisent à rien.

NE NEGLIGEZ PAS LE CATARRHE

M. SPROULE, SPECIALISTE POUR LE CATARRHE. (Gradué en médecine et chirurgie de l'Université de Dublin, Irlande, autrefois chirurgien dans la Marine Royale anglaise, service postal).

Occupez-vous en sans retard! Chassez-le de votre système avant qu'il ruine votre santé—votre bonheur—votre existence même!

Ne soyez pas aveugle sur ses dangers, parce qu'il opère paisiblement. Le catarrhe détruit plus d'existence que l'on croit.

Faites-vous cette erreur commune et dangereuse de considérer le catarrhe comme une indisposition sans importance? Vous bernez-vous avec l'idée que ce n'est seulement qu'un rhume de cerveau obstiné, opiniâtre, qui se guérira de lui-même, avec le temps?

Ne vous trompez pas plus longtemps? Le catarrhe ne guérit pas de lui-même. Pendant que vous le négligez imprudemment vous devenez rapidement un être qui expectore, crache, et dont l'haleine est infecte—un objet de dégoût pour tous ceux que vous rencontrez. **Pire encore—vous permettez au Catarrhe do descendre dans vos poumons.** Une fois le Catarrhe installé dans les poumons ce n'est plus le Catarrhe—c'est la Consomption. La Consomption résulte souvent d'un Catarrhe négligé et plus de deux millions de gens meurent chaque année de la consomption.

GUERISSEZ VOTRE CATARRHE MAINTENANT—ne le laissez pas exister une journée de plus. Ecrivez-moi sans tarder et laissez-moi vous donner un réel et inestimable.

CONSEIL MEDICAL GRATIS

DETACHEZ CE COUPON

Ce sont pour les lecteurs de ce journal des questions pour avis gratuits en vue de guérir le catarrhe.

Avez-vous la gorge sèche?
Eternuez-vous souvent?
Votre haleine est-elle infecte?
Vos yeux sont-ils humides?
Prenez-vous le rhume facilement?
Avez-vous le nez bouché?
Vous faut-il cracher souvent?
Se forme-t-il des croutes dans le nez?
Etes-vous plus mal en temps humide?
Vous mouchez-vous beaucoup?
Avez-vous mauvaise bouche le matin?
Avez-vous une sensation de lourdeur dans la tête?
Avez-vous besoin de débarrasser votre gorge en vous levant?
Eprouvez-vous une sensation de chatouillement dans la gorge?
Votre nez laisse-t-il échapper des humeurs?
Le mucus tombe-t-il dans l'arrière-gorge?

NOM . . . . . .

ADRESSE . . . . . .

.....

sur la manière de guérir le Catarrhe. Il ne vous en coûtera pas un sou tout en vous secourant merveilleusement.

Depuis 25 ans, j'étudie et je guéris le Catarrhe Maintenant, je vous offre, sans aucun frais, une consultation gratuite et un conseil sur la guérison de votre mal—le bénéfice de mon grand savoir et de mes découvertes profitables.

Ne laissez pas passer cette chance—acceptez mon aide aujourd'hui. Mes promesses sont réelles, sincères et amicales. Les gens de partout, dans l'Amérique du Nord, qui ont déjà reçu mes conseils, témoignent chaleureusement de ce que j'ai fait pour eux. Je vous enverrai avec plaisir les noms et les adresses de ceux qui ont recherché mon aide. Maintenant, leur Catarrhe est guéri, ainsi qu'ils en témoignent volontiers.

Ecrivez-moi et voyez si vous pouvez être délivré de votre Catarrhe.

Répondez, simplement, à mes questions, oui ou non, écrivez vos nom et adresse lisiblement sur les lignes pointillées, découpez le coupon pour conseil médical gratis, et envoyez-le moi, aujourd'hui. Adressez **Catarrh Specialist Sproule, 409 Trade Building, Boston.** Ne perdez pas de temps; les délais sont dangereux. Agissez tout de suite. Ecrivez en français ou en anglais.

GRATIS à toute Femme Souffrante

une boîte de 50 cents du Baume de Figues, le fameux remède spécial pour les maladies particulières à la femme. Si vous souffrez des maux de tête, mal dans le dos, menstruations irrégulières ou douloureuses, pesanteur et sensibilité dans le bas-ventre, énervement, envie de pleurer, pertes blanches, étourdissement, amaigrissement, ulcères, descente de la matrice, etc. ne retardez pas—**les retards sont dangereux,** écrivez-nous de suite pour une boîte d'essai et une copie de notre brochure intéressante et illustrée UNE FEMME PARFAITE. Rien ne peut égaler un essai personnel, de là cette offre spéciale. Ecrivez-moi en toute confiance. **Mrs. Harriet M. Richards, L-Box 154 Joliet, Ills., U. S. A.**

10c LIVRES AU RABAIS 3 pour 25c

Achard: La Chasse Royale. 3 vol.
Dash: La Lhandu, 2 vol.
Banim: L'Homme à la faucille.
Menlaur: Le Rayon, Vincent. Grand coeur
Datin: Mariage d'Amour.
Librairie DEOM, 47 Ste- Catherine Est.

Un Remède Gratis

POUR EMBELLIR LA PEAU

et le teint sans fard ou poudre de toilette.

La peau est une source de séduction réelle, a dit un expert en beauté.

Permettez-nous de vous envoyer absolument gratis (en pur don) une bouteille de

LAIT DES DAMES ROMAINES

surnommé "Nourriture de la peau" pour vous prouver que ce célèbre embellisseur fait infailliblement disparaître le masque, les rousseurs, les boutons à tête noire, les rides, rougeurs du nez, la peau huileuse ou farineuse, redonne à la peau toute sa douceur, sa souplesse et sa fraîcheur de jeunesse, assurant au teint un velouté et une pureté éclatante, supprimant ainsi l'usage des poudres de toilette dont l'emploi trop fréquent cause un tort incalculable à l'épiderme. Tout ce que vous avez à faire c'est de nous envoyer votre adresse avec 10c pour frais de poste et emballage et nous vous en enverrons une bouteille n'importe où sans autres frais. Adressez Cooper & Co., Dépt. 5, No 203 Commissaires, Montréal. En vente partout à 50c la bouteille.

Un DES CHARMES de la FEMME

La femme qui peut lire les cartes est recherchée. Essayez. Pour 10 cts vous pouvez vous procurer la formule la plus récente. Adressez.

MDE POMONE,
Ch. 41, No 97 St-Jacques,
Montréal.

Dans le vaste champ de l'intrigue, il faut tout cultiver, jusqu'à la vanité des sots.

Les livres sont des miroirs à âme. Ce qui t'émeut, dans un livre, c'est ce qui correspond à "du pareil à toi." Lis et sache ce qui t'émeut le plus.—Léon Frappier.

Le talent ne suffit pas tout seul à faire de grands hommes: la grandeur dépend de l'usage qu'on en fait. —Jules Delafosse.

La solitude du coeur est un douloureux mystère dont celui qui en souffre ne trahit pas toujours le secret.

Il n'y a pas beaucoup de gens réellement méchante. La vraie méchanceté, la méchanceté terrible, se fonde sur le dédain; et bien peu savent dédaigner.

S'apitoyer sur le compte des gens dont on ne peut soulager la misère n'est, la plupart du temps, qu'une forme de la lâcheté.

Heureux celui qui peut au vallon so[litaire
Naître, vivre et mourir sur le champ [paternel
V. Hugo.

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

Quelquefois on perd tout en voulant trop avoir.

Bon coeur peut quelquefois tenir lieu de bon sens.

Le dévouement trouve dans l'amour son couronnement, sa joie, sa récompense. Se faire aimer lui est bon; mais aimer lui est meilleur.—P. Guibert, S. S.

L'amitié n'est pas l'amour; mais l'amour véritable ne peut exister sans une certaine mesure d'amitié.—Eddy.

Ce n'est ni la gloire, ni l'amour qui mesurent l'élévation de l'âme c'est la bonté.—Lacordaire.

TRISTE SITUATION

—Je te l'ai déjà dit, aussi: si tu avais toujours porté tes robes a la fameuse teinturerie Déchaux, 62 et 570 Ste-Catherine Est, elles eussent été comme neuves et c'aurait pas couté cher. Aujourd'hui, je n'ai plus le sou.

(Demandez notre livret, gratis par la poste, à l'une ou l'autre des adresses ci-dessus).

Ce Livre est Gratuit

Voulez-vous posséder cet étrange et mystérieux pouvoir qui charme et fascine les hommes et les femmes, modèle leurs pensées, dirige leurs désirs et peut faire de vous le maître suprême de chaque situation.

La vie est pleine de possibilités surprenantes pour ceux qui maîtrisent les secrets de l'influence magnétique, pour ceux qui développent leurs pouvoirs magnétiques.

Vous pouvez apprendre chez vous à guérir sans drogue la maladie et les mauvaises habitudes, acquérir l'amitié et l'affection de votre prochain, augmenter vos revenus, satisfaire vos ambitions, expulser de votre esprit l'ennui et les chagrins, améliorer votre mémoire, bannir les malheurs domestiques et développer une puissante volonté magnétique qui vous permettra de surmonter tous les obstacles à votre succès.

Vous pouvez influencer les gens instantanément avec la rapidité de l'éclair, vous endormir ou endormir quelqu'un autre à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit; chasser la douleur et les souffrances. Notre livre gratuit explique exactement comment vous pouvez maîtriser cette force et l'employer à l'amélioration de votre existence. Il es approuvé par les ministres de l'église, les hommes de loi, médecins, hommes d'affaires et dames du monde. Il profite à tout le monde et ne coûte rien. Nous le donnons gratuitement pour faire connaître cette institution. Demandez-le aujourd'hui au NEW-YORK INSTITUTE OF SCIENCE, Dept. 476a Rochester, N.-Y., E. U. d'A.

Crème Simon

PARIS

La Crême des Crêmes

La meilleure pour la Beauté du Visage et des Mains

Contre toutes les irritations de la Peau causées par le Froid ou la Chaleur

POUDRE et SAVON

Envoyez nous toute de suite 10 adresses de votres amis, et nous vous envoyons un cadeau que pêut être votre fortune.
G. BOVE, Box 1449
Paterson, New Jersey.

BONNE PAROLE

—Je ne serai pas assez riche pour satisfaire vos exigences, chère. . .

—Ne savez-vous pas que je fais laver mon linge à la Buanderie Eldorado, 1210 St-Denis, Tel. St-Louis, 1536.

Les mères peuvent aisément savoir quand leurs enfants souffrent des vers et elles ne perdent pas de temps en appliquant le meilleur des remèdes : Mother Graves Worm Exterminator.

Notes Encyclopédiques,

Au cours des 50 dernières années, les décès causés par la petite vérole sont tombés de 410 à 25 par million.

*

Les Indes envoient chaque année en Angleterre au dessus de 170 millions de livres de thé.

*

Les joints de pierres des grandes pyramides d'Egypte sont d'une précision telle que souvent on a peine à en distinguer la ligne de démarcation.

*

La plus grande partie des oeufs consommés en Angleterre proviennent de la Russie.

*

En France, le moindre duel coûte $50 et l'amende infligée peut aller à $250. Si l'un des combattants est tué, l'autre ainsi que les témoins passent en justice et sont sévèrement punis.

*

La plupart des émigrants qui viennent aux Etats-Unis sont des Italiens, des Autrichiens-Hongrois et des Russes.

*

Pour bien vivre, il faut qu'un officier russe ait des rentes, puisque chez eux un général en chef ne reçoit guère plus de $2,000 et que la solde d'un colonel ne dépasse guère $600. On juge par là de ce que peut être celle d'un simple lieutenant.

*

En Allemagne, il y a 1500 théâtres de vues animées; rien qu'à Berlin il y en a 300.

Le platine a une plus grande valeur que l'or et cependant ce dernier métal est considéré à peu près par tout le monde comme étant le plus cher et le plus rare.

*

On évalue à plus d'un million et demi le nombre d'hommes travaillant dans les mines à charbon du monde entier.

*

Il est de règle que toute chose comestible qui a paru une fois sur la table à la cour d'Autriche, n'y reparaisse pas une seconde fois. Aussi les divers officiers de bouche se font-ils de jolis bénéfices, les uns avec les bouteilles à peine entamées, les autres avec les pièces de rôtis, d'autres encore avec les entremets et les gâteaux.

*

Vous imaginez-vous que l'on fait aujourd'hui beaucoup de boutons avec de simples... pommes de terre, traitées avec un acide et devenant pas ce procédé aussi dures que de la corne, de l'os ou de l'ivoire? Rien n'est plus véritabl et l'on affirme qu'il faut bien s'y connaître pour distinguer ces boutons-là des autres.

*

Une collection de tableaux de vieux maîtres qui appartenaient à feu Edouard F. Weber, marchand de Hambourg, ont été vendus à l'encan aujourd'hui. François Kleinberger, le marchand de tableaux de Paris, a acheté au prix de $147,500 la "Vierge et l'Enfant" d'Andréa Mentagna.

*

Le docteur Ostromislemsky, un jeune professeur de chimie de Moscou, vient de découvrir un procédé pour la fabrication du caoutchouc. On dit que l'élasticité et la résistance de ce substitut est comparable à celle du caoutchouc naturel. Ce nouveau caoutchouc se vend à 31 sous la livre, tandis que le prix du caoutchouc naturel, sur le marché de Londres, est de $1.10 à $1.30.

*

En Angleterre, lorsqu'on veut priver un des siens d'un important héritage, on a coutume de l'inscrire sur son testament "pour un shilling". Cela signifie que ce n'est ni par oubli, ni par indifférence, mais après mûre réflexion et décision irrévocable, que le testateur a borné là ses générosités.

*

On estime qu'un homme privé d'air ne peut vivre plus de cinq minutes. La privation absolue de sommeil tue en dix jours, le manque d'eau en une semaine.

Si nous en jugeons par ses photographies, sir Edward Grey, qui a prononcé dernièrement aux communes un discours historique, ressemble étrangement à Napoléon Ier. Même nez aquilin, mêmes yeux au regard perçant, même menton volontaire, même profil de César. Mais la démocratie anglaise a confiance... Elle ne craint pas le 18 Brumaire de sir Edward Grey, gentleman correct et discret, qui poussa l'admiration de l'Autre jusqu'à lui ressembler, mais ne va pas plus loin...

*

Si l'appétit d'un homme était aussi considérable que celui d'un petit oiseau, il mangerait un mouton entier en un seul repas.

SURDITÉ

vaincue grâce à l'*Acoustiphone*, breveté S. G. D. G.

Ce merveilleux appareil est le seul dont la valeur auditive et curative ait été proclamée par d'éminents Savants qui lui ont décerné à l'Exposition internationale de Bruxelles 1910 (Section Médecine) la récompense que méritait une invention destinée à rendre les plus grands services aux Sourds.

L'Acoustiphone est, en effet, le plus puissant des acoustiques invisibles qui a l'avantage sur tous les gros appareils encombrants et disgracieux de s'adapter facilement derrière toutes les oreilles par suite d'une disposition ingénieuse et d'un système à coulisse particulier. Il capte les sons comme les lunettes captent les rayons lumineux, les amplifie et fait entendre, stimule l'ouïe par une gymnastique auriculaire des plus salutaires, vivifie les nerfs acoustiques et supprime la surdité.

Sur demande à M. F. BURG, 34, r. Meslay, Paris une Brochure est envoyée gratuitement.

POITRINE

Développement et fermeté de marbre par l'emploi des Dragees et pommade de massage des Circassiennes
du Dr Varrain

Ces dragées ont la vertu de developper les seins, les raffermir et les reconstituer. Prix $1.00, 6 pour $5.00 franco par la malle. Demandez notre pamphlet gratuit sur le traitement.

Cie de Produits Chimiques du Dr Varrain, Dept. A., 52 St-Vincent, Montréal.

Au Japon, quand une dame se rend au magasin pour acheter l'étoffe d'une robe, l'employé lui demande toujours quel âge elle a et si elle est mariée ou non. En effet le dessin de l'étoffe change selon le nombre d'années et la condition de celle qui doit la porter; et, sans cette précaution, on "débalerait" bien des pièces inutilement.

EAU des CARMES

CORDIAL DIGESTIF

BOYER

est le *Seul Successeur*

des *CARMES DÉCHAUSSÉS*

de la Rue de Vaugirard.

AGENTS : ROUGIER Frères, 1597, Rue Notre-Dame, Montréal.

VOICI L'ENDROIT

Pour votre choix des plus élégants

COSTUMES de DAMES, ROBES et PALETOTS de PRINTEMPS

1500 Habillements au choix

Et naturellement : NOUS AVONS CONFIANCE EN VOUS.

Seulement **$1.00** par semaine

J. Garmaise & Kahn Bros., 831-829 rue Ste-Catherine Est

Celui qui se sépare de ses frère la crainte le suit quand il march s'assit près de lui quand il repose ne le quitte pas même durant so sommeil.—Lamennais.

Les plus grands troubles de la vi surgissent de l'anticipation de dé boires qui n'arrivent jamais.

En politique, comme dans la vie le succès appartient généralemen aux sceptiques.—Gustave Le Bon.

Pilules pour les indispositions nerveuse —L'estomac est le centre du système ne veux et quand il suspend son fonctionn ment salutaire, le résultat s'en manifes par des désordres nerveux. Si l'on n'y r médie, la débilité nerveuse s'ensuivra c'est une indisposition dangereuse. L première chose à faire est de rétab ir le fon tionnement régulier de l'estomac et pour c la il n'y a pas de remède plus à la portée qu les Pilules Végétales de Parmelee. De milliers peuvent attester de la vertu de ce pilules dans la guérison des troubles ne veux.

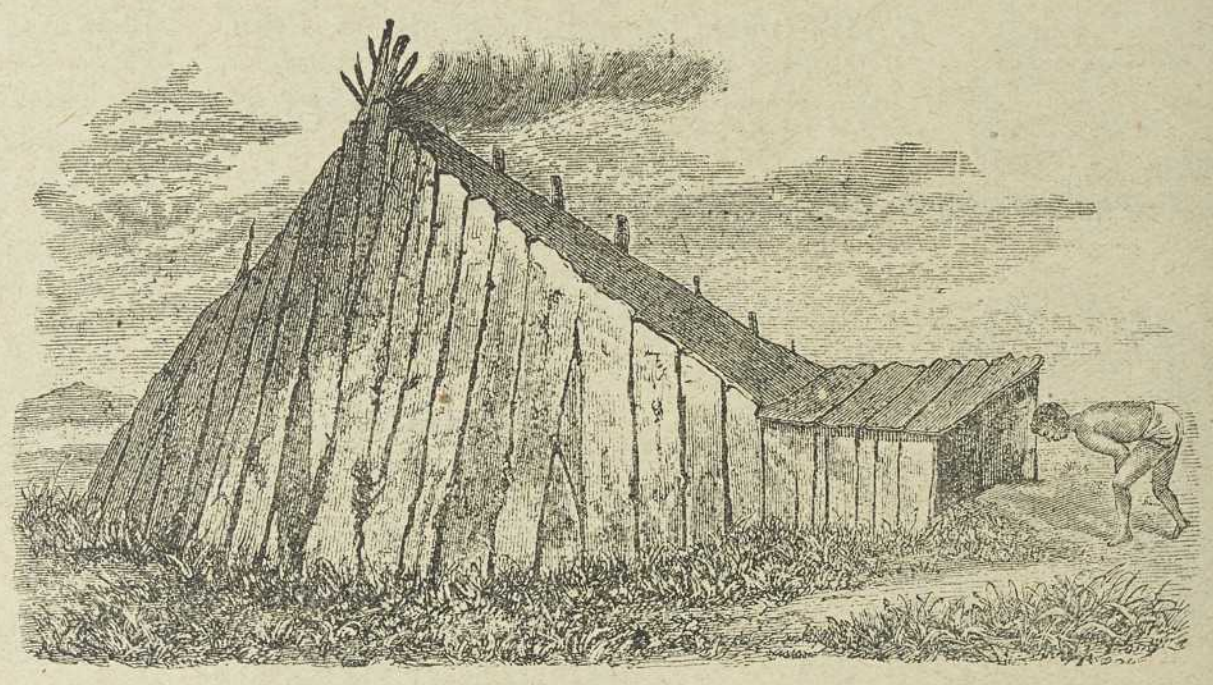
La Revue Populaire

Magazine Mensuel Illustré
de 132 pages

10c LE NUMERO 10c

50 pour 6 mois ou $1. d'abonnement par an

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Edit.-prop.,
200 Boul. St-Laurent.



Hutte indienne en bois.

Qui ne dépense pas, au cours d'un mois, 10 cents inutilement et sans profit? Cela arrive souvent mais on se console avec ce raisonnement: "10 cents, ce n'est que peu de chose et je ne m'en apercevrai pas!"

C'est vrai peut-être, mais pourquoi ne pas employer ces 10 cents à vous procurer de longues heures de plaisir et à former une collection qui fera plus tard la joie de votre famille?

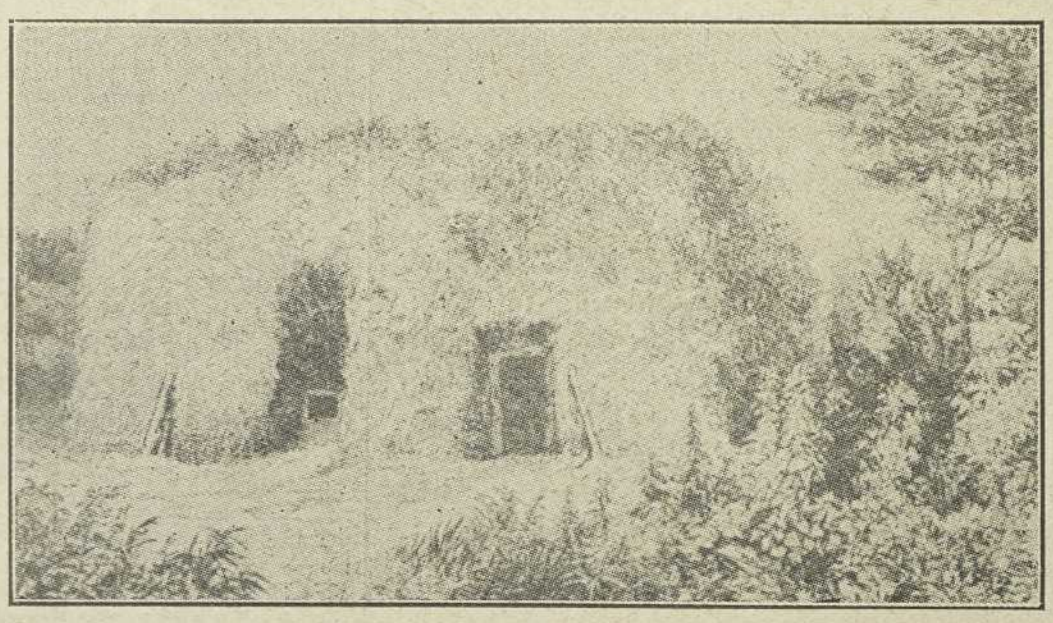
Pour 10 cents par mois seulement, direz-vous, nous le ferons volontiers mais, est-ce possible?

Nous vous répondrons: "C'est très possible avec la "Revue Populaire", **puisque des milliers de familles en profitent.** Mieux encore, ces familles qui s'abonnent directement en se servant d'un coupon comme celui-ci contre, envoient une piastre avec leur coupon et en retour reçoivent la **Revue Populaire** pendant 12 mois ce qui leur évite tout dérangement et les avantage de 2 mois gratuits sur l'achat au numéro. (50 cents pour 6 mois).

Remplissez ce coupon, joignez une piastre et envoyez à l'adresse spécifiée, voilà simplement ce que vous avez à faire; le reste nous regarde.

Vous vous ferez aussi une admirable collection de lectures variées et attrayantes sur les peuples inconnus, les poissons et animaux étranges, les progrès de la science, etc. Vous aurez de touchantes histoires d'amour et d'amusants récits, des articles d'actualité et des anecdotes curieuses et de plus, dans chaque numéro, un superbe roman **complet;** le tout abondamment pourvu de gravures. (Le No d'avril renferme un superbe article sur la Terre Sainte.)

N'hésitez pas, envoyez votre coupon sans tarder aux Edit.-prop., Poirier, Bessette & Cie, 200 Bld St-Laurent, Montréal.



Maison faite en mottes de terre (habitation Aléoutienne)

LA REVUE POPULAIRE
Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,
200, Bld St-Laurent, Montréal.

COUPON D'ABONNEMENT

Veuillez trouver ci-inclus $1.00 pour 1 an, 50 cents pour 6 mois d'abonnement à la **Revue Populaire.**

Nom . . . . . .

Rue . . . . . .

Localité . . . . . .

Rayer les mots nuls suivant l'abonnement que vous désirez, écrivez lisiblement votre nom et résidence et envoyez à l'adresse ci-dessus.

Ces gravures se rapportent à des articles de la REVUE POPULAIRE de Mars.

Si les rigueurs du Travail épuisent les Hommes, les

PILULES MORO

Augmentent leurs Forces, rétablissent et soutiennent leur Santé.

M. N. Ménard, de Montréal, dit la valeur des PILULES MORO dans son cas.

La loi du travail a parfois ses rigueurs. Tout de même personne ne peut s'y soustraire. C'est une nécessité qui s'impose à tout homme de coeur. Tout homme qui travaille, qui lutte, qui pagne sa vie doit s'attendre à rencontrer de forts obstacles. L'entrave qui s'oppose le plus souvent à la bonne volonté du travailleur, et tout particulièrement chez l'ouvrier et l'homme de métier, c'est la santé. Dans certaines classes l'ouvrage se fait dans des conditions très favorables. Ceux qui sont le plus exposés à souffrir les premiers de tels inconvénients, sont surtout les personnes qui sont confinées, par le devoir, à passer leur temps à l'intérieur d'un établissement quelconque.

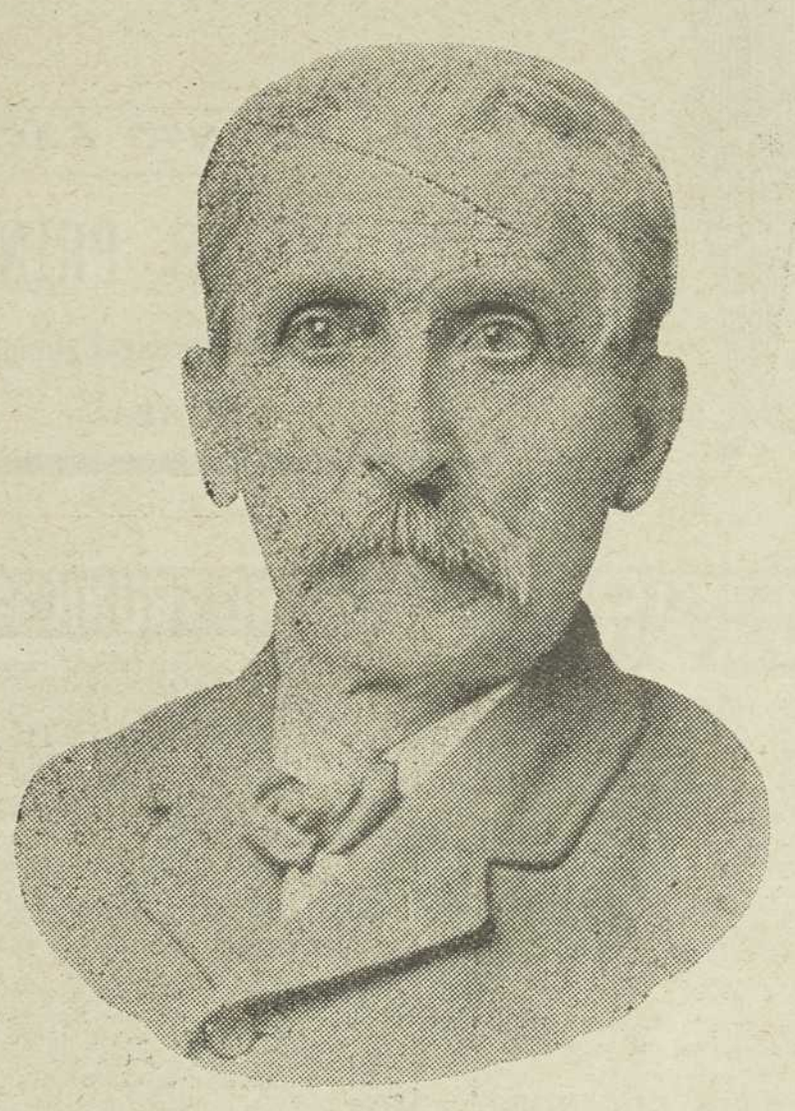
Privés de grand air, agissant de longues heures sous une atmosphère empoisonnée, enfermés dans des salles souvent mal aérées, remplies de fumée ou d'émanations malsaines, ces pauvres ouvriers se ressentent fortement de ces défectuosités hygiéniques et leur santé s'altère peu à peu.

Il s'ensuit de cet état de chose, une dépression très sensible de la santé. Le premier ennui que ces braves travailleurs ont à rencontrer, ce sont bien les troubles digestifs et c'est aussi le mal le plus généralement répandu aujourd'hui.

Puisque la dyspepsie est une maladie et peut-être la pire, celle qui peut avoir les plus déplorables conséquences, car elle affecte les plus délicats organes, il importe donc de recourir de suite au bon remède.

Hommes qui nous lisez, si vous avez des étourdissements, si votre travail vous fatigue, si votre estomac se refuse à digérer les vivres que vous prenez, si le matin, votre bouche est mauvaise, votre langue chargée et blanchâtre, si, après vos repas, vous sentez une pesanteur au creux de l'estomac et êtes portés à dormir, si vous souffrez de douleurs ou de faiblesse dans le dos ou les reins, prenez les Pilules Moro, elles vous donneront appétit, aideront votre digestion, vous soulageront, vous fortifieront et feront que vous pourrez vaquer à vos occupations sans souffrance et sans peine. Voyez le témoignage suivant:

"Sans les Pilules Moro je crois que je serais mort ou impotent." Voilà ce que me dit un de mes compagnons de travail qui connaissait ma mauvaise santé et la violence que j'étais obligé de me faire pour demeurer à l'ouvrage; ce fut aussi ce qui m'engagea à prendre les Pilules Moro. J'avais déjà employé une foule de remèdes; je m'étais adressé à différents médecins, cependant, aucun changement n'était venu. J'avais des douleurs de reins atroces et je souffrais beaucoup de ma digestion. Lorsque j'avais mangé, c'étaient des gonflements, des tiraillements, des gaz, des crampes, des vertiges, des étourdissements, des maux de tête. Enfin, j'étais dans un état de santé déplorable. Aussi, ai-je été émerveillé de la rapidité avec laquelle les Pilules Moro m'ont soulagé. Après l'usage de quelques boîtes de Pilules Moro, mon estomac était plus libre; je pouvais manger et ne pas ensuite ressentir cette lourdeur décourageante du passé; mes forces renaissaient; je travaillais plus facilement et plus courageusement; les douleurs de reins cessaient, enfin, j'étais rajeuni parce que ma santé était revenue. Six années se sont écoulées depuis, six années pendant lesquelles j'ai toujours peiné, lutté pour ma vie et je me sens alerte encore, ce qui étonne bien des jeunes que je surprends parfois à envier ma vigueur, sans oser cependant l'avouer."



M. N. MENARD.

M. N. MENARD,

202 rue Manufacture, Montréal.

CONSULTATIONS GRATUITES.—Allez voir les Médecins de la Compagnie Médicale Moro ou écrivez-leur; leurs conseils vous aideront. Ces médecins sont à la disposition des hommes malades, tous les jours, excepté le dimanche, de 9 heures du matin à 8 heures du soir, les mardi et samedi, et jusqu'à six heures les autres jours. Il n'y a absolument rien à payer pour ces consultations.

Les Pilules Moro sont en vente chez tous les marchands de remèdes. Nous les envoyons aussi, par la poste, au Canada et aux Etats-Unis, sur réception du prix, 50c une boîte, $2.50 six boîtes.

Toutes les lettres doivent etre adressees:

Compagnie Medicale Moro,

272 rue St-Denis - - - Montreal

"PRINCE"

Ameublement et Fournitures :-: de Maison :-:

A PAIEMENTS FACILES

La Cie J. S. PRINCE

85 Boulevard St-Laurent,

MONTREAL

CASSE-TETE CHINOIS DU SAMEDI NO 781

EXPLICATION

Découpez les carrés ci-dessus, rassemblez-les et collez-les sur un papier de manière à reconstituer une gravure intitulée: **Femme avec petits chiens.**

Attention! tout coupon qui ne portera pas au long l'adresse du concurrent sera mis au panier.

COUPON DU CASSE-TETE CHINOIS No 781

Réponses reçues jusqu'au 1er avril 1912.

Nom . . . . . .

Rue . . . . . .

Localité . . . . . .

Veuillez découper convenablement le coupon ci-dessus et envoyez-le avec vos réponses à SPHINX, *LE SAMEDI*, 200, Boulevard St-Laurent, Montréal. Les bons concurrents participeront à un tirage dont les six premiers noms sortant auront droit à 50c en argent. Le gagnant d'une prime l'ayant constaté dans un numéro subséquent, doit nous la réclamer par lettre, ou en personne s'il est des environs. On peut envoyer autant de réponses à un concours qu'on envoie de coupons.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Service de Toronto

10.45 P.M., TOUS LES JOURS, A LA

GARE DE LA RUE YONGE

TORONTO NORD

Sans contredt le plus rapide de tous les trains entre les deux villes

Magnifiques chars à compartiments et spacieux wagons-lits.

8.45 a.m., et 10.00 p.m., tous les jours, à la gare Union.

Wagon-salon pour Portland, Me., à 9.00 a.m., tous les jours, excepté le dimanche.

CALEDONIA SPRINGS

ENDROIT DE VILLEGIATURE POUR CONGE DE FIN DE SEMAINE

TAUX REDUITS

DEPART VENDREDI ET SAMEDI, RETOUR JUSQU'AU LUNDI.

BUREAUX DES BILLETS
218 rue St-Jacques. Téléphone Main 3732-3733, ou aux gares Viger et Windsor.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

Seule double voie ferrée entre Montréal, Toronto, Hamilton, Niagara Falls, Detroit et Chicago.

A TORONTO

En 7½ Heures par "l'International Limité"

Le train le plus beau et le plus rapide du Canada quitte MONTREAL à 9.00 a.m., tous les jours.

Quatre Trains Express par Jour

MONTREAL, TORONTO et L'OUEST

9 a.m., 9.45 a.m., 7.30 p.m., 10.30 p.m. Wagons-buffets, salon et bibliothèque sur les trains du jour; wagons-lits Pullman éclairés à l'électricité, avec lampes pour lire dans les lits, sur les trains de nuit.

MONTREAL—NEW-YORK, via D. & H. Co.—a8.35 a.m. b3.00 p.m., a7.25 p.m.

MONTREAL—BOSTON —SPRINGFIELD, via C.V. Ry.—a8.31 a.m., a8.30 p.m.

MONTREAL—OTTAWA—a8.30 a.m. b3.55 p.m., a8.00 p.m.

MONTREAL—SHERBROOKE—LENNOXVILLE.—a8.00 a.m., b4.16 p.m., a8.15p.m.

aTous les jours. bTous les jours excepté le dimanche.

BUREAUX DES BILLETS EN VILLE
130 rue St-Jacques. Tél. Main 6905.
Ou gare Bonaventure.

EXAMEN DES YEUX GRATIS. **Guérison des yeux** sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric" nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN et de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Montréal . . . . . **Le Spécialiste BEAUMIER**

A L'INSTITUT D'OPTIQUE **144, rue STE-CATHERINE est,** Coin Av. Hôtel-de-Ville, MONTREAL

"AVIS— Cette annonce rapportée vaut 15c. par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des *peddlers* ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux

Un Remède de Famille

Des milliers de témoignages ont été rendus, depuis au-delà d'un quart de siècle, en faveur du

Pour éviter toute contrefaçon, voyez à ce que le portrait ci-dessus, avec la signature de l'inventeur, se trouve sur chaque bouteille.

SIROP D'ANIS GAUVIN

POUR LES ENFANTS

parcequ'il ne désappointe jamais. Employé avec succès dans les cas de Coliques, Diarrhée, Dysenterie, Manque de sommeil, Dentition Douloureuse, Coqueluche, Toux, Rhume, Bronchite.

Elle le recommande hautement: **Madame Clémentine Lemay, de Nashua, N. H. écrit: "Je n'ai jamais rien employé pour mon bébé d'aussi efficace que le Sirop d'Anis Gauvin contre les Coliques et les douleurs de la Dentition. L'effet est magique, et je le recommande hautement."**

EN VENTE PARTOUT: 25c LA BOUTEILLE

J. A. E. Gauvin, Pharmacien-Chimiste 850, rue Ste-Catherine Est Montréal.

Un Remede Gratis

pour faire repousser et recolorer les cheveux gris à tout âge et dans tous les cas

Rien n'est plus joli qu'une belle chevelure naturelle.

Permettez-nous de vous envoyer absolument gratis (en pur don) un traitement de **LUXURINE** du Dr Prosse, de Paris, France, pour vous prouver que ce merveilleux restaurateur redonne à tous les cheveux ou la barbe grise leur vraie couleur naturelle, détruit les pellicules et la démangeaison du cuir chevelu, arrête la chûte des cheveux et en fait pousser de nouveaux, abondants, souples et doux comme de la soie. Tout ce que nous vous demandons, c'est de nous envoyer votre adresse avec 10c pour frais de poste et emballage et nous vous en enverrons un traitement n'importe où, sans autre frais. Ecrivez aujourd'hui, adressez Dr Prosse, Dépt. 5, No 200 Commissaires, Montréal. Vendu partout